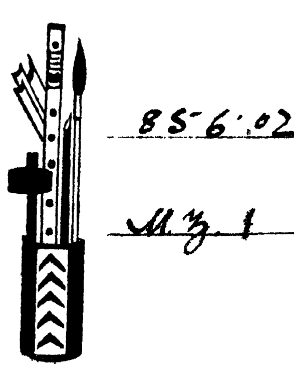

85-6.02



LETTRES INTIMES

DE

JOSEPH MAZZINI

OUVRAGES DE L'AUTEUR

DE L'INTRODUCTION

EXPIATION (Calmann Lévy, Paris, 1881)........... ... 1 vol.

SOUS LE PSEUDONYME DE FORSAN

MARTHE DE THIENNES (Calmann Lévy, Paris, 1882)........ 1 vol.

LES INCERTITUDES DE LIVIA (Paul Ollendorff, Paris, 1884... 1 vol.

DANS LA VIEILLE RUE (Paul Ollendorff, Paris, 1885)....... 1 vol.

LA DUCHESSE GHISLAINE (Paul Ollendorff. Paris, 1886).... 1 vol.

LE JOURNAL INTIME DE BENJAMIN CONSTANT et *Lettres à sa famille et à ses amis*, précédés d'une Introduction, par D. MELEGARI (Paul Ollendorff, Paris, 1895)........ .... 1 vol.

LETTRES INTIMES

DE

JOSEPH MAZZINI

PUBLIÉES

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

D. MELEGARI



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1895

LETTRES INTIMES

DE

JOSEPH MAZZINI[1]

INTRODUCTION

> Mais je sais, et vous saurez bientôt aussi que l'origine de chaque droit est un devoir accompli.
>
> MAZZINI.

Nous traversons une heure incertaine et troublée. La juste évaluation des faits et des choses semble s'être perdue pour la plupart des consciences, et l'on voit la lâcheté des cœurs amener les plus honnêtes à d'inconcevables incohérences de pensée et de conduite. A ce moment si grave de la vie intérieure des peuples, surtout de celle des peuples latins, il est salutaire de rappeler le souvenir des âmes fortes et fermes des hommes d'autrefois. Ce qui distingue de la nôtre la génération née pendant la Révolution, ou durant les premières années du siècle, c'est la faculté de

[1] Quelques-unes de ces lettres ont paru en 1888 dans la *Revue Internationale* de Rome. D'autres ont été publiées dans la *Revue de Paris* (1895).

souffrir, l'acceptation volontaire de la souffrance. Rien de grand ne se fait qu'à ce prix. Or, quelles qu'aient pu être ses erreurs, ses fautes ou même ses crimes politiques, personne n'a moins reculé devant la douleur que Joseph Mazzini. Son âme était faite d'un seul morceau : âme d'apôtre et en même temps de Romain de la première république. Le mot « jouir », ce ressort caché de la plupart des actions humaines, il l'avait rayé de son vocabulaire. Il n'était pas d'ailleurs le seul à l'avoir fait. Parmi les Italiens de sa génération, plusieurs, moins violents, moins austères, plus modérés, plus humains que lui, vécurent cependant jusqu'à leur mort d'une vie de devoir et de sacrifice. Après les privations et les douleurs de l'exil, rentrés dans leur pays, ils dédaignèrent la recherche des richesses et du bien-être, et, acceptant avec dignité la médiocrité de l'existence matérielle, se consacrèrent uniquement au triomphe de leurs idées. L'esprit de ces hommes stoïques, dont les derniers viennent à peine de disparaître, ne peut avoir déserté l'Italie. Les tristes prophètes qui désespèrent de son avenir, en sentant leur propre faiblesse, devraient rougir de leurs paroles découragées ; la terre qui, la veille encore, a produit une végétation si vigoureuse, n'est pas une terre épuisée dont il faille regarder avec apathie mourir les derniers fruits.

I

La personnalité de Joseph Mazzini a été l'une des plus contestées du siècle, et elle commence à peine à se dégager des exagérations passionnées de ses partisans et de ses adversaires. A mesure que sa haute figure recule dans le passé, le Mazzini réel surgit, avec ses rayonnements et ses ombres ; et le moment approche où son individualité sortira définitivement de la légende pour entrer dans la vérité de l'histoire. Les documents qui permettent d'établir les contours de cette vie tragique et tourmentée sont importants et nombreux ; les écrits de Mazzini publiés par la Société [1] chargée de l'édition de ses œuvres et les quelques fragments autobiographiques qui y sont joints, reconstituent sur des bases positives plusieurs des phases de sa pensée et de son action politique et morale. Sa correspondance complète [2], qui n'a pas encore été

[1] *Pubblicazione Nazionale delle opere edite e inedite di Giuseppe Mazzini*, Roma.

[2] Quelques collections de lettres de Mazzini ont été déjà publiées entre autres : *Corrispondenza inedita di Giuseppe Mazzini con* *** (Edoardo Sonzogno, Milano, 1872). — *Lettres de Joseph Mazzini à Daniel Stern*, 1864-72 (Germer-Baillière, Paris, 1872). — *Duecento lettere di Giuseppe Mazzini* con proemio e note di Domenico Giuriati (Torino, 1887). — *Lettere di Giuseppe Mazzini ad Andrea Giannella* (Amerigo Ligi, Prato, 1888), etc. etc.

livrée au public, fournira à ses historiens futurs des pièces précieuses; ses lettres à sa mère que l'on tarde à faire paraître, à cause des jugements un peu amers et précipités qu'il confie au cœur maternel, donneront la note d'une partie de ses états d'âme. Mais le véritable récit de sa vie intérieure — durant les années où sa jeunesse se révoltait encore contre le joug dont l'écrasait l'idée dominante — se trouve dans la correspondance que nous publions aujourd'hui [1]. Mazzini y révèle l'essence de son être intime, les désespoirs de son cœur avide de tendresse et condamné à la solitude, les combats de son découragement contre les certitudes d'une foi plus forte que toutes les désillusions. Cette foi est pour lui la pierre angulaire, le rocher que rien n'entame. « Si elle venait à me manquer, dit-il, je me tuerais ou je deviendrais le pire des don Juan... »

Cette foi absolue en Dieu et dans le triomphe final de son idée n'abandonna jamais Joseph Mazzini. Ce qu'il écrivait à trente-trois ans, il le répétait la veille de sa mort. Il avait vu l'accomplissement d'une partie de son rêve : l'Italie était une et libre, mais la réalisation de son espérance avait eu lieu dans des conditions qui ne répondaient ni à ses principes, ni à ses désirs. Conspirateur d'ins-

[1] Les lettres adressées à Mme X... sont en français dans l'original. Les lettres à Thomas Émery sont traduites de l'italien.

tinct et d'habitudes, il conspira jusqu'à son dernier jour; cependant il n'entrava pas sérieusement la solution monarchique, car dans cette âme absolue la pensée de l'unité primait toutes les autres. En face de ce grand fait, la forme républicaine devenait secondaire. Pour que l'Italie fût une et libre, aucune concession ne lui paraissait trop grande; la lettre qu'il écrivit à Charles-Albert, en 1831, immédiatement après son accession au trône de Sardaigne, en fournit la preuve :

Mettez-vous à la tête du mouvement italien, et l'Italie placera sur votre tête une couronne plus belle que toutes les autres couronnes.

Plus tard, en 1859, après la paix de Villafranca, on le voit adresser à Victor-Emmanuel les lignes éloquentes qui lui disaient d'oser :

Moi, républicain, écrivait-il en terminant, et prêt à retourner en exil pour garder intacte jusqu'au tombeau la foi de ma jeunesse, je m'écrierai néanmoins avec mes frères italiens : président ou roi, que les bénédictions de Dieu reposent sur vous et sur la nation pour laquelle vous avez osé et vaincu.

Il donna une nouvelle preuve de renoncement à ses idées personnelles pour le bien de tous, en écrivant à Crispi, au moment où la Sicile semblait pouvoir se détacher du reste de l'Italie : « Pressez

les annexions. » Devant le danger du morcellement ou de la fédération, ses antipathies monarchiques disparaissaient, et il était prêt à sacrifier la forme républicaine et ce triomphe de la démocratie qu'il définissait : « Le progrès de tous sous la conduite des meilleurs et des plus sages. » Mais au fond de son âme il n'était pas convaincu et il gardait son rêve, ce rêve qui allait au-delà de l'Italie et embrassait toute l'Europe, toutes les races, toutes les religions.

Les lettres que l'on va lire forment deux séries. Les unes sont adressées à M. Thomas Émery, nom sous lequel vécut longtemps en Suisse et en France Louis-Amédée Melegari[1]. Les autres

[1] Louis-Amédée Melegari, vice-président de la *Jeune Italie*, naquit à Castelnuovo dans le duché de Modène, la même année que Mazzini, en 1805. Il fit ses études universitaires à Parme. Impliqué dans les conspirations de 1831, il fut détenu plusieurs mois dans la forteresse de Massa. Condamné à mort, il ne réussit à s'échapper que pour entrer dans un long exil qu'il passa alternativement en France et en Suisse. Les amitiés qu'il noua dans ce dernier pays, et en particulier celle d'Alexandre Vinet, le firent nommer professeur d'économie politique et de droit international à l'Académie de Lausanne. « Ces deux hommes s'étaient singulièrement goûtés, dit M. Charles Secrétan dans un article consacré au souvenir de son ami. Tout semblait constraste entre leurs personnes, mais ils attiraient également par la flexible sonorité de leur voix expressive et par le charme exquis de leur sourire... Melegari était plutôt optimiste, Vinet voyait plus en noir... Mais l'alliance assez rare d'une grande puissance intellectuelle avec une bonté parfaite, faisait pourtant de ces deux esprits des esprits jumeaux. » En 1848, l'amnistie accordée aux condamnés politiques permit à Louis-Amédée Melegari de rentrer en Italie. Appelé par Charles-Albert à la chaire de droit consti-

sont écrites à M[me] X..., femme d'esprit, allemande d'origine, dans la maison de laquelle Mazzini avait été reçu en ami et en frère pendant son séjour en Suisse. Ces lettres sont presque toutes datées de Londres, où Mazzini venait de se réfugier, après avoir été forcé de quitter le territoire de la Confédération helvétique. Pour la compréhension de cette correspondance, il est nécessaire de donner quelques détails sur les événements qui la précédèrent et les débuts de la vie politique de celui qui l'écrivit.

Joseph Mazzini était né à Gênes en 1805. Ses historiens ont raconté son enfance, les anecdotes

tutionnel de l'université de Turin, il prit une part considérable à la vie publique et collabora activement à la compilation de la législation subalpine, et plus tard à la préparation des lois du nouveau royaume d'Italie. La loi organique générale de l'instruction publique qui porte le nom de loi Casati est, en réalité, la loi Melegari. On a de lui aussi de nombreux mémoires sur toutes les questions internationales. Député, sénateur, ministre des affaires étrangères, ministre d'État, etc., etc., les affaires absorbèrent son activité persévérante. « L'amitié regrette, dit la biographie que nous avons déjà citée, que cette puissante intelligence ne se soit pas concentrée au moins pour un temps sur quelque grande matière et ne se soit pas construit un monument personnel; mais, s'il s'est sevré lui-même de la gloire, c'est au profit de son pays... La faculté de travail n'allait pas de pair chez lui avec la richesse des combinaisons et la puissance de la mémoire : il composait lentement, et la diligence entra pour une grande part dans ce talent sérieux qui ressembla quelquefois au génie. »

L.-A. Melegari mourut à Berne, en 1881, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du roi d'Italie près la Confédération suisse.

qui s'y rattachent et les premières tendances de cet esprit qui devait devenir pour les cabinets de l'Europe une cause d'effroi, un danger permanent et l'incarnation vivante de l'idée révolutionnaire. Trop jeune pour prendre part au mouvement de 1821, cette première manifestation piémontaise des sentiments qui, après la chute de Napoléon, avaient amené la révolution de Milan, la conjuration de Mantoue et toutes les tentatives des libéraux de 1814, exalta son imagination de quinze ans. Il appartenait d'instinct à la cause italienne, aux sectes des Carbonari et des Fédérés. Malgré le décret du Congrès de Vienne qui annexait (10 septembre 1814) la République de Gênes aux États du roi de Sardaigne, aucune sympathie n'existait entre les Liguriens et les Piémontais. Mais l'accueil fraternel que les Génois firent à Santa Rosa [1] et à ses compagnons, avant leur départ pour l'exil, créa entre les libéraux des deux provinces un lien qui ne devait plus se rompre. Mazzini, enfant encore, partagea toutes les émotions violentes de l'époque; il aurait voulu partir avec les proscrits, il s'indignait de voir ses camarades retourner à leurs distractions habituelles... Il venait de lire

[1] Le comte Santorre di Santa Rosa fut un des chefs de la révolution de 1821. Condamné à mort par le gouvernement sarde, il fut obligé de s'enfuir en France. Persécuté là aussi, il se rendit en Grèce, combattit dans les rangs des Hellènes et fut tué, les armes à la main, dans l'île de Sphactérie.

Jacopo Ortis de Foscolo, et cette lecture l'avait fanatisé. Les choses allèrent si loin, raconte-t-il lui-même, « que ma pauvre mère craignit un suicide ». Mais le pressentiment de l'œuvre à accomplir travaillait déjà l'âme de l'adolescent, il surmonta cette crise d'exaltation comme il devait surmonter plus tard ses crises de désespoir.

Neuf ans plus tard, après la révolution de Juillet, lorsque le souffle de liberté qui passait sur la France eut pénétré au-delà des Alpes, Mazzini avait vingt-six ans et il était prêt pour l'action. Pendant ces années d'attente, le Carbonarisme avait été le lien étroit entre les exilés italiens et les libéraux qui conspiraient dans le pays même. Joseph Mazzini, malgré sa jeunesse, en fut le bras et l'esprit, mais il comprenait cependant que la vieille secte était un corps mort, que l'absence de foi positive la rendait fatalement inactive, et qu'au lieu de perdre son temps à la galvaniser il valait mieux fonder un édifice nouveau : la *Jeune Italie* vivait déjà dans son cerveau. Après les mouvements de 1831, emprisonné dans la forteresse de Savone, sa pensée alla plus loin encore. Il comprit qu'un vide existait en Europe, que la bonne, la sainte autorité de Dieu manquait partout, cette autorité qui pour lui renfermait le principe même de la vie. Aucun peuple ne possédait plus la puissance d'initiative ; il lui semblait que

l'Italie pouvait acquérir cette puissance et apprendre à l'humanité une voie nouvelle de progrès et de fraternité. Il écrivait, en parlant de ce travail de son esprit pendant les jours de détention :

J'avais en moi le culte de Rome. Deux fois dans ses murs la vie s'était élaborée. Pourquoi une troisième Rome ne surgirait-elle pas d'où sortirait une plus vaste unité qui, harmonisant la terre et le ciel, le droit et le devoir, jetterait aux peuples et non aux individus *une parole d'association?*

Et cette parole apprendrait aux hommes libres et égaux quelle est leur vraie mission ici-bas.

La conception grandiose de la *Jeune Europe* germait déjà dans l'esprit de ce jeune homme de vingt-six ans qui n'était jamais sorti de la province où il était né. Aussi, lorsque Mazzini fut forcé de choisir entre l'exil ou l'internement dans une petite ville du Piémont, n'hésita-t-il pas. Il partit pour la France qui l'attirait comme la terre de la liberté et il alla rejoindre les proscrits de 1821, auxquels se joignirent bientôt la foule des jeunes gens qui venaient de prendre part, sur tous les points de l'Italie, aux mouvements et aux conspirations dont la révolution de 1830 avait été le signal. Mazzini créa entre ces éléments divers l'accord d'une même foi politique.

Nous ne pouvons refaire ici l'histoire de l'é-

poque : conspirations, menées révolutionnaires, contre-menées, promesses fallacieuses, accords secrets. L'insuccès de la première expédition de Savoie enleva à Mazzini toutes les espérances qu'il avait fondées sur le concours que le gouvernement de Juillet donnerait à la cause italienne. Les autorités françaises, et le préfet de Lyon en particulier, avaient d'abord encouragé ouvertement les exilés dans leurs enrôlements et leurs préparatifs de guerre. Il s'agissait pour eux de pénétrer en Savoie et de rejoindre les conjurés de l'intérieur, dont plusieurs appartenaient à l'armée piémontaise. La majorité des conspirateurs était Albertiste [1] et constitutionnelle; la minorité se disait républicaine, prétendait arrêter le prince de Carignan et le garder comme otage. Les dissentiments se seraient accentués si l'expédition avait eu lieu. Mais le gouvernement sarde, averti à temps, s'était empressé de reconnaître Louis-Philippe, et, pour prix de cette reconnaissance, avait obtenu du roi des Français, la promesse de lui livrer tous les déserteurs de l'armée piémontaise qui se trouvaient en France. Le préfet de Lyon reçut soudainement l'ordre de dissoudre les enrôlés ; plusieurs furent arrêtés, d'autres conduits à Calais et embarqués pour l'Angleterre. Cependant sur plusieurs points

[1] Partisans de Charles-Albert, prince de Carignan et héritier du trône de Sardaigne.

de l'Italie, à Modène surtout, la révolution durait encore. Mazzini voulut tenter de rejoindre les conjurés modenais et se rendit en Corse ; mais, au moment où il allait s'embarquer pour Livourne, la nouvelle de l'insuccès final de la conspiration lui arriva.

L'heure de l'action immédiate était passée. Il s'agissait de préparer l'action future. C'est à ce moment que la *Jeune Italie* fut fondée. Les ramifications de la nouvelle secte s'étendirent partout ; dans chaque ville de la péninsule, des comités secrets se constituèrent. Jacques Ruffini, le meilleur ami de Mazzini, forma le comité de Gênes. A Marseille, les proscrits publiaient un journal portant le titre même de leur association, qui était ensuite répandu secrètement en Italie, afin d'y ranimer la foi dans l'avenir et l'espérance de la liberté. Bientôt un ordre du gouvernement français exila Mazzini de Marseille ; sa propagande trop active effrayait les monarchies de l'Europe. Il n'obéit pas et demeura plus d'un an encore, caché dans la maison d'un Français libéral, Démosthène Ollivier[1], qui lui avait offert sa maison comme asile.

Le journal la *Jeune Italie* continuait aussi à s'imprimer secrètement. Mais en Piémont les persécutions commençaient, les prisons se rem-

[1] Père de M. Émile Ollivier.

plissaient, les condamnations à mort se succédaient les unes aux autres ; Jacques Ruffini, arrêté, et sachant le sort auquel il était réservé, se suicida en prison. Cette nouvelle exaspéra dans l'âme de Mazzini les sentiments de haine contre les tyrans qui oppressaient l'Italie, il lui semblait que son ami mourant lui léguait une mission de représailles à remplir. En 1833, Mazzini se rendit à Genève pour organiser définitivement la seconde expédition de Savoie. Le plan était à peu près le même qu'en 1831. Cette fois le chef de la *Jeune Italie* s'affilia les Savoisiens en leur promettant qu'en cas de réussite de l'expédition ils seraient libres de disposer d'eux-mêmes à leur choix : de rester unis à l'Italie, de devenir Français ou de s'annexer à la Suisse. Ce dernier parti souriait à Mazzini, il sentait l'opportunité d'une nation neutre s'étendant jusqu'au Tyrol allemand et séparant l'Italie de la France et de l'Allemagne. Il s'entendait en même temps avec les exilés allemands et polonais qu'il incorporait dans la légion italienne. Mais toute cette activité, cette énergie étaient destinées à un misérable échec. Trahis de tous les côtés, les membres de l'expédition furent immédiatement rejetés sur le territoire suisse. Leur chef, le général Ramorino [1] de connivence avec

[1] Le général Ramorino, né à Gênes, fut élevé en France. Sorti de Saint-Cyr, il combattit à Dresde, à Moscou, à Waterloo. A vingt-

leurs ennemis, avait, par ses retards volontaires et ses fausses manœuvres, empêché la conjonction des forces des conjurés.

L'insuccès de la seconde expédition de Savoie laissa dans l'âme des exilés italiens l'impression d'un irréparable désastre [1]. Ils se dispersèrent; les uns partirent pour l'Espagne, les autres pour l'Angleterre. Mazzini, avec les deux frères Ruffini [2], L.-A. Melegari et quelques autres, vécut retiré en Suisse, à Lausanne, à Berne, à Granges. Cependant, malgré leur profond découragement, les proscrits ne restaient pas inactifs et continuaient à faire de la propagande révolutionnaire. C'est à cette époque que Mazzini fonda la *Jeune Europe*, union des trois peuples qui n'avaient pas encore conquis leur nationalité : l'Italie, la Pologne, l'Allemagne. L'acte de constitution fut signé à Berne, en 1834. Plus tard il fonda la *Jeune Suisse* et un journal du même nom qui s'imprimait à Genève en français et en allemand. Mazzini en était le principal collaborateur et il y publia *Foi et Avenir*, cette

trois ans il fut décoré de la Légion d'honneur. Sous la Restauration, il quitta l'armée. Durant la révolution de Pologne, les amis de la Pologne l'envoyèrent à Varsovie où il eut une conduite douteuse. Enfin, en 1849, général dans l'armée sarde, il fut convaincu de haute trahison et fusillé.

[1] Tous les membres de l'expédition de Savoie avaient été condamnés à mort par le gouvernement sarde.

[2] Giovanni et Agostino, frères de Jacques Ruffini, le meilleur ami de Mazzini.

synthèse de ses croyances et de ses espérances.

Mais la présence au centre de l'Europe du turbulent révolutionnaire alarmait les puissances ; des pressions furent exercées sur le gouvernement helvétique. Les persécutions commencèrent, le matériel de guerre des émigrés fut séquestré, le journal la *Jeune Suisse* suspendu. Enfin, un décret d'expulsion fut lancé contre Mazzini. Cependant il ne quitta pas immédiatement le territoire de la Confédération. Caché chez des amis dévoués, il comptait y attendre que la réaction eût diminué d'intensité ; mais la santé des deux frères Ruffini, Agostino et Giovanni, qu'il avait promis à leur mère de ne jamais abandonner, souffrait trop de la vie claustrale qui leur était imposée. Par affection pour eux et par respect de la promesse faite, Mazzini se décida à chercher un refuge en Angleterre avec ses compagnons d'exil.

L'époque qui précéda et suivit son départ de la Suisse fut pour Joseph Mazzini la plus amère de sa vie. Les défections commençaient autour de lui : il entendait désespérer de l'Italie, il voyait la plus grande partie de ses compagnons reculer devant la vie de persécutions et de sacrifices qui s'offrait à eux ; la sympathie avec laquelle la Suisse avait au début favorisé les émigrés s'était changée en irritation ; toutes les ressources financières étaient épuisées. La situation empirait de jour en jour ;

les récriminations, les dissentiments augmentaient. Mazzini traversa à ce moment une crise si violente que son âme risqua d'y succomber.

La tempête du doute, écrit-il, m'avait assailli de tous les côtés à la fois. Je voyais devant moi, dans sa nudité décharnée, la vieillesse de l'âme solitaire et le monde vide de toute consolation. Ce n'était pas seulement la ruine de toutes mes espérances pendant un temps indéfini, la dispersion des meilleurs d'entre nous, les persécutions commencées en Suisse....., l'épuisement de nos ressources matérielles, l'accumulation de difficultés presque insurmontables entre notre but et nous; c'était la désagrégation de cet édifice moral d'amour et de foi, dans lequel seulement je pouvais trouver la force de combattre le scepticisme qui, partout où je jetais les regards, se dressait devant moi; c'était l'affaiblissement des croyances chez ceux avec lesquels j'avais été le plus fraternellement uni dans la voie difficile que nous avions choisie; c'était surtout la défiance que je voyais croître de jour en jour chez les plus chers, au sujet de mes intentions et des causes qui me poussaient à une lutte apparemment inégale. L'opinion du grand nombre était pour moi sans importance. Mais me voir soupçonné d'ambitions ou d'impulsions médiocres, par les deux ou trois êtres sur lesquels j'avais concentré ma puissance d'affection, accablait mon âme d'un désespoir profond. . . . .

. . . .

Quand je me vis seul au monde — sauf ma pauvre mère, malheureuse aussi à cause de moi et vivant éloignée de moi — je m'arrêtai atterré devant le vide. C'est alors que dans ce désert le doute m'assaillit. Etais-je

dans l'erreur et le monde avait-il raison ? L'idée que je poursuivais n'était peut-être qu'un songe ! Et ce que je suivais n'était peut-être pas *une* idée, mais *mon* idée, l'orgueil de ma conception, le désir de la victoire plus que l'intérêt de la victoire..... Les jours pendant lesquels ces doutes me torturèrent l'âme je me sentis, non seulement suprêmement et inexprimablement malheureux, mais comme un condamné conscient de sa faute et incapable d'expiation..... Un jour, je me réveillai enfin avec l'âme tranquille, l'intelligence rassérénée comme lorsqu'on vient d'être sauvé d'un péril extrême... La nature semblait me sourire et me consoler : la lumière comme une bénédiction rafraîchissait la vie dans mes veines fatiguées. Et la première pensée qui me vint fut celle-ci : « Ta tentation a été une tentation de l'égoïsme. Tu te méprends sur la vie... *La vie est une mission.* Toute autre définition est fausse et égare ceux qui l'acceptent... La religion de l'avenir dira au croyant : « Sauve l'âme des autres et laisse à Dieu le soin de la tienne. . . .
. . . .

En ce jour je dis un long et triste adieu à toutes les joies, à toutes les espérances de la vie individuelle pour moi sur la terre. De mes propres mains, je creusai la tombe..... Depuis ce jour, je n'ai jamais pensé que le malheur dût influer sur nos actions[1].

II

Cette citation un peu longue des paroles de Mazzini nous a paru nécessaire po . faire comprendre le ton des lettres qu'il adresse à Thomas Émery.

[1] Mazzini, *Scritti editi ed inediti*, 1 vol. V.

Arrivé à Londres au commencement de 1837, Mazzini traversa une crise de misère navrante. Plutôt que de s'adresser à sa famille, il préféra lutter en silence, courir les usuriers, engager ses vêtements... Il connut dans la solitude de la grande ville d'inexprimables intensités de souffrance. C'est le souvenir de ces jours de dénûment, supportés avec stoïcisme, qui le poussait plus tard à écrire :

Dans les conditions présentes de l'Europe, les mères devraient penser que personne n'est l'arbitre de sa fortune, ni de celle de ceux qu'on aime. Elles devraient se convaincre qu'en élevant austèrement leurs enfants elles pourvoient mieux à leur avenir, à leur bonheur et à leur âme qu'en les entourant d'aises et de conforts qui les affaiblissent, au lieu de les aguerrir dès leurs premières années contre les privations et les difficultés. J'ai vu des jeunes Italiens, destinés par la nature à une belle vie, tomber misérablement dans le vice et se réfugier dans le suicide à la suite d'épreuves que j'avais supportées en souriant. C'est leurs mères que j'en rends responsables.....

Mais ce n'est pas seulement de la misère et de la solitude qu'il souffrait. Ce renoncement à toute joie individuelle, auquel il était arrivé après la crise terrible de 1836, on en retrouve la trace presque à chaque page dans les mots qu'il prononce et surtout dans les sentiments qu'il laisse deviner. La légende qui s'est faite autour du nom

de Mazzini veut que la passion de l'amour lui ait été inconnue, malgré les amitiés féminines exaltées qui l'entourèrent jusqu'à sa mort [1], et que, dès sa jeunesse, il ait vécu comme un moine attaché à ses vœux. Les lettres que nous publions démentent en tous cas la première de ces hypothèses. Deux figures de femmes les traversent. L'une porte le nom de Giuditta. C'est celui d'une Italienne, veuve, mère de plusieurs enfants, qui, compromise à cause de son patriotisme trop exalté, avait dû quitter l'Italie et rejoindre à Marseille les proscrits de 1831. Entre elle et le chef de la *Jeune Italie*, des liens se formèrent, sur la nature tendre desquels il n'est pas permis de se méprendre après la lecture de la lettre, en date du 22 juillet 1838, que Mazzini adresse de Londres à son ami :

Suis-je libre? écrit-il, Dieu sait que je ne le suis pas! Devant la société et devant les hommes — qui ne reconnaissent que les *liens de fait* — je le suis, mais devant Dieu qui veille sur toutes les promesses je ne le suis pas.

[1] Mazzini avait une grande vénération pour les femmes : « Aimez, respectez la femme, écrit-il. Ne cherchez pas seulement en elle une consolation, mais une force, une inspiration, un redoublement de vos facultés intellectuelles et morales. Effacez de votre esprit toute idée de supériorité. Un long préjugé a créé — par une éducation inégale et par une continuelle oppression législative — cette apparente infériorité intellectuelle dont on tire argument aujourd'hui pour maintenir cette oppression..... Il n'y a pas devant Dieu de faute plus grave que celle de diviser la famille humaine en deux classes..... Devant un Dieu unique et père des créatures, il n'y a ni hommes, ni femmes, mais l'être humain..... »

Ne sais-tu pas que Giuditta m'aime, que je l'aime et que je lui ai promis de l'aimer?.....

Depuis plusieurs années cependant les deux amis vivaient éloignés l'un de l'autre. Giuditta était rentrée en Italie pour se rapprocher de ses enfants et servir en même temps d'intermédiaire entre Mazzini et les libéraux italiens. Cette femme, belle, intelligente et énergique, avait quitté la Suisse, en 1834, pour se rendre à Florence et se mettre en rapport avec les patriotes toscans. La police du Grand-Duc, avertie de sa présence, la faisait surveiller et s'empara de la correspondance qu'elle entretenait avec son ami. Les lettres saisies étaient ensuite soigneusement recachetées et expédiées à leur adresse. La copie des passages de cette correspondance que la police trouva utile de conserver se trouvent à l'*Archivio segreto della Presidenza del Buon Governo di Toscana* [1]. En 1892, M. del Cerro en publia quelques fragments dans une revue italienne. A cette époque Mazzini n'était pas seulement attaché à sa belle et vaillante amie par des scrupules de conscience. Platonique ou non, l'amour entre eux battait son plein. Il lui écrivait des lettres [2] fort tendres :

[1] *Un amore di Mazzini*, *Natura ed Arte*, 1892.

[2] Les lettres sont écrites en français; mais, mal copiées par la police, elles sont remplies de fautes. N'ayant pas les originaux sous les yeux, nous traduisons la version italienne de M. del Cerro.

MA CHÈRE,

..... Que de lettres en peu de jours! Je te bénis non pas une, mais mille fois, ô ange de consolation, et je bénis aussi le hasard qui a fait que toutes tes lettres sont arrivées presque en même temps! Mon Dieu! Comme j'en sentais et comme j'en sens encore le besoin! car tu es ma vie;... le reste n'est que douleur et tristesse. Tu me parles avec tant d'amour! Ta lettre du 15 renferme de telles expressions d'affection qu'elle m'a fait tressaillir de joie..... Ne doute jamais de moi, de mon amour, de rien — un doute à ce sujet te rendrait coupable — coupable vis-à-vis de moi, car en ces derniers jours j'ai pu apprendre par moi-même la force de l'amour qui me lie à toi. Presque mourant, dans un état d'insensibilité complète, je t'ai vue. Je croyais mourir et je pensais à toi . . . .

J'ai couvert de baisers ta boucle de cheveux; tu sais que j'ai toujours porté sur mon cœur une boucle de tes cheveux. Mais je l'avais perdue. Si tu savais dans quelles circonstances [1] !..... Avec la boucle se trouvait un peu de poison que je gardais à ma portée. Je n'ai pu les *ravoir* que hier. Je considérais tes cheveux comme un talisman qui me donnerait la victoire...

La police toscane avait également séquestré les lettres de Giuditta. Elle répond à son ami sur le même ton de douleur et d'amour :

... J'ai reçu ta lettre du 6 et du 8, cachetée de noir. J'avais un extrême besoin de revoir ton écriture et pour-

[1] Pendant l'expédition de Savoie, Mazzini, malade et désespéré de la conduite de Ramorino, avait fini par perdre connaissance.

tant la vue de cette lettre me fit éprouver une terreur telle que je restais pendant quelques instants tremblante et interdite sans pouvoir l'ouvrir. L'idée que tu avais écrit l'adresse me rassurait. Mais je tremblais toujours. Maintenant ta lettre est ouverte devant moi, et je pleure; je pleure, car je sens avec intensité le besoin de te voir, ne fût-ce que pour une minute, pour laisser tomber mes larmes sur toi et te dire que je suis fatiguée de vivre...

Plus tard, elle écrit dans une autre lettre:

Chaque jour qui passe me prouve que je suis esclave; mais mes pensées comme mes regards ne tendent que vers un seul but : la liberté !

Cet amour, dont le patriotisme avait été la base et l'aiguillon, était destiné à vivre de larmes. Les deux amis restèrent séparés, se revoyant de loin en loin secrètement pendant quelques jours... Cependant le lien ne se brisa pas entre eux et même dans leur vieillesse une amitié fidèle continua à les unir. Ce roman de la jeunesse de Mazzini, à peu près ignoré du public, était cependant connu de quelques personnes. Mais le chaste et idéal sentiment qui se révèle dans les lettres adressées à Thomas Émery était resté absolument secret, nul n'en avait connaissance que les intéressés. Pendant son séjour en Suisse, le chef de la *Jeune Italie* avait connu dans une maison qui lui était hospitalièrement ouverte, une jeune fille que

nous appellerons Madeleine. Enfant encore, elle s'était prise pour le proscrit d'un enthousiasme qui devait avec le temps se changer en amour, si l'on peut appeler amour un sentiment aussi pur, fait de tendre pitié et de généreuse exaltation. Elle avait dix-sept ou dix-huit ans à peine lorsque Mazzini dut quitter la Suisse, après avoir renoncé, dans l'heure de crise terrible que nous avons décrite, à toute espérance de bonheur personnel. Très délicate de santé, le chagrin de la séparation, la pensée du pauvre exilé seul à Londres, souffrant de la misère, sans consolation, sans appui, avaient rendu Madeleine malade. Ses parents, ses amis s'alarmèrent. On aurait voulu que Mazzini vînt en Suisse, pour la rassurer, du moins, sur son sort. Lui, lutte contre ses sentiments, il souffre, il donnerait sa vie pour la consoler, mais il n'est pas libre, il s'est juré à lui-même de renoncer à toutes les douceurs de la vie pour se consacrer uniquement à l'*idée!* D'autre part, il se sent lié à la femme malheureuse qui l'aime. Tous ses combats intérieurs, ses remords, ses regrets se lisent et surtout se devinent dans les lettres d'angoisse qu'il adresse à Thomas Émery.

Puis, le temps passa; il ne revit jamais Madeleine; peu à peu, sa correspondance avec la Suisse cessa entièrement. Sa dernière lettre à Thomas Émery porte la date du 8 juillet 1843. Entre les

deux proscrits, les dissentiments politiques et religieux, dont on trouve déjà la trace dans la première lettre qu'ils échangent après l'arrivée de Mazzini à Londres, s'étaient accentués. La diversité de leurs tempéraments rendait les dissonances inévitables. Homme de devoir avant tout, profondément libéral, et prêt pour la liberté à tous les sacrifices, L.-A. Melegari était un modéré d'instinct [1], ennemi des violences et répugnant par la droiture de sa nature à la vie de conspirateur. L'action le trouva toujours prêt quand il la jugeait nécessaire et utile ou quand il s'y croyait engagé, comme, par exemple, lors de l'expédition de Savoie, dont il avait prévu à l'avance l'insuccès. La solution Albertiste et constitutionnelle devait paraître, le jour venu, à cet esprit tolérant, droit et juste, la plus conforme aux besoins présents et la seule apte, vu les conditions de l'Europe, à rendre possible un jour les espérances d'unité et de liberté. Mazzini, lui, continuait à voir les choses d'une façon opposée. A mesure que les années passèrent, la différence de leurs deux manières de voir et de sentir se détermina davantage.

[1] Il siégeait au centre gauche, mais il disait volontiers : « Je ne suis ni droite, ni gauche, je suis libéral. » Son libéralisme et sa tolérance étaient reconnus par tous les partis, et c'est dans sa maison qu'eut lieu à Turin, en 1852, le fameux *connubbio* entre Rattazzi et Cavour d'où sortit la nouvelle et grande majorité parlementaire qui permit à ce dernier d'accomplir son œuvre.

Sans rupture, sans reproches, par la force même des courants divers, leur correspondance s'espaça et finit par cesser. Les lettres que Mazzini adressait à Mme X... prirent fin à la même époque. Il y en a une encore de 1848, datée de Lugano, où le célèbre agitateur s'était réfugié après l'armistice de Milan. Puis, le silence s'établit, complet. Le Mazzini des premières années d'exil n'existait plus ; si son cœur se souvenait encore, sa bouche était devenue muette pour ceux qui l'avaient aimé.

III

Le reste de la vie de Mazzini appartient, comme ses débuts, à l'histoire du *Risorgimento* de l'Italie. Nous ne le suivrons pas à Milan et à Rome en 1848, ni durant les années où il continua, en exil et ensuite en Italie, son existence de conspirateur, mal inspiré parfois et mal compris souvent par ceux mêmes qui paraissaient partager ses idées. Profondément religieux, il mourut désespéré du matérialisme grandissant autour de lui. Que dirait-il des principes des révolutionnaires de nos jours, lui qui sans Dieu trouvait le monde vide de sens ? Que penserait-il de cette poursuite acharnée de la jouissance qui fait le fond de tant de revendications, lui pour qui le mot sacrifice était le

principe de toute grandeur[1]? Parmi les modernes, presque personne au point de vue moral ne procède de Mazzini. L'Allemand Nietzsche seul s'en rapproche par sa conception de la souffrance. « La discipline de la souffrance, écrit-il, de la grande souffrance, ne savez-vous pas que c'est elle qui a créé jusqu'ici les prééminences de l'homme? »

On a accusé Mazzini d'être un individualiste outré. Certes, il avait un sentiment intense de l'autonomie individuelle et du libre arbitre de son âme, mais il répugnait profondément à la théorie de l'intérêt personnel, érigé en droit dans la lutte pour l'existence. Bien avant que Spencer n'ait cru découvrir l'équilibre de l'existence humaine dans la puissance alternée de l'égoïsme et de l'altruïsme, Mazzini avait trouvé la connexion entre l'homme individu et l'homme collectif. Nul d'ailleurs n'a mieux compris que lui le grand principe de l'association. Mais il ne voulait pas le nivellement médiocrisant, il sentait la nécessité d'une aristocratie intellectuelle et morale, d'une élite qui devait guider les hommes et leur servir de but. S'il avait vécu, le mouvement des idées de la fin du siècle l'aurait

[1] « L'ancienne religion de l'Inde avait défini la vie : contemplation; le christianisme: expiation; le matérialisme du XVIII[e] siècle, rétrogradant de deux mille ans, avait répété la définition païenne : la vie est la recherche du bien-être ; moi, je dis : la vie est une mission. »

MAZZINI.

peut-être emporté, et il serait devenu socialiste. La question, du reste, le préoccupait déjà en 1843, car, dans son article sur Carlyle, il écrivait :

La grande question sociale jadis méprisée et accueillie par la dérision commence à fasciner les esprits. Les hommes mêmes qui se sentent incapables de trouver la solution admettent du moins que d'autres essayent de résoudre l'énigme que le sphinx propose à notre époque[1].

Il était cependant absolument contraire à l'abolition de la propriété.

Mais si au lieu, écrit-il, de corriger les vices et de modifier lentement la constitution de la propriété, vous vouliez l'abolir, vous supprimeriez une source de richesses, d'émulation, d'activité, et vous ressembleriez au sauvage qui pour cueillir le fruit abat l'arbre[2].

La déclaration est explicite ; cependant, par pitié pour ceux qui souffrent, par amour pour le peuple, par esprit de justice, par dédain des biens matériels, il est probable que Mazzini se serait fait le champion des plus vastes réformes en faveur des classes malheureuses ; mais il ne se serait associé à leurs revendications que dans la mesure permise par le respect des droits individuels. D'ailleurs,

[1] Voir aussi lettre XI.
[2] Voir aussi lettre XIX.

ce qu'il rêvait avant tout de répandre sur les masses c'étaient les biens moraux, le développement intellectuel. Il ne voulait la diminution de rien et aspirait à l'élévation de tout.

Si on considère l'existence de Mazzini au point de vue du succès apparent, sa vie a été une vie manquée ; la popularité a été à d'autres noms que le sien ; la cause à laquelle il avait consacré sa jeunesse et ses forces, ce sont les hommes d'action qui l'ont rendue victorieuse ; il est mort isolé, prisonnier presque dans cette patrie sur laquelle il avait concentré toutes les puissances affectives de son être. Mais, si on la considère au point de vue de l'harmonie et de la cohérence, il n'y a pas eu de vie plus complète que la sienne. Son âme absolue ne comprenait ni les contradictions distinguées, ni les complexités séduisantes ; il ne procédait en rien de ce XVIIIe siècle qui, lorsqu'il naquit, venait à peine de finir. Il ne se rattache d'ailleurs à aucune époque précise ; il était de la race des héros de Carlyle et des superhommes de Nietzsche, une de ces âmes qui se tiennent constamment sur la pointe des pieds pour demeurer sur les hauteurs où elles veulent se maintenir. Il avait les intransigeances et les duretés naturelles aux caractères entiers, et il ne marchandait pas les vies lorsque la nécessité d'une action le saisissait. On l'a souvent accusé de pousser ses adeptes

à des périls auxquels il ne prenait pas part lui-même. Cette habitude de demeurer dans l'ombre ne provenait point d'un calcul de lâcheté. Il était la tête, les autres étaient les bras. L'histoire portera un jugement définitif sur l'attitude, les fautes, les actes politiques et les utopies irréalisables du chef de la *Jeune Italie;* nous n'avons pu qu'indiquer brièvement quelques-uns des traits nécessaires à la compréhension des lettres qui vont suivre.

Le grand honneur de Mazzini restera celui d'avoir conçu et concrété, le premier, l'idée de l'unité de l'Italie. L'esprit de Machiavel n'avait fait que l'ébaucher ; il lui donna forme et vie, et, l'appuyant sur l'idée de liberté, la modernisa et la rendit applicable. Tous les libéraux italiens de 1814 à 1831 n'avaient au fond travaillé que pour leur région ; ce fut Mazzini qui groupa ces enthousiasmes et ces volontés vers un but unique et commun. On a dit de Garibaldi qu'il était un homme de Plutarque. Mazzini peut être comparé à un homme de Platon. M. Frédéric Myers qui a écrit sur le chef de la *Jeune Italie* une étude des plus remarquables dit à ce propos : « C'est l'homme qui a apporté avec lui, du ciel où il a été contempler la vérité, les instincts de l'amour et de la philosophie. Il a gravi d'anneau en anneau cette chaîne des hautes affections le long de laquelle Platon nous enseigne que l'âme peut s'élever de

l'amour de l'être humain à l'amour de Dieu[1]. »

Mazzini était doué d'une grande séduction de manières et il exerçait sur son entourage une irrésistible fascination. Il avait, dit-on, conservé dans l'âme quelque chose d'enfantin et de naïf, et ses amis parlent de la gaieté de son humeur et de la douceur brillante de sa conversation..... Il y a pour les hommes des phases diverses, mais ses lettres de Londres semblent révéler plutôt un esprit austère, sans gaieté, triste jusqu'à la mort et dont la force morale succombe souvent sous le poids de pensées trop lourdes, de désappointements trop répétés.

Un moment, on le voit espérer en Lamennais, mais aucune âme ne pouvait répondre complètement à la sienne. Chaque pas en avant marquait pour lui une déception nouvelle : amis, admirateurs, partisans, tous le déçurent. Il vécut seul, « ne se satisfaisant que du travail de son âme » et attendant l'immortalité.

D. Melegari.

Rome, janvier 1895.

[1] « ..... The man who has carried down with him the instincts of love and philosophy from the heaven where he has looked on truth ; he mounts from step to step that chain of high affections along whick Plato teaches that a soul can rise from the love of its human counterpart to the love of God. »

I

A M[lle] Élisa X..., Lausanne[1]

3 mai 1835.

Ma chère Élisa,

Vous avez égaré mes lettres ; moi, je n'ai pas égaré votre ruban. Cela veut-il dire que je me souviendrai, moi, encore de ma jeune sœur, quand Elisa n'aura plus un seul souvenir de son nouveau frère ?

Je ne le crois pas ; et cependant je suis à cet âge et à ce point de ma vie où l'on n'oublie rien, où l'on enferme en son cœur et l'on garde avec soin les moindres souvenirs, les moindres traces d'émotions gracieuses et les plus petits témoignages d'affection, parce que l'on sent que la vie s'en va, qu'elle a été aride, oh ! bien aride, que l'on a eu plus d'affections dans le cœur qu'on n'en

[1] Enfant de onze ans, fille de M[me] X..., à laquelle sont adressées une grande partie des lettres que nous publions. (Voir *Introduction.*)

a reçu, et qu'elle commence à épouvanter la vie, comme un désert grand et aride que vous devez traverser. Et vous, ma jolie petite Elisa, vous êtes à cet âge où l'on oublie facilement et avec insouciance, parce que la vie se développe comme une fleur qui s'épanouit au soleil, et que le sourire du jour qui vient efface le sourire du jour qui va. Vous ne pouvez pas encore comprendre ceci, vous; mais vous le comprendrez un jour.

Mais, moi, je ne veux pas que vous oubliiez votre frère, — et pour cela je vous écris encore, et pour cela je vous envoie une petite fleur qui a nom *Vergiss mein nicht;* demandez à maman ce que cela veut dire. Je l'ai cueillie moi-même, il y a une minute, toute petite et cachée qu'elle était au bord de l'eau; et, quand elle vous arrivera, elle sera toute fanée, toute flétrie; elle n'aura plus de parfum, ni de belles et fraîches couleurs, — mais il ne faut pas la mépriser pour cela; et c'est pour vous dire justement que, même au milieu de choses gaies et jeunes vous ne devez pas oublier celles qui sont, comme moi, tristes, pâles et flétries. Un souvenir d'affection, voyez-vous, est une chose précieuse en ce monde: le moment vient toujours, où l'on éprouve le besoin de le retrouver; ne l'oubliez pas.

Vous vous souviendrez donc toujours de moi, Élisa, et moi de vous: c'est chose entendue.

Quand vous serez belle et grande comme vos sœurs, vous trouverez quelque jour, en cherchant, en fouillant parmi vos souvenirs, parmi vos robes et vos rubans, ces lignes et cette petite fleur morte;

alors vous vous arrêterez un instant toute pensive: vous porterez votre doigt au front en vous demandant: « A qui cela ? » Puis, tout à coup vous vous souviendrez; moi, je serai peut-être alors comme la fleur; mais, si je ne le suis pas, et que je puisse compter qu'en vous souvenant vous ne jetterez pas comme une vieille chose inutile la lettre et la fleur, et que vous la remettrez encore à sa place dans votre tiroir, j'en aurai du plaisir ; croyez-le et aimez bien votre nouveau frère.

JOSEPH.

II

A Mme X..., Lausanne [1]

16 décembre 1835.

MADAME,

Vous êtes trop bonne, Madame ; je ne mérite pas les attentions si délicates que votre excellent cœur vous inspire à l'égard d'un homme qui n'a au fond que quelques bonnes intentions pour justifier votre estime et votre précieuse amitié. Quoi qu'il en soit, l'estime des personnes qu'à mon tour j'estime hautement me soutient dans le rude combat

[1] Toutes les lettres adressées à Mme X... sont en français dans l'original.

qui absorbe ma vie et mes facultés, et chaque témoignage d'affection qu'on me donne retrempe mon âme qui en a quelquefois bien besoin; car, souvent, au milieu de la tourmente politique qui nous entraîne, il y a des instants de concentration, des éclairs de l'âme qui se replie sur elle-même et recule de frayeur devant le désert où coule, comme une source sur le sable, notre vie solitaire. Peut-être ces eaux contribueront-elles à la féconde végétation qui s'étend au loin, mais autour d'elles tout est sec, froid et aride. Et, lorsqu'on se sent une âme qui était née pour autre chose que pour cette lutte, dans laquelle chutes et victoires ensanglantent également, ces instants ont une amertume qu'on ne peint pas avec des mots. C'est alors aussi que le moindre témoignage de sympathie, qui vient des personnes que l'on estime, est précieux, et laisse des traces que le temps n'efface pas.

Soyez donc sûre, Madame, que je garderai toujours avec reconnaissance le souvenir dont vous avez bien voulu m'honorer et que ce sera pour moi, en quelque lieu que je sois, une véritable joie que celle de pouvoir vous prouver cette reconnaissance.

Croyez-moi, Madame, votre dévoué serviteur et ami.

STROZZI [1].

[1] Nom de guerre de Mazzini.

III

A Mlle Élisa X..., Lausanne

1er avril 1836.

Ma bonne petite Sœur,

Quand j'ai reçu votre billet, vos souhaits et votre petite bourse toute blanche et délicate et jolie comme vous, ma douce Elisa, il faisait beau, comme un jour de printemps, et j'étais dehors sur une petite hauteur à cent pas de mon ermitage, et je regardais les Alpes, qui se dessinent loin, bien loin, dans le ciel, — au delà c'est mon pays, mon pauvre pays que j'aime tant, où sont mon père, ma mère, mes deux sœurs, puis ma sœur morte il y a bien des années, puis le tombeau de mon meilleur ami d'enfance mort pour la liberté, puis des prés, des collines, de beaux lacs comme les vôtres, des fleurs, des orangers, un beau ciel, tout ce qu'il faut enfin pour mourir en paix, — et je pensais à tout cela tristement. Et il y avait à quelques pas de moi deux dames qui, me sachant exilé, me plaignaient. Alors, on m'apporta votre cadeau ; et, en voyant l'écriture de maman sur la boîte, je devinai tout de suite, et j'ouvris, et je fis voir la petite bourse à ces dames, en leur disant : « Voyez ! voyez ! Ah ! vous croyez que je suis seul ici sur la terre d'exil ; vous croyez que je n'ai per-

sonne pour penser à moi le jour de ma fête ; eh bien! non ; je ne suis pas seul ; j'ai une petite sœur, bien bonne, bien douce et qui veut l'être de plus en plus pour le bonheur de ses parents et de ceux qui l'aiment ; une petite sœur qui se souvient, qui m'envoie de jolies choses, qui prie pour moi, voyez? ceci est son cadeau ; voyez comme c'est beau ! »

Donc, tout ce que j'éprouvais de plaisir d'enfance et de reconnaissance pour votre souvenir, je l'ai dit à ces dames ; puis en allant à la maison j'en ai écrit à ma mère : je ne vous dirai rien à vous, car vous ne le voulez pas ; mais votre maman vous donnera un baiser pour moi, et, en le recevant, vous penserez que je vous aime bien, et vous aimerai toujours, car, moi, je n'oublie jamais rien.

Soyez bonne, douce, aimante et bienfaisante envers tous, comme vous l'êtes envers moi ; apprenez de bonne heure à sourire dans le sacrifice, quand vous êtes forcée de sacrifier au devoir ou au plaisir de maman et de vos sœurs quelques-uns de vos petits plaisirs, de vos petites habitudes, de vos inclinations instinctives ; le sacrifice, c'est la fleur de la vertu, comme la vertu est la fleur de la vie. Seulement, en étant bonne et douce *par devoir* envers tout le monde, soyez-le toujours *avec plaisir* envers votre frère qui vous aime autant que vous l'aimez. Je vous embrasse.

Votre frère,

JOSEPH.

IV

A Mme X..., Lausanne [1]

Sans date.

MADAME,

Votre inquiétude m'a fait sentir tout mon tort: tort de négligence et non de cœur. Pourquoi aurais-je trouvé dans vos communications quelque chose qui pût m'offenser? Et qu'aurait de commun la conduite d'autrui à mon égard avec la vôtre qui a toujours été plus expansive, plus fraternelle que je n'aurais été en droit de l'exiger? Croyez-le bien, Madame, à mesure que le cercle se restreint autour de moi, ceux qui y sont compris me deviennent encore plus chers ; mon estime et mon amitié vous sont acquises, et, quelle que soit leur importance, elles vous resteront. N'interprétez jamais mon silence comme un indice de refroidissement ou d'oubli. J'oublie souvent le mal qu'on m'a fait, jamais le bien ; or, de vous je n'ai eu que du bien. J'ai extrêmement à faire pour mon pays et pour les autres affaires. Quelques affaires individuelles aussi s'y ajoutent, et dans le peu de moments qui me restent je suis affaissé, fatigué. Je deviens sombre, soucieux. Je sens le vide : je plonge au loin, et ne trouve que décep-

[1] Mazzini était encore en Suisse quand il écrivait cette lettre.

tions ou malheurs. Il faudrait connaître la partie *individuelle* de ma vie pour se rendre compte de mon état intérieur ; peut-être s'étonnerait-on de la force que je conserve encore pour lutter. Car, Dieu merci, tant que je vivrai je lutterai contre les choses et les hommes, contre l'inertie de la faiblesse. Seulement, je n'ai plus de joie, ni d'enthousiasme dans la lutte. Je marche froidement, indifférent aux effets. Je suis l'ombre du devoir, je fais ma route comme quelqu'un qui a une tâche à remplir, et qui ne peut disparaître avant qu'elle ne soit faite. Je travaille donc et travaillerai. Mais, comme c'est avec effort, il en résulte un affaissement moral dans les intervalles de travail, qui est la cause de mon silence. Il n'y en a pas d'autre.

M. de Tavel [1] veut me faire arrêter, si je continue à collaborer à la *Jeune Suisse* [2]. Il m'a avisé lui-même de sa détermination, croyant peut-être que cela suffirait pour me faire discontinuer.

Puisque les patriotes suisses refusent de travailler pour un journal dont l'idée est sortie d'un cerveau étranger; puisqu'en croyant leur ouvrir un cadre pour leurs idées, je n'ai fait que me tromper encore une fois grossièrement, je ferai de mon mieux pour soutenir l'entreprise à mes risques et périls. Je ris de la conduite du *Nouvelliste* [3],

[1] Membre du gouvernement suisse.

[2] Titre d'un journal, fondé en 1835 par Mazzini. Il paraissait deux fois par semaine et était rédigé, moitié en allemand, moitié en français. Mais, persécutée par le gouvernement helvétique, la *Jeune Suisse* ne put continuer à être publiée.

[3] Journal suisse.

qui a si peur qu'on ne prenne la *Jeune Suisse* pour un organe de l'association nationale; du *Nouvelliste* qui, comptant parmi ses adhérents quelques hommes ou *Jeune Suisse* ou approuvant les idées de la *Jeune Suisse* et ayant pour imprimeur un *Jeune Suisse*, ne trouve rien de mieux à dire, à propos d'une menace du *Mercure de Souable*, que : *cela mérite confirmation*. Quoi! si même par je ne sais quelle raison personnelle et mesquine vous n'adorez pas la *Jeune Suisse*, vous ne trouvez rien de plus à dire sur une violation de la liberté de la presse, aussi criante que le serait la suppression du journal? Quoi! vous parlez de religion, de christianisme, de fraternité, d'alliance, d'estime, et vous refusez une simple approbation à une entreprise que vous avez toujours déclarée louable? Est-ce là du patriotisme? Est-ce là du courage? Et parce qu'au lieu de profiter de ce qui a déjà un commencement d'exécution, au lieu de réunir toutes les forces, toutes les intelligences, toutes les ressources, on veut implanter un autre journal, est-ce une raison de craindre la concurrence, est-ce une raison de repousser par un silence d'improbation une entreprise conçue dans des intentions qui n'ont rien à envier aux intentions des meilleurs d'entre les Suisses?

Je vous aurais envoyé volontiers comme souvenir, plutôt que pour autre chose, un article que j'ai inséré dans le dernier numéro de la *Revue républicaine* sur l'art en Italie; mais je n'ai pas pour le moment d'exemplaire.

Embrassez pour moi mon Elisa que je n'oublie

pas, quoi qu'elle puisse croire, et croyez, Madame à mon inaltérable amitié.

JOSEPH.

V

A Mme X..., Lausanne

Londres, 2 mars 1837.

MADAME,

Je ne sais de quelle manière commencer. Pour la première fois je me trouve coupable envers vous d'un tort réel. J'en ai honte et remords. Voulez-vous me pardonner? Voulez-vous oublier cet intervalle de silence et le considérer comme s'il n'était que le résultat d'un empêchement matériel? Si quelque chose peut atténuer ou plutôt expliquer mon étrange conduite, c'est le silence que j'ai gardé depuis mon départ avec tous mes correspondants. Excepté à Granges[1] et une lettre à Emery, je n'ai rien écrit. Je m'étais promis à moi-même d'écrire quelque chose concernant nos affaires en Suisse; je n'en ai rien fait. Je m'étais presque engagé à donner un tableau résumé de nos dernières persécutions à une revue anglaise, et je n'en ai

[1] Petite ville du canton de Soleure où Mazzini avait vécu quelque temps avec les deux Ruffini.

rien fait. Je suis depuis bien longtemps à Londres; mille choses, mille monuments m'y intéressent. Je n'ai rien vu. Si vous exceptez Harro[1] et Dybowski[2], je n'ai vu personne. Je ne sors que le soir pour aller dîner. Aussitôt fait, je rentre. Voilà ma vie extérieure. Il faudrait un volume pour vous dire l'intérieur, et j'y renonce. J'ai depuis quelque temps des causes de chagrin, d'ennui, de dégoût qu'il me faut passer sous silence, et contre lesquelles il me faut toute ma force pour ne pas être vaincu. Ma vie me pèse — voilà tout; mais j'ai un profond sentiment du devoir, je crois fermement que nous sommes ici-bas pour remplir une mission quelconque; que la déserter, c'est de la lâcheté; s'accroupir dans une misérable inertie, de la faiblesse. Je crois donc que je surmonterai cette période critique, et que je reprendrai toute mon activité, celle du moins que les circonstances et l'apathie générale permettent encore. J'espère que mes amis n'auront à se plaindre que de quelques mois d'apathie apparente et de silence. Veuillez donc, Madame, me dire que je suis pardonné et me remettre en paix avec moi-même.

J'ai retardé si longtemps le petit nombre de pages que je voulais adresser à la Suisse au sujet des proscrits, que je ne saurais vraiment plus les publier. Il faudrait au moins une occasion comme le serait la publication des pièces de l'enquête

[1] Harro Haring, écrivain de mérite, né à Héliégoland, vrai pèlerin de la liberté, comme l'appelait Mazzini, et qui, dès cette époque, aspirait à l'unité de la Scandinavie.

[2] Émigré polonais.

faite par l'ex-*Vorort*[1] ou même un écrit individuel pour ou contre les proscrits. La défense de Schüler[2] qui devrait être publiée à l'heure qu'il est, me fournira peut-être l'occasion que je désire. J'ai écrit pour qu'on veuille bien me l'envoyer. Il y avait une idée qui me souriait : c'était celle de réunir en un volume la brochure de Schüler, un de mes écrits sur le même sujet, un certain nombre d'articles de moi publiés sur la *Jeune Suisse*, représentant en quelque sorte l'esprit du journal et de l'association ; puis, l'imprimer en Suisse comme justification et comme point de ralliement en même temps pour tous ceux, — s'il en existe, — qui voudraient continuer notre œuvre chez vous. Mais il faudrait ou trouver un imprimeur qui voudrait se charger de l'impression à ses risques et périls, et je crois cela impossible ; ou trouver un certain nombre de souscripteurs qui suffiraient à couvrir les frais d'imprimerie. Il faudrait pour cela un travail de recherches actives que l'association devrait faire, qu'elle ne fera point, et que nul autre ne peut faire. J'ai donc renoncé à cette idée. Si quelque chose vient me fournir un prétexte je me hâterai d'écrire et d'envoyer. Sinon, j'écrirai un jour ou l'autre quelque chose de moins spécial sur les proscrits.

Les nouvelles qui nous parviennent de Berne sont honteusement décourageantes. La motion

[1] Nom donné en Suisse au Directoire fédéral qui expédiait les affaires en l'absence de la Diète.

[2] Émigré allemand.

Stockmar [1], désertée par Stockmar lui-même, désertée par Kasthofer [2], en dit plus qu'un livre. La proposition contre les associations est, après cela, naturelle. On aurait bien tort de ne pas profiter de la tiédeur des patriotes. Il faut avancer ou reculer : c'est la loi des choses ; et, puisque nous n'avons pas le courage d'avancer, il est de toute justice que nous reculions. Nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre ; que dit M. Druey [3] ?

Que fait l'association nationale? Sont-ils bien contents que nous soyons loin? La liberté suisse en profite-t-elle à leur avis?

On marche ici, mais très lentement ; la classe ouvrière s'essaye dans ses droits, mais sans succès. On a repoussé il y a quelques jours une motion tendant à l'abolition du cens d'éligibilité ; ceci dans la chambre des communes. Les Whigs, qui correspondent aux doctrinaires français, n'accordent que ce qu'il leur est impossible de refuser. Or, par suite des dissentiments qui existent parmi les représentants du parti radical, par suite du manque d'unité dans leurs efforts, il y a bien peu de choses qui ne puissent être refusées. Cependant, l'insistance, la ténacité, sont choses inhérentes aux Anglais ; ils atteindront leur but, mais bien tard, bien tard. Quant à la politique extérieure, il n'y en a pas ; point de plans, point de systèmes arrêtés. La situation des pays étrangers est complètement indifférente au ministère actuel, toutes

[1] Homme politique suisse.
[2] Idem.
[3] Homme d'État vaudois, représentant le parti radical.

les fois que l'intérêt du pays n'est pas directement et immédiatement blessé. L'insouciance avec laquelle on choisit ici les agents consulaires en est la preuve. Je crois cependant que Morier[1] va être remplacé. Mais toutes les fois que vous entendrez parler de guerre avec la Russie ou de toute autre démonstration énergique, n'en croyez rien, et moquez-vous de ceux qui bâtissent sur cela l'avenir des peuples.

Le départ de cette lettre ayant été retardé d'un jour, je reçois la lettre d'Emery du 24. Elle m'apprend que vous êtes mal en santé par suite, je suppose, de l'*influenza*, puisqu'il m'en parle trois lignes avant. Je crois qu'elle se manifestera en Suisse d'une manière plus douce qu'en Angleterre, et j'espère qu'à l'heure qu'il est vous êtes entièrement rétablie. A Londres elle a presque entièrement disparu; elle a touché son point culminant peu de temps après notre arrivée. Je ne pouvais m'approcher de la fenêtre sans voir un convoi. J'étais sûr, au reste, de ne pas en mourir. C'est une idée folle, mais je crois que je pressentirai bien à l'avance l'époque de ma mort.

Londres est une étrange ville, par son état atmosphérique. Nous avons eu depuis notre arrivée trois ou quatre fois la nuit à midi : nuit complète, pendant laquelle on allume tous les réverbères. Figurez-vous un immense bonnet de coton s'abaissant tout à coup sur les yeux de la ville : c'est un nuage de fumée mêlé à du brouillard, que

[1] Ministre d'Angleterre en Suisse.

le vent repousse en bas. Je suis ici seul de mon avis, mais je trouve quelque chose de très poétique dans ce phénomène. J'ai regardé le ciel perpendiculairement au-dessus de ma tête. L'œil se perd alors dans un gouffre rougeâtre, en forme de cloche, qui me donne toujours, je ne sais pourquoi, l'idée de la clarté phosphorescente qui devait régner dans l'enfer de Dante. On dirait la ville entière soumise à une sorte d'enchantement. On se souvient de la première scène de *Macbeth*, du *Brocksberg*, de la *Magicienne d'Endore*. Les promeneurs ressemblent à des spectres. On se sent un peu spectre soi-même. En général, le brouillard domine la ville pendant une grande partie de la journée. Vous voyez à distance les coupoles, les faîtes des édifices, les colonnes à moitié cachées paraissant et disparaissant. Or, cela s'harmonise très bien avec la teinte sombre des maisons et des édifices. Cela a de plus, à mes yeux, le grand mérite artistique de faire penser, de donner carrière à l'imagination. Je suis souverainement ennuyé du *positif*, du *fini* de nos villes; dans nos villes rien ne vous échappe. Vous saisissez toute une maison, toute une rue d'un coup d'œil. Vous embrassez un édifice par les quatre angles. Le côté obscur de notre âme qui recèle une vie si puissante et qui a besoin de s'épancher quelque part n'a rien à faire là-dedans. On est mathématicien. Ici c'est tout le contraire. Et ce vague, cet indéfini, cet *ossianesque* qui en résulte, me plaît pour le moins autant que la perception froidement complète que l'on possède ailleurs. Vous devez sourire à ceci:

mais je vous dirai qu'en moi ces impressions se rattachent à une source plus grave : c'est une réaction que j'éprouve contre le positif, l'utilitarisme, la prose, un mot qui envahit de plus en plus notre époque, qui glace toutes les facultés d'enthousiasme propres à féconder et qui fait de tout individu appartenant à notre chétive génération un être non pas raisonnable, mais raisonneur, calculateur, chiffreur en toutes choses : on est ainsi à Londres encore plus que partout ailleurs. L'atmosphère et la nature valent mieux que les hommes.

Les nuits sont assez belles : le ciel est très souvent serein, mais sans mouvement ; les étoiles sont fort peu scintillantes, elles ressemblent toutes à des planètes.

Schüler vient de m'envoyer quatre exemplaires de sa brochure. Et c'est avec un vif chagrin que je me suis vu forcé de les refuser. Quoique sous bande, ils en exigeaient trois guinées (soixante et quelques francs). C'est une dépense qui dépasse mes finances actuelles. J'ignore le pourquoi de ce droit élevé. On a prétendu qu'il en aurait été autrement si les feuilles en avaient été timbrées ; les journaux, en effet, coûtent assez peu. Quoi qu'il en soit, il me faudra avoir cette brochure. Si on pouvait en expédier une par feuilles détachées, sous bandes et timbrées, peut-être ne payerait-elle que comme les journaux. On pourrait aussi en adresser à Paris, à l'adresse que je donne à Emery. On profiterait d'une occasion pour me l'envoyer de là, il n'en manque pas.

Vous connaissez, Madame, la mort du pauvre S... J'ai vu quelques proscrits allemands, un certain nombre est parti pour l'Amérique, d'autres travaillent comme ils peuvent. Harro écrit ses mémoires. Cet ouvrage qui touche à tout ce qui s'est passé d'important depuis plus de trente ans paraîtra en anglais. Je crois qu'il a trouvé à vendre assez bien son manuscrit.

J'espère que vous voudrez bien me donner de vos nouvelles ; celles de M. X..., celles de toute votre famille, surtout celles de Mlle Madeleine. Vous savez les nouvelles démarches contre Ugoni [1] et d'autres. Ugoni doit se trouver en ce moment en Suisse, mais je suis sans nouvelles de lui. A part les embarras personnels, de nouvelles persécutions auraient au moins l'avantage de prouver que c'est à la Suisse, à son indépendance qu'on en veut, et non aux complots des réfugiés auxquels personne, à l'heure qu'il est, ne pourrait ajouter foi. Veuillez remettre le billet inclus à Emery, et croyez-moi, malgré mon long silence, votre ami dévoué et reconnaissant.

JOSEPH.

24, George Street Tottenham Court Road.

[1] Émigré italien.

VI

A M. Thomas Émery[1], Lausanne

Londres, 23 août 1837.

Cher Émery,

J'ai tardé à écrire, mais que dois-je écrire ? Je n'ai pas de nouvelles à te donner, je ne puis en avoir, personne ne peut en avoir : lâcheté, sottise, corruption de toutes choses ! T'écrire des idées ? Dans quel but ? A tes yeux mes idées sont hérétiques. Il vaut donc mieux se taire. Stolzmann[2] est arrivé, je l'ai vu hier. Il va bien et m'a apporté les cadeaux d'Elisa et de Mme X... à laquelle j'écrirai demain. Il m'a remis aussi de ta part quelques numéros de la *Jeune Suisse*, et je t'en suis reconnaissant. Ce ne sont pas ceux que j'aurais désiré, mais peu importe ! . . . . . .
. . . .

Tu trouveras ci-joint une partie de l'article dont je t'ai parlé. Mais, 1° il ne peut être inséré dans d'autres journaux avant d'avoir été publié ici ; je t'avertirai quand il aura paru ; 2° je m'aperçois qu'il est trop long pour l'*Helvétia*[3].

Je l'ai recopiée, pensant que, comme il ne con-

[1] Les lettres adressées à Thomas Émery sont en italien dans l'original.

[2] Émigré allemand.

[3] Journal suisse.

tenait pas de choses périlleuses en elles-mêmes, un journal plus intelligent que les journaux d'ici pourrait le republier, s'il lui était offert en entier... Mon unique but est de faire parler de l'Italie, des travaux qui s'y accomplissent et des hommes, tels que Guerrazzi [1] par exemple. Penses-y, et écris-moi si je dois, oui ou non, t'envoyer le reste de l'article; en cas affirmatif j'en copierai quelques pages dans chacune de mes lettres. Si tu ne penses pas pouvoir le placer à la *Bibliothèque de Genève* [2], tu pourrais en tirer ce que tu croiras opportun pour l'*Helvétia*. J'ai envoyé hier à cette rédaction quelques lignes sur les élections anglaises, mais l'*Helvétia* était meilleure autrefois. . . . . .

. . . .

J'ai été voir Dwornicki [3], bon vieux, loyal soldat, mais nul en fait de politique. Je le verrai peut-être quelquefois encore, mais maintenant que Stolzmann est ici je lui laisserai ce soin s'il veut s'en charger, c'est-à-dire le soin de parler, car, pour le moment, il n'y a pas autre chose à faire. Ils ne réussiront pas à fonder la centralisation polonaise, c'est impossible. S'ils réussissaient d'ailleurs les effets en seraient nuls. Il en serait d'elle comme de toutes les centralisations à bases très larges ; ce ne serait qu'une union nominative. Du reste, un seul mot suffit. On répand le bruit que j'ai abandonné la

[1] Célèbre patriote toscan, d'opinions républicaines, auteur de plusieurs ouvrages remarquables.

[2] Revue qui se publiait à Genève et qui se fondit en 1858 avec la *Revue Suisse*.

[3] Émigré polonais.

Jeune Europe [1]. Je réponds que c'est la *Jeune Europe* qui m'a abandonné. Parmi les signataires y en a-t-il un seul qui partage les idées de la *Jeune Europe*, telle que je l'entendais et l'entends encore? Tant pis pour eux s'ils ne comprenaient pas ou faisaient des restrictions mentales. Vous êtes tous ou matérialistes ou catholiques. Marchez donc avec Cavaignac [2] et avec Buchez [3]; tous deux vous enseigneront l'initiative permanente française. Les Polonais catholiques de C... l'ont déjà acceptée publiquement et l'ont imprimée. La *Jeune Europe*, — permets-moi de le dire une fois seulement, — était l'unique moyen de faire jaillir parmi les proscrits une étincelle bienfaisante : la *Jeune Europe* a été fondée en vue de choses qui se vérifieront, mais pas pour nous. J'ai cru trouver en elles le centre

[1] Association dont Mazzini fut le principal initiateur. (Voir *Introduction*.) Elle se composait d'Italiens, d'Allemands, de Polonais, comme représentant les trois familles de peuples de l'Europe : l'helléno-latine, la germaine, la slave. Dans la pensée de Mazzini les autres nations devaient peu à peu se grouper autour de ces trois peuples initiateurs; chacune d'elles choisissant celui dont elle se rapprochait davantage comme affinité de race. Le 15 avril 1834, le pacte de fraternité de la *Jeune Europe* fut signé à Berne par dix-sept membres de la *Jeune Italie*, de la *Jeune Allemagne* et de la *Jeune Pologne*. Les instructions générales acceptées par les initiateurs commencent par ces mots : « La *Jeune Europe* est l'association de tous ceux qui, croyant pour tous les hommes à un avenir de liberté, d'égalité, de fraternité, veulent consacrer à la fondation de cet avenir leurs pensées et leurs œuvres. »

[2] Fils du conventionnel de ce nom. Républicain ardent, il fut un des fondateurs de la *Société des amis du peuple* et de la *Société des droits de l'homme*.

[3] Publiciste et homme politique, né en 1796, mort en 1868; il fut le fondateur de la Charbonnerie française. En 1848, il fut un moment Président de l'Assemblée Constituante.

qui pouvait les incarner ; c'était une illusion. Vous êtes tous les fils du passé. Et que Dieu vous le pardonne, car chez toi, du moins, ce n'est qu'une erreur de pensée. Aujourd'hui je suis entouré de gens qui se disent *Jeune Europe*, et qui en contredisent toutes les idées ; de gens qui ne voient en elle qu'un lien nominal, une chaîne de conjurations, et non un apostolat, une mission, un rôle de précurseur... De tous côtés, de près et de loin, je ne rencontre pour mes idées, pour ce que j'ai fait, pour ce que j'ai tenté de faire que la raillerie, la dérision, l'injure...

Depuis une année, je souffre intérieurement d'une façon qui me fait croire que je suis immortel, car je devrais en mourir ! Depuis une année, j'ai vu tout tomber autour de moi, une chose après l'autre : l'amour, l'amitié, la religion des souvenirs, la poésie, la sympathie, et cela de la façon la plus amère, avec tout ce qui se peut inventer pour torturer une âme qui ne vivait que de foi dans l'avenir et d'un peu d'amour... Je suis seul, complètement seul, seul avec Dieu, avec mes souvenirs et avec ma foi. Et parce que cette foi, personne ne la partage, suis-je donc coupable ? J'abandonne, je déserte la *Jeune Europe* parce que ma *Jeune Europe* n'est pas la vôtre. J'en souffre beaucoup plus que je ne vous le dis, croyez-le. Tu me parles de Rome [1], et tu dis que je pouvais sauver l'Italie en l'y ramenant. Je voulais bien ramener l'Italie à

[1] Les idées religieuses de L.-A. Melegari étaient extrêmement libérales. Domenico Berti, dans son ouvrage, *Il Conte di Cavour avanti il 48*, écrit : Melegari fut l'un des hommes qui aida le

Rome, mais je voulais davantage, je voulais y ramener l'Europe et l'humanité, faire à l'Italie une couronne de peuples auxquels la virginité aurait été rendue. Je voulais faire de Rome l'esprit de la terre, le verbe de Dieu parmi les races. Vous aussi voulez y arriver, mais au moyen d'une parole vieillie, et dont une moitié de l'Europe s'est détachée par la réforme, et une autre moitié par le scepticisme ; au moyen d'une foi qui a existé jadis et qui maintenant, grâce à vous et avec votre adhésion, est devenue une philosophie; d'une foi que vous voulez faire revivre à force de livres, de savantes interprétations et d'érudition sophistique. Que Dieu

plus le comte de Cavour à préparer les esprits en Piémont à bien accueillir la doctrine de la séparation de l'Église et de l'État... Il ne se contenta pas de l'illustrer de la chaire, mais cédant à nos prières il écrivit à ce sujet une étude de grande valeur dans la *Rivista Italiana* de 1850. L'illustre publiciste, après avoir démontré par des raisons évidentes que la séparation de l'Église et de l'État était le seul système possible, déclare par une sorte de jugement prophétique que l'Église ne pourra atteindre la paix et une véritable indépendance que dans la liberté : « La coupe dont il a fallu nous abreuver ces derniers temps a été amère pour l'Italie et pour toute la catholicité, et tant que l'antagonisme entre l'Italie et Rome n'aura pas cessé, elle ne sera pas éloignée de nos lèvres. On n'arrivera à ce but que lorsque tous les États catholiques seront régulièrement entrés dans le système de l'indépendance. La base de la liberté de l'Église dans tous les États n'aura plus besoin pour assurer son indépendance spirituelle, du secours matériel et vain d'un territoire propre. Libre alors, car sa liberté deviendra l'intérêt commun et principal des nations catholiques, elle le sera d'autant plus dans la Rome affranchie où le peuple et les princes italiens vénèreront dans le chef suprême de l'Église, outre le père commun des fidèles, le garant moral de leur liberté. La tiare, cessant d'être un obstacle à l'établissement de la nationalité italienne, deviendra un des plus chers intérêts de l'Italie, une de ses gloires les plus élevées, sa couronne... »

vous pardonne! Vous ne comprenez ni l'histoire, ni la loi des temps, ni l'humanité, ni Christ lui-même, Christ qui est mort pour que l'humanité s'émancipe un jour jusqu'à monter à Dieu avec ses propres forces! N'en parlons pas, — nous n'appartenons pas à une génération destinée à agir; d'autres viendront après nous et agiront. Il n'y a pour nous que l'individualisme : nous ne pouvons arriver à être un, à fondre en une seule deux ou trois de nos personnalités. Et ne crois pas que je dise ces choses sans douleur...

Notre devoir à tous serait au moins de garder vivant, ne fût-ce que le nom de la *Jeune Italie*, ne fût-ce que sa couleur politique. Mais, depuis que, devenu défiant, je me suis retiré de l'activité publique après l'insuccès de l'expédition de Savoie[1], nul parmi les jeunes Italiens qui sont en exil n'a dit : « Le chef est vieux, mais la *Jeune Italie* est immortelle! Nul n'a essayé de réunir un groupe qui lançât une circulaire, ne fût-ce que tous les deux mois! Et cela, malgré ce que j'ai dit à Paris, malgré le plan que j'ai exposé à Ghiglione[2] et à d'autres, plan qui me sacrifiait en face de l'Italie, mais qui pouvait faire renaître la confiance. Maintenant il est tard; personne ne veut plus. Moi, même si je le voulais, je ne le pourrais pas. J'ai engagé la bague de ma mère, ma montre, mes livres, mes cartes géographiques; je cherche un emploi de correcteur d'imprimerie et je ne le trouve pas! Je n'ai jusqu'à présent qu'un seul article d'accepté et

[1] Voir *Introduction*.
[2] Émigré italien.

peut-être le payera-t-on à la fin de l'année! Que veux-tu que je fasse ? Sauf le cigare, tu sais que je n'ai pas de vices. Mais pour agir il est nécessaire de vivre. Il faut donc que je m'occupe de vivre, me bornant à jeter au vent quelques vérités que j'écris, — forcé par la nécessité, — pour des gens qui ne les comprennent pas..... Ne me traite donc plus d'orgueilleux et ne me parle plus de comptes à rendre à Dieu. Cela me fait rire, mais d'un rire amer..... Je me sens en état de me présenter devant Dieu aussi pur et avec autant de confiance que tous les croyants du monde; c'est désormais ma seule certitude.

Tu m'as promis une longue lettre sur *elle*[1], etc., je te prie de l'écrire, afin que je sache tout.

Je suis mal avec les exilés de 1821, ou plutôt ce sont eux qui sont mal avec moi.

. . . .

Adieu, aime-moi et dis-moi où tu penses aller si tu quittes la Suisse.

Adieu.

VII

A Mme X..., Lausanne

Londres, 23 septembre 1837.

MADAME,

Vous êtes bonne et je ne suis pas heureux : vous me pardonnerez donc mon silence. Il y a dans

[1] Madeleine. Voir *Introduction*.

cette atmosphère de Londres quelque chose qui tue mon activité extérieure. Je sens, j'aime, je me souviens, je crois; je suis le même homme, mais je ne puis le dire. Ma pensée ne peut se traduire. Il s'est opéré en moi un mouvement de refoulement, de concentration forcée dont je ne suis pas responsable. Ceci, car je ne voudrais pas calomnier Londres, tient à bien d'autres causes; mais il vaut mieux ne pas en parler. Mille fois je me suis dit : Demain j'écrirai; puis le jour après je me disais : Que vais-je écrire ? Oh ! croyez-le bien, vous tous qui m'aimez et que je n'oublie pas, si je pouvais en vous écrivant vous apporter un sourire, une sensation de bonheur, une bonne nouvelle, j'écrirais; mais pourquoi écrire pour répéter cent fois : tout se flétrit autour de nous, tout s'en va; la mort dans le désert, voilà où nous allons ? Alors, je quitte plume et papier, je croise les bras, je me dis : ceux qui ont de l'affection pour moi, ceux qui m'ont fait du bien ou qui auraient voulu m'en faire, savent bien que je n'oublie jamais; ils savent bien que je ne vis plus que de souvenirs et de pressentiments; que tout peut mourir autour de moi, mais rien en moi; et que, soit que je me taise, soit que je parle, ma pensée est avec eux. Aujourd'hui je vous écris, — votre bonnet devant moi, — plein de reconnaissance pour votre souvenir. Je vous sais gré aussi des encouragements contenus dans votre lettre; mais je suis *seul*. L'œuvre de dissolution s'accomplit d'une manière effrayante. Le parti républicain n'existe plus comme parti. Je ne parle pas de la France, mais parmi nous, hommes

de l'exil, auxquels Dieu lui-même a tracé la route de l'apostolat humanitaire, il y a désorganisation complète. Les uns s'en vont par faiblesse ; les autres par réaction. Soit, disent-ils, nous avons voulu le bien; nous avons souffert pour le bien; notre génération n'en veut pas, elle nous a repoussés ; elle nous a flétris comme des perturbateurs ; tant pis pour elle; nous avons fait notre devoir ! A présent songeons à nous, il nous faut vivre; vivre le moins mal possible, jouir si cela se peut; voilà tout; pourquoi nous sacrifierons-nous sans cesse à des hommes qui se rient de notre sacrifice? Là-dessus on s'occupe de se caser, de se préparer une existence que demain peut-être le choléra ou un souffle d'air brisera ; on se parque dans l'individualisme et on rit de celui qui persiste. Ceci partout et pour tous. Si je pouvais vous compter nos défections ! Quant à moi je reste; la vie ne m'ayant jamais paru une question de souffrance ou de jouissance, mais bien de devoir et de mission, je ne puis faiblir. Qu'a de commun la génération actuelle, qu'a de commun la réussite avec la vérité de notre croyance ? Ne reçoit-elle pas précisément sa consécration de cet hideux état qui se déploie autour de nous? Je reste donc. J'ai fouillé, pendant tout ce temps, bien avant dans mon cœur; j'y ai fouillé dans des moments de révolte, dans des moments de détresse morale que jamais je ne pourrai vous décrire: toujours au fond j'ai trouvé la foi. Je mourrai en elle, mais quel témoignage puis-je désormais lui rendre? Que puis-je faire? A qui parler si personne ne m'écoute? Si vous saviez ce

que c'est, Madame, que de se trouver où j'en suis, à la moitié de sa vie, de regarder autour de soi et de ne voir plus un seul de ceux qui avaient fait route avec vous! La désharmonie entre mon âme et tout ce qui est en dehors m'écrase. Ecrire? Où, comment, pour qui ? Il n'y a pas en France, en Angleterre un seul journal à l'heure qu'il est qui veuille de moi, ou dont je veuille. Il n'y a que des recueils matérialistes ou chrétiens catholiques. Je ne puis me ranger ni avec les premiers ni avec les seconds.

Le besoin de me réunir à quelqu'un m'avait fait pencher vers Lamennais, l'homme que j'estime le plus en France : son *Monde* a changé de direction; lui s'est retiré en Champagne. J'ignore s'il réalisera une autre entreprise; mais, je serais toujours mal à l'aise même avec lui. Je ne suis pas chrétien; je ne crois pas à la religion chrétienne, divinité du Christ, dogme de la chute, etc.; je crois à la morale du Christ, mais je crois qu'elle est insuffisante à l'accomplissement des destinées sociales de l'humanité. Je crois que la foi chrétienne se meurt au cœur des masses; je crois que son œuvre est faite; je crois que tout ce qui se passe aujourd'hui proclame ses funérailles. Tout ce mouvement néo-chrétien qui se fait aujourd'hui au sein de quelques écoles philosophiques telles que celles de Buchez en France, ou qui se mêle chez nous aux tentatives littéraires de notre jeunesse, est semblable au mouvement pour raviver le paganisme en le mêlant de platonisme qui se faisait en face du christianisme naissant chez les intelligences païennes. Il mourra à la peine, et ses travaux philosophiques

pour raviver ce qui a été une religion ne serviront, en dernière analyse, qu'à constater l'heure dernière de ce qu'ils cherchent à transformer. Les religions, comme tout ce qui part du cœur, ne renaissent plus de leurs cendres.

Cependant, nous ne pouvons pas rester ainsi : nous ne pouvons rester avec une simple morale et qui plus est, incomplète. L'humanité a besoin de quelque chose de plus ; elle a besoin d'une solution à ses doutes, à sa soif d'avenir ; il faut qu'on lui dise d'où elle vient, où elle va. Il faut qu'on le dise aussi à l'individu : car nous avons besoin de savoir si nous n'aimons que la mort ; si ceux que nous aimons et qui nous aiment nous reverront ailleurs ; si nous ne sommes que des jouets dans la main de Dieu ; si, quand il nous révèle, dans des moments d'inspiration presque inexplicables, son univers, l'avenir de l'humanité, ou le sublime de la vertu, du dévouement, de l'amour, c'est à condition que jamais nous n'en jouirons ; si ce ne sont que des images qu'il nous montre et qu'il brise à jamais, ou bien si ce sont des aperçus d'un développement bien supérieur à ce que nous pouvons atteindre ici-bas ! De là une foule de questions que toutes les âmes s'adressent ou s'adresseront tôt ou tard, et dont la réponse acceptée constitue ce qu'on appelle la partie théologique de la religion. C'est celle-là qu'il faut à tout grand développement humanitaire. Je crois donc à une grande et nouvelle manifestation religieuse qui sortira du sein du premier peuple qui se lèvera au nom de l'humanité et dont nous sommes, dont nous devrions être, veux-

je dire, les précurseurs, les apôtres. Mais nous ne sommes que de misérables égoïstes, inconséquents et lâches, qui, après avoir entrevu l'idée, la renions.

Aujourd'hui, c'est Marast qui se plaint dans le *National* que l'individualisme a tout envahi et mine tous nos efforts, sans se rappeler que c'est lui avec ses amis qui l'ont formulé et intronisé dans leurs théories politiques, matérialistes et purement négatives. Demain, ce sera un autre qui accepte mes idées, mais qui prétend que pour le moment il faut être chrétien et parler seulement de la chose après le mouvement opéré : c'est-à-dire une affaire de croyance subordonnée à un petit calcul diplomatique! Leresche [1] a peur de mon nom même, et il supprime, au bas de quelques lignes que je lui envoie sur Londres, le J. pour y substituer des astérisques. Trélat [2] place aujourd'hui même, de sa propre autorité, trois lignes d'éloge sur Béranger, poète libéral, matérialiste dans le fond, au bout de quelques lignes que j'ai envoyées au *National* sur la littérature. Ici un directeur de revue m'a refusé un long article, seulement parce que j'y louais Byron : cela, m'a-t-il dit, parce que Byron est un poète immoral. Que faire donc? écrire un volume? Je le ferais. Mais en ce moment il y a autre chose pour moi; par suite de quelques circonstances particulières, il me faut travailler pour vivre; il me faut écrire pour ces revues des articles littéraires, historiques ou autres. Je cherche à y glisser quelques-unes de mes pensées habituelles;

[1] Directeur de l'*Helvétia*.
[2] Publiciste français, ami et collaborateur de Buchez.

je voudrais bien introduire ici quelques sympathies humanitaires, quelques tendances spiritualistes progressives et synthétiques; car ils n'ont que des sectes, des réformes de détails et de l'analyse. Il me faut faire cela; et aussitôt que j'aurai un peu de temps à moi, je vous promets de le consacrer à écrire librement toute ma pensée. Je vous ai beaucoup trop parlé de croyances, etc. Mais j'ai voulu implicitement répondre à ce que vous me demandiez dans votre lettre sur le spiritualisme et sur le matérialisme. Je vous tiendrai au courant de ce que j'écris ici et de ce qu'on en dira. Parmi les articles que je publierai, il y a bien quelque chose qu'il ne serait peut-être pas inutile de donner en français en Suisse; mais vous n'avez pas un seul recueil qui puisse remplir ce but. Les articles sont longs et ne conviennent pas à un de vos journaux.

Physiquement nous sommes bien. Il fait déjà passablement froid, et j'ai déjà allumé une fois du feu dans ma chambre. Il fait tantôt beau, tantôt mauvais ; mais cela m'est indifférent, la nature ici m'est parfaitement étrangère, le ciel muet. Je vis comme au milieu d'une fantasmagorie, spectre moi-même. Si vous saviez combien de fois je rêve Suisse, Alpes, neiges et couchers du soleil! Si vous saviez combien je regrette vos lacs et votre ciel, avec lequel je me sentais frère! Je ne sors presque jamais de chez moi. Je vois fort peu de monde, le moins possible. Je vois rarement Dybowsky et Stolzmann qui sont occupés toute la semaine; quelquefois Harro qui attend quelque argent pour aller

s'enfermer dans une petite île en vue de son pays, Héligoland, et un ou deux Anglais.

Emery est-il parti? Je lui ai écrit il y a quelque temps, mais je n'ai pas eu de réponse. Que fait votre famille? Notre protecteur M. X...? Comment se porte Mlle Madeleine? Les nouvelles qu'on m'en a donné dernièrement m'ont fait de la peine. Vos autres filles? Elisa? Veuillez lui dire que non seulement je ne l'ai pas oubliée, mais qu'elle a été une des premières personnes dont j'ai demandé des nouvelles à Dybowsky lors de son arrivée ici. J'ai tous ses cadeaux, tous ses souvenirs. Je repasse si souvent avec ma pensée tout ce qui m'a inspiré ou montré de l'affection dans cette Suisse que, — malgré ses hommes, — j'aime comme ma seconde patrie, qu'il m'est impossible de ne pas penser souvent à elle! J'ai été longtemps inquiet à cause du choléra : il a été pour la troisième fois à Gênes; il y est encore ; mais il donne à présent fort peu de craintes. Jean et Augustin [1] étudient très vivement l'anglais, ils commencent à le parler assez couramment, — ils sont assez bien. Il s'imprime, je crois, en ce moment. quelque chose de nous à Bruxelles dont vous recevrez un exemplaire. Ce sont un volume de contes d'Usiglio [2] et un petit volume qui contient une traduction du 24 février de Werner, d'Augustin, une assez longue vie de Werner de moi, et un discours sur la fatalité dans le drame, également de moi. Tout cela est en italien; mais j'ai pensé que notre langue

[1] Les frères Ruffini.
[2] Émigré italien.

n'était pas étrangère dans votre famille. Les contes sont écrits dans un style extrêmement clair et simple ; mon discours ne l'est pas, la matière m'en empêchait ; mais la vie de Werner l'est davantage, et je l'aime moi-même beaucoup plus. J'y ai glissé, — quoique très voilés, car le volume est fait pour l'Italie, — quelques-uns de mes pressentiments les plus chers. Auriez-vous par hasard à Lausanne un jeune Italien qui a été avec moi en Savoie, Pallia [1], qu'on dit presque mourant de phtisie ? Pourriez-vous m'en donner des nouvelles? Ortali [2] est, je crois, en Italie, assez tranquille, mais, comme cela est naturel, il n'écrit pas. Je ne saurais vous dire où se trouvent les exemplaires de *Foi et Avenir*. Ils étaient dans les mains de M. Courvoisier qui est encore, je crois, en Russie. Je veux maintenant céder la plume à mes amis ; mais c'est avec l'intention de ne pas devoir une seconde fois demander pardon d'un aussi long silence. Veuillez dire bien-des choses pour moi à M. X... et à toute votre famille.

Croyez à l'amitié et à la reconnaissance de votre dévoué

Jos. Mazzini.

9, George Street Euston Square.

P.-S. — Voudriez-vous être assez bonne pour écrire ou faire écrire à Albera [3], à Genève, de ma

[1] Théologien piémontais, ami de Gioberti. Réfugié à Paris, il trouva un emploi à la Bibliothèque nationale. Il mourut jeune en exil.

[2] Émigré italien.

[3] Émigré italien.

part, que j'ai reçu son billet par Stolzmann, que je lui écrirai plus tard, que je le remercie de son souvenir et de ses offres, qu'Emery doit avoir arrangé son compte pour l'histoire parlementaire et que je voudrais le charger de deux commissions? La première consiste à m'envoyer aussi vite qu'il pourra un extrait de la *Gazette de Milan*, que j'avais, mais que je n'ai plus, contenant les condamnations portées contre les *Jeune Italie*, avec un préambule. Je pense qu'il ne lui sera pas difficile de la trouver; il peut alors, si cela ne l'ennuie pas trop, m'envoyer le tout transcrit en petits caractères dans une grande feuille, simple, à moins qu'il ne puisse l'envoyer à Paris, d'où on devrait me l'adresser sous bande. Il peut, s'il écrit, ajouter lui-même ce qu'il se rappelle des persécutions de Lombardie à cette époque. Je tiens beaucoup, — à cause d'un travail que je compte entreprendre, — à réunir tout ce qu'il existe d'inédit d'Ugo Foscolo; je crois qu'il pourrait peut-être par ses amis de Milan déterrer quelques lettres non publiées; mais ce qui me serait précieux, c'est une adresse entièrement oubliée que six mille jeunes Lombards, organisés en garde civique, déposèrent en 1814, peu de jours après l'entrée des Autrichiens à Milan, dans les mains du général anglais Mac-Farlane pour qu'il la soumît aux puissances. L'adresse qui demandait l'indépendance et des institutions était rédigée par Foscolo. Le fait est certain, mais l'adresse est introuvable. Cependant, je ne pense pas que cela serait impossible, si par exemple Mme C... ou quelqu'un

de ses amis voulait s'en charger, Ciani pourrrait peut-être lui être utile. Un autre écrit me serait également précieux; il est contenu dans la *Gazette de Lugano* du 14 avril 1815. C'est un article en réponse à un mémoire historique de la révolution de Milan. Pour tout ce qui regarde Foscolo, je lui donne tout le temps dont il aura besoin; seulement je le prie de vouloir bien s'en occuper. Il peut, s'il le veut, demander en mon nom et dans l'intérêt du nom de Foscolo. Grossi devrait être à même de réussir, et il faudrait le préférer à tout autre libraire ou journaliste qui serait vraisemblablement tenté de garder les documents pour en trafiquer au besoin. Croyez-moi votre ami.

JOSEPH.

VIII

A M. THOMAS ÉMERY, Montauban[1]

Londres, 24 octobre 1837.

CHER A.[2],

J'ai reçu tes lettres et je réponds immédiatement. Je donnerai ton billet à Stolzmann. Je suis peiné de l'état de ta santé. Essaye de te soigner. Mourir en exil, et sans avoir pu porter témoignage de sa foi, serait bien dur. Conservons-nous en vie

[1] Thomas Émery avait quitté Lausanne et s'était réfugié à Montauban, près d'amis italiens, émigrés comme lui.
[2] Cher A. signifie cher Amédée.

aussi longtemps que nous le pouvons. Je me sens très faible, mais cela vient de ce que je ne fais jamais d'exercice. Du reste, je suis en bonne santé, mais ma tête est agitée de tant de pensées !... Et, la nuit, je rêve à de si étranges et terribles choses que je ne sais comment je réussis à être aussi bien.

Périer[1] sera, si tu veux, un excellent élément, mais pas pour nous; tous ces gens-là ne feront jamais rien en faveur de la *Jeune Europe*. Cependant, tu peux essayer. Je ne comprends pas bien de quoi il se plaint. J'écris aujourd'hui en Espagne[2], mais je ne sais plus que faire. Ils me reprochent mon silence, ils me demandent des adresses, j'écris; ils ne reçoivent pas ou ne répondent pas.

Si tu m'avais fait, dans ta lettre, une seule allusion à mon article, j'aurais donné à tes conseils la préférence sur tous les autres. Mais, comme tu ne m'en avais rien écrit, j'ai pensé à Gustave[3], qui est à Bruxelles et je me suis dit qu'il pourrait en tirer un profit quelconque en le publiant comme traduction, dans la *Revue Universelle de Bruxelles*, journal sans couleur, composé d'articles pris à d'autres journaux, et je le lui ai envoyé. Peut-être te tombera-t-il sous les yeux. Tu le liras, mais sans les notes ajoutées depuis. Tu me donneras ton avis. Il doit avoir été publié ici hier; je verrai ce qu'on en dira. J'ai terminé un autre article assez long sur le siège de Florence. Je ne sais si la

[1] Probablement un frère de Casimir Périer.
[2] Aux émigrés italiens réfugiés en Espagne.
[3] Gustavo Modena, célèbre acteur italien, patriote et émigré.

Edimburgh l'acceptera ; je le désirerais, car j'y parle de la cause italienne et développe l'idée que notre révolution ne peut être que populaire, républicaine, unitaire et religieuse. Mais je l'ai écrit en italien, je ne puis donc te l'envoyer, car il te serait inutile ; du reste, même si on l'accepte, il ne paraîtra qu'à la fin de janvier... L'idée de lancer des articles dans l'Italie méridionale me paraît bonne. . . . .

. . . .

Tu auras appris de Bruxelles que X... est chargé d'un travail sur la *Jeune Italie* et la *Jeune Europe*, pour la nouvelle édition du *Lexicon* allemand. Je lui ai envoyé les matériaux nécessaires, et il exposera, au point de vue historique bien entendu, quels sont les principes des deux associations. Ce sera une bonne chose, car on apprendra ainsi à les connaître comme doctrines et non seulement comme foyers de conspirations. Puis, j'ai recommandé qu'on démontrât, en faisant ressortir certains points de la *Jeune Italie*, que la première association humanitaire, dans le vrai sens du mot, est sortie de notre pays. A Strasbourg aussi, je crois qu'on imprimera, traduits en allemand, certains de nos écrits, le manifeste de la *Jeune Italie* adressé aux Allemands, et *Foi et avenir*.

Il faut absolument que nous montrions ce que nous sommes, c'est-à-dire une association religieuse dont le problème est un problème éducatif et dont le travail de conspiration n'est qu'une conséquence du principe d'action sous toutes ses formes. Quant à la *Jeune Italie*, je ne puis pour le moment rien

faire pour elle. Mais quelque chose doit être fait. J'ai toujours vivement désiré qu'un centre quelconque se rétablît à l'étranger, si ce n'était que dans le but de répandre quelques circulaires lithographiées. Mais si la *Jeune Italie* n'a pu jusqu'ici réunir trois hommes de bonne volonté, ce sera d'autant plus difficile maintenant que tu n'es plus en Suisse. D'ailleurs, parmi les nôtres, je ne connais que Gustave qui continue à être ardent et plein de bonne volonté. A propos du midi de la France et de publications, une idée m'est venue, mais elle est probablement irréalisable. Je voudrais réunir, en les commentant, les quatre articles sur Fourrier insérés dans la *Jeune Suisse*. Si on les publiait réunis, ce serait le premier numéro d'une série d'études sur les écoles nouvelles de ces derniers temps, envisagées à notre point de vue. Le second article sera sur les Saint-Simoniens ; le troisième, sur les utilitaires, puis Buchez, etc. Ce serait un travail de démolition qui montrerait le vide et l'imperfection de tous ces systèmes. Mais la difficulté est d'obtenir la réimpression des quatre premiers articles que je t'enverrai réunis. Il sera difficile aussi d'y intercaler quelques lignes révélant leur source et constatant l'existence de la *Jeune Europe*, comme école ou système, peu importe ! L'important est d'en constater l'existence. Penses-y, interroge les autres et dis-moi ce que je dois faire.

Comme tu le vois, bien ou mal, je travaille, mais jusqu'ici cela ne m'a pas rapporté un schelling. Je crois qu'on paye ici à la fin de l'année, mais en

attendant je suis dans un état d'angoisse que je ne puis t'exprimer. Stolzmann m'a remis les deux cents francs que tu lui as donnés, mais ici les francs représentent des sous ou à peu près.

Je ne lis pas un livre nouveau, pas une revue, pas un journal anglais, sauf un recueil, hebdomadaire. A Londres, personne ne prête rien, puis j'ai de la répugnance à demander et à voir du monde. Je n'ai jamais été aussi dépourvu de lectures. En échange de quelques articles, je reçois gratis le *National* et l'*Helvétia*. C'est tout. Mais la misère matérielle, les ennuis et les privations de tout genre ne sont rien en comparaison de la misère morale. Je sens chaque jour davantage le désert et la solitude qui m'entoure. Aucune sensation ne me vient du dehors, parce que j'ai toujours vécu d'une vie intérieure, et c'est en moi-même que je trouvais les couleurs de la nature. Ici, je regarde le ciel, la lune et la terre comme des choses mortes, un livre fermé... On ne peut vivre seul ! et je n'ai personne qui se soucie de connaître ce que je pense et ce que je veux... Quand je rentre chez moi en revenant de la bibliothèque, il me semble rentrer dans une maison qui n'est pas la mienne, dans une chambre qui ne m'appartient pas... Elle me paraît désolée et vide comme un sépulcre. Vivre, pour moi est une lutte perpétuelle, une alternative constante entre une prostration inexprimable, qui, sans raison immédiate aucune, me donne envie de pleurer ou de commettre des actes enfantins, et une tension d'âme à laquelle j'essaye de parvenir en faisant appel à toute la force de mes convictions sur le devoir, la

vie, la mission de l'homme, le renoncement à soi-même. Malheur à moi si je ne croyais pas à ces choses! Je serais déjà devenu un don Juan, ou pire encore, ou bien je me serais tué! Dans cette lutte queje soutiens, muet et immobile, j'ai pu du moins me convaincre que ma foi est forte, qu'elle est enracinée dans mon âme et y mourra.

Dans ce désert où je vis il y a cependant des moments, rares, très rares, durant lesquels je me sens un géant et où il me semble que Dieu me visite pour me soutenir, et que j'ai encore quelque chose à faire pour la vérité. Ils ne durent pas, mais ils me laissent fort pendant vingt jours. Et tu me parles du scepticisme que révèlent mes dernières lettres! *Elle* [1], qui a lu ce que j'ai écrit et qui a compris mon âme, où voit-elle ce scepticisme et comment s'en afflige-t-elle? Je dois donc toujours faire, sans le vouloir, le malheur de ceux que je voudrais rendre heureux, fût-ce au prix de tout mon sang! Sceptique, moi? Je suis mécontent, désespéré même si tu veux de ce qui se passe dans la génération actuelle, mais cela n'a rien à faire avec l'humanité. Je désespère, oui, certes, d'avoir jamais un rayon de bonheur et de pouvoir jamais le donner, mais cela n'a rien à voir avec les croyances. Est-ce que je vis, est-ce que nous vivons tous pour être heureux? Si nous pouvions trouver le bonheur sur cette terre, quel sens aurait la vie future? N'ai-je pas dit mille fois que cette vie n'était que l'enfance d'une autre vie, que

[1] Madeleine.

l'homme a été placé par Dieu sur la terre pour accomplir une mission, sans se soucier des conséquences individuelles qu'elle peut avoir pour lui? N'ai-je pas dit mille fois que dans l'accomplissement de cette mission l'homme ne doit avoir aucune préoccupation extérieure? que la grande loi de la vie est en Dieu, dans la conscience, dans l'étude de la vie progressive de l'humanité ? que si le monde entier s'effondrait autour de lui, l'homme devrait cependant continuer encore à porter témoignage de sa foi ? que plus les méchants croissent et se multiplient, plus le devoir de la vérité augmente ? que plus l'égoïsme surgit révoltant, plus l'homme doit sentir la nécessité de le combattre et d'en détruire le germe dans l'éducation de l'avenir ? que plus le scepticisme envahit toutes les âmes, plus il doit sanctifier la sienne par la foi et en faire un temple consacré à Dieu ? Tout cela je l'ai dit mille fois, et m'avez-vous jamais entendu renier ces croyances! M'avez-vous jamais vu transiger avec la prose ou le calcul, avec les vices dominants d'aujourd'hui ?

Je me plains, il est vrai, parce que je suis homme, et que les désillusions d'un certain genre me causent une douleur trop forte pour que je ne la sente pas ; mais pourquoi vouloir interpréter une plainte comme une révolte ? Je puis être faible à certaines heures ; mes paroles appartiennent au vocabulaire humain et ne rendent pas bien les sentiments intimes de l'âme. Mais Christ aussi a dit à un certain moment : « Mon Dieu, éloigne de moi ce calice ! » Doutait-il pour cela ? Etait-

il moins religieux? Souffrir ne veut pas dire changer. Je ne me suis jamais senti aussi religieux que depuis quelques mois.

Tout ce que je vis et sens me prouve la vérité de mes croyances; je vois l'état de dissolution, d'individualisme auquel conduit nécessairement l'absence d'une pensée religieuse; je vois dans cette absence de pensée rèligieuse la cause de la perte temporaire de notre parti; j'y trouve l'explication de tous les phénomènes qui nous attristent. Je sens aussi que je suis né à une époque où je ne verrai pas l'accomplissement des choses désirées. Nous mourrons, je le crains, durant la période de transition. Et ayant, comme je l'ai, foi dans l'avenir, je sens le déséquilibre accablant qui existe entre mon âme et le monde d'aujourd'hui. Mais m'éloignerai-je de Dieu pour cela? Je ne l'ai jamais prié avec autant de ferveur que maintenant pour les quelques êtres qui me sont chers et qui m'aiment! Et que ceux qui m'aiment prient aussi pour moi, et fortifions-nous les uns les autres. Ici-bas, nous ne pouvons nous aider que par la foi, l'affection et la prière; dans l'au-delà nous nous entendrons mieux. En attendant, fraternisons avec nos âmes; unissons-les dans une même foi ardente en Dieu; ayons le même sourire de résignation en face des maux et des douleurs de la vie; consolons-nous les uns les autres en pensant que nous ne sommes pas seuls à prier, à souffrir, à aimer... Peut-être chacun de nous a-t-il besoin pour résister de la foi d'un autre? Peut-être, — et cette idée m'est venue souvent, — le rayon

de vie et de force qui me réchauffe quelquefois vient-il de la prière d'une créature à l'âme bonne qui en ce moment pense à moi? Ne m'enlevez pas cette consolation par votre défiance. Ne m'enlevez pas la douceur de croire que mes prières et mes pensées solitaires peuvent aussi donner un peu de force à ceux qui souffrent...

Et toi, qui connais quelque chose de plus sur mes convictions, explique-les-lui, sois mon garant près d'*elle*. Mes croyances ne sont peut-être pas celles des autres, ce ne sont pas les tiennes, mais elles jaillissent en moi d'une inspiration intérieure qui me vient de Dieu. Au-dessus de toutes les croyances il y a Dieu ; il y a la conscience de l'immortalité de l'âme ; il y a la foi dans l'existence d'autres mondes où nous serons plus près de Dieu ; il y a le sentiment d'un progrès nécessaire qui doit nous amener vers Dieu, d'une vertu qui doit résister à toutes les épreuves, d'un sacrifice constant de nous-mêmes, d'un amour pour l'humanité au milieu de laquelle Dieu nous a placés, d'un culte de prière. d'amour et de sainte poésie... En cela je suis uni avec toi, avec tous.

Et si mon cœur éprouve des élans qui vont au-delà de cette sphère, s'il me semble saisir l'anneau qui lie toutes les religions aux évolutions successives et toujours plus vastes du plan de Dieu, si au-dessus de tous les temples catholiques, protestants et autres, il me semble contempler un temple plus vaste et qui, s'appuyant sur tous les temples, les embrasse tous ; s'il me semble voir, non pas l'homme en tant qu'individu, mais l'hu-

manité tout entière recueillie et unie se prosterner dans ce temple, suis-je pour cela moins religieux que vous? Un jour peut-être je pourrai exprimer ma pensée, dire ce que je crois et ce que je pressens; indiquer les voies que j'ai suivies, et vous verrez avec quel amour j'ai considéré toutes ces formes, toutes ces expressions religieuses que je rejette comme exclusives, parce qu'au-dedans de moi j'ai trouvé quelque chose qui les embrasse et les comprend toutes et les explique comme une grande pensée éducatrice de Dieu pour l'humanité! En attendant, ne me jugez et ne me condamnez pas sur une phrase. Ayez confiance dans mon cœur. Je viens de te répéter plusieurs des choses que je t'ai dites déjà et que tu crois. Mais je ne pensais pas à toi seul en écrivant.

Adieu, écris-moi et donne-moi de *ses* nouvelles et de celles des autres. Si tu peux m'aider pour Foscolo fais-le, mais je n'ai plus la tête pour te parler d'autre chose. Aime-moi et crois-moi ton

GIUSEPPE.

IX

A Mme X..., Lausanne

Londres, 28 décembre 1837.

MADAME,

Dans trois jours, nous mettrons la date de 1838 : sept ans depuis mon premier exil, un an depuis le second [1]. Les dates commencent à être pour moi quelque chose de très douloureux. 1838 ne nous apportera rien de bon, mais puisse-t-il couler doux et paisible pour ceux que j'aime, et ce sera bien assez. Vous êtes du nombre, Madame, vous et toute votre famille ; je vous embrasse tous dans mes vœux, mes souhaits, mes prières. Je vous écris ceci, non par habitude, non comme une vaine formule de politesse, mais ému, le cœur plein et les yeux humides. J'ai toujours attaché fort peu d'importance à ces jours solennels, dans lesquels les vœux et les souhaits sortent de la bouche de tout le monde, seulement parce que l'heure est venue, comme une sorte de monnaie qu'on mettrait tout à coup en circulation. Aujourd'hui, je sens que j'y attache quelque chose de plus : je me suis rappelé avec attendrissement ma mère, mes sœurs, mon vieux père. On se réunissait en ce jour avec un air plus grave, plus solennel que de coutume ;

[1] Mazzini avait été exilé d'Italie en 1831. Après son expulsion de la Suisse, il était arrivé en Angleterre au mois de janvier 1837.

je me moquais alors de cela : aujourd'hui je me sens disposé, sans savoir pourquoi, à trouver qu'on avait raison. Je me dis : quelle qu'en soit la cause, il est presque sûr que ceux qui m'aiment pensent à moi plus souvent ces jours-ci. Sans doute, nos vœux, nos pensées, nos âmes se croisent ; et si la prière a quelque chose d'efficace, ce doit être lorsque deux âmes bonnes et aimantes prient l'une pour l'autre à de longues distances et par un mouvement spontané. Je me figure deux anges qui se rencontreraient dans le monde, tous deux occupés de la même bonne action, tous deux allant apporter une pensée d'avenir au pauvre prisonnier, une pensée de consolation à sa mère. Dans ces pensées, j'ai pris la plume et me suis dit : il faut que j'écrive à Lausanne ; je vous écris et je vous bénis. Je vous permets de sourire à ce mot, j'en sourirai moi-même plus tard ; mais à présent il faut que je vous envoie ma bénédiction d'amitié et de reconnaissance ; il faut que je vous dise que jamais je n'oublierai ceux qui m'aiment ; que leurs joies seront toujours les miennes et leurs souffrances mes souffrances ; que mon vœu le plus ardent, celui par lequel je me rattache encore à la vie, est un vœu, sinon de bonheur, — il n'y en a pas ici-bas, — de calme, de paix intérieure, de croyance en Dieu et dans un meilleur avenir. Que Dieu envoie sur vous, sur tous ceux qui m'aiment, sur tous ceux que j'aime, pendant de longues années et jusqu'à leur dernier jour, la rosée de ses meilleurs dons, la foi dans l'amitié, dans la vertu, dans la sainte poésie, dans

le génie et dans le malheur. Soyez tous bons, vertueux et croyants ; que jamais le doute, le scepticisme et le froid désespoir n'entrent dans votre cœur : c'est de l'athéisme que le désespoir : cette vie n'est que l'enfance d'une autre. Gardez avec respect le plus que vous pouvez des rêves de votre jeunesse ; car ces rêves : poésie, enthousiasme, adoration des idées, amour de l'âme, croyance en quelque chose de saint, de beau, de grand sur la terre et au delà, sont le parfum que l'âme conserve en sortant des mains de son créateur. Plus elle en garde, plus vite elle se rapprochera de lui à travers les vies qui lui restent à parcourir. Voilà mes souhaits et puissent-ils s'accomplir !

Vous allez probablement partir pour aller voir Mme L...[1] ; veuillez aussi lui faire agréer mon souvenir. Si vous m'écrivez avant de partir, vous aurez la bonté de me dire si vous comptez rester longtemps auprès d'elle, pour que je puisse régler ma correspondance. J'espérais recevoir de vos nouvelles et le code dont je vous remercie beaucoup, par notre ami C..., mais il s'est éclipsé, Dieu sait où. On ne sait rien de lui, et je m'attends un beau jour à voir son nom sur quelque bulletin circassien ou sur un firman du pacha d'Egypte ; je connais ses sympathies pour l'Orient. J'avais écrit précisément à ma mère pour qu'elle donnât l'ordre de m'envoyer le code par une occasion ; je lui ai mandé de n'en rien faire. J'aime bien mieux le recevoir d'une main amie que d'un libraire. et je

[1] Fille de Mme X..., mariée en France.

l'ai dit à ma mère qui vous connaît depuis longtemps par moi, et qui vous est reconnaissante de chaque témoignage de sympathie et d'amitié que je reçois de vous.

Avez-vous reçu de Paris le petit volume de contes d'Usiglio? On devait, d'après nos instructions, vous avoir expédié le premier exemplaire, veuillez m'en dire un mot. Quant à l'autre, il paraîtra j'ignore quand : le libraire Haumann est le type de lenteur. On m'a envoyé, pour me prouver qu'on l'imprime, les premières cinq ou six pages : je les ai trouvées parsemées de fautes, ce qui arrive toujours quand l'auteur n'est pas là pour corriger les épreuves. Quand ce petit volume aura paru, je ferai imprimer à Paris; et, si la circulation se fait librement en Italie, c'est à Paris que j'imprimerai une collection de travaux littéraires européens, se rapportant tous aux cinquante dernières années, traduits en italien et accompagnés de longues études critiques et philosophiques. J'ai un but pour cela, dont je vous entretiendrai plus tard; c'est celui de prouver par les faits et en détail, tout en cherchant à fonder une école de critique italienne, que toute cette phase de littérature appelée romantique n'a été sous toutes les formes possibles que l'expression d'un même besoin : vide senti et aspirations vers une nouvelle manifestation religieuse, et à plus forte raison, — mais je laisserai déduire à d'autres cette conséquence, — sociale, politique, artistique, littéraire. Ce cri de l'âme de l'humanité traduit, volontairement ou fatalement, consciemment ou inconsciemment, en toutes les

langues par le génie, donnerait une base d'éducation et un point de départ à tous les efforts de l'intelligence.

C'est, à vrai dire, poursuivre ma route par un chemin bien détourné; mais je n'en ai pas d'autre en ce moment. La circulation du même principe, politiquement ou religieusement exprimé, ne serait pas possible en Italie. Du reste, l'homme est un ; l'éducation une ; donnez une tendance à l'intelligence en littérature ; elle portera cette tendance dans toutes les autres branches de développement et d'activité. Ce sont les principes littéraires de Lessing et de toute l'école allemande, datant de Klopstock, qui ont chargé les fusils de la jeunesse allemande dans son élan contre Napoléon. Je vous ai répondu par ce que je viens de dire à ce que vous dites dans votre lettre sur le choix de Werner que nous avons fait. Si nous n'avions voulu donner qu'un volume, ce n'est pas le 24 février que j'aurais choisi. Mais ceci n'est qu'un essai, c'est une collection que je voudrais entreprendre, et ce petit volume pourra bien y trouver sa place. Le renouvellement du dogme de la fatalité, dont, en désespoir de cause, l'âme humaine a essayé aussi en ces derniers temps, rentre parfaitement dans le tableau que je veux montrer. Tout ceci dépend, au reste, de deux choses : liberté de circulation en Italie et assez de fonds pour imprimer à Paris pour mon compte ; car avec les libraires de Bruxelles, il est impossible de marcher. Je ne veux pas de profit pour moi dans ce que je fais pour l'Italie, mais je ne pourrai faire le travail tout

seul, il me faudra quelques traducteurs pour me laisser le temps de m'occuper de la partie critique; je dois les rétribuer, et je ne suis plus en état de le faire sans espoir de rentrées. Or, savez-vous ce que donne Haumann pour un volume entier? Cent cinquante francs. Je tâcherai donc de risquer à mes frais, si possible, le premier volume, pour voir si le nombre des acheteurs ou souscripteurs peut être capable de soutenir tant bien que mal l'entreprise. Je n'ai pas encore reçu le *Livre du peuple :* on attend probablement une occasion, car par la poste sous bande il me coûterait vingt ou trente francs, et ils savent que je ne suis pas en état de faire ces dépenses. Je suis très impatient de le lire, car tout ce qui vient de Lamennais m'est sacré. Je révère en lui, sans partager toute sa croyance, la conscience et l'amour conséquent et sincère du peuple.

Lamennais est un grand homme ; et s'il n'a pas marché d'un pas assuré aussi en avant, que pour ma part je le crois nécessaire, il faut lui tenir compte de tout ce qu'il a eu à détruire de plus que nous. Lamennais est prêtre, et a été prêtre dévoué pendant la moitié de sa vie au catholicisme, à la papauté. Il doit lui en avoir coûté de détruire son idole. Si ses forces n'étaient peut-être pas épuisées par cet effort, Lamennais serait amené, par la force de sa logique et de ses pressentiments, à nier la divinité du Christ, et à le faire ainsi rentrer dans l'humanité et non l'humanité en lui; c'est là le premier pas vers la foi humanitaire dans laquelle je crois. Peut-être aussi le fera-t-il avant de mourir. Qui

peut savoir les lueurs que Dieu peut envoyer au génie vertueux? Je ne sais pourquoi je m'attends à voir bien plus de morale chrétienne que de religion chrétienne dans son *Livre du Peuple*. On va le traduire en anglais, par livraisons hebdomadaires de deux sous l'une, pour les ouvriers. Il existe ici parmi les ouvriers un germe de vie puissante qui grandira de plus en plus : c'est l'association dont vous avez peut-être lu une adresse aux Américains que j'ai envoyée il y a quelque temps à l'*Helvétia*. Malheureusement elle manque de chefs; ceux qui prétendent le devenir sont des révolutionnaires français, hommes de réaction, de droits, de matérialisme, etc. Il n'existe pas ici d'intelligences révolutionnaires originales, ou qui tirent leurs inspirations de l'humanité tout entière, et non d'une école exclusive et vieillie, française ou américaine. Si j'étais Anglais moi-même, ce serait à cette association que je me dévouerais; mais un étranger n'acquerra jamais l'influence nécessaire pour détruire en eux les habitudes de l'école nationale, individualiste et utilitaire au profit d'une large et sainte croyance. Le temps le fera : ils sont déjà, par l'instinct populaire, poussés hors de l'égoïsme étroit qui caractérise la politique anglaise : ils cherchent des frères, ils proclament que leur cause est celle de tous les peuples; ils louent hautement et envoient des félicitations au Canada pour sa lutte contre l'Angleterre. C'est déjà beaucoup ; tôt ou tard ils seront forcés d'harmoniser leur symbole politique intérieur avec les pressentiments de la nouvelle loi.

Je cherche pour ma part à inoculer nos idées de fraternité européenne à quelques hommes qui dirigent une revue, la *London Review*. Je crois que je réussirai à faire de leur revue un organe de nos croyances, seulement pour ce qui regarde l'alliance des peuples: rien de plus. On est ici sectaire ou matérialiste. C'est la même chose partout, car partout la religion est aujourd'hui à l'état de secte; et c'est ce qui me fait croire à une foi nouvelle. Ne vous étonnez pas de tout ce travail qu'on fait autour de nous, soit pour le protestantisme, soit pour le catholicisme : il n'indique qu'une chose, le besoin pressant d'une croyance, — il ne comblera pas le vide, il ne le peut pas. En religion, on crée, on révèle; on ne rebâtit jamais. Là, comme en amitié, les ruines sont éternelles. Jamais les sectes païennes n'ont été si actives que lorsque le christianisme s'implantait dans le monde. On fit des efforts de géant, d'audace et d'intelligence à Alexandrie. Un beau jour, quand on croyait toucher à l'instant de régner, on s'aperçut qu'on n'avait fait qu'une école, qu'une secte, qu'un système philosophique. Or, le monde entier livré aux luttes horribles de l'individualisme et de l'inégalité, voulait une religion, c'est-à-dire une croyance *sociale*, et non individuelle comme toute philosophie. Dès lors, on se précipita dans la foi chrétienne que Dieu avait envoyée à temps comme tout ce qu'il fait dans cette œuvre d'éducation par laquelle il élève peu à peu l'humanité, interprète de sa loi, jusqu'à lui. Ainsi se fera l'œuvre nouvelle. Tous ces hommes travaillent pour nous. Ils pré-

parent la plus grande preuve possible de l'impuissance de tout ce qui est, à. . . . . . cri des entrailles du monde ; on peut fort bien élever une philosophie chrétienne, une morale chrétienne, mais non une théogonie chrétienne . . . . plus avec la majorité, les conditions de la *foi ;* car elle ne domine[1]. . . . . . tout entière dans tous ses actes ; elle ne force plus les hommes à combattre pour le bien ; elle gît en eux comme une chose morte dans son sépulcre.

Compte-t-on imprimer à Lausanne le cours de M. Sainte-Beuve ? Je partage votre opinion sur lui. J'ai beaucoup sympathisé avec lui tant que je l'ai vu, dans sa jeunesse de poète, livré à toutes les incertitudes, à tous les combats qui caractérisent les âmes aimantes qui ont besoin de croire. J'ai cessé de sympathiser, quand je l'ai vu vouloir convaincre le monde qu'il avait trouvé le port dans les choses du passé, car je sais que cela n'est pas. Il n'a rien trouvé, si ce n'est la fin de son élan poétique et le commencement de l'élément prosaïque, intérêt ou autre chose, qui se venge dans la seconde moitié de l'existence humaine de ce qu'on lui a ravi une partie de la première. Tous en viennent là aujourd'hui, les meilleurs ; c'est pourquoi vous me voyez révérer comme une chose sainte, tandis que ce n'en devrait être qu'une très simple, la poésie dans l'âge mûr, le *rêve de la jeunesse* dans une tête à cheveux blancs, l'enthousiasme dans le malheur. Je vous avoue, Madame,

[1] Les mots qui manquent ont été brûlés par le cachet de la lettre.

que je doute fort que M. Gaullieur[1] voulût accepter mes articles tels quels; toutefois, il se peut que j'essaye. Il me faut achever en ces jours deux longs articles : l'un sur Sarpi (Fra Paolo), l'auteur de l'*Histoire du concile de Trente*, que Rome voulut faire poignarder; l'autre sur l'état politique actuel de l'Italie. Tous les deux sont pour la revue dont je vous ai parlé. Mais je compte être très actif avec la nouvelle année. J'en ai besoin pour être en paix avec ma conscience; j'en ai besoin aussi pour tuer par le travail ce germe de douleur, de chagrin, de rêverie désolante et amère qui a pris, je ne vous le cache pas, — un grand développement depuis que je suis en Angleterre, et qui me conduirait tôt ou tard là où je ne veux, ni ne dois être conduit. Vous en êtes presque à me reprocher d'être irrité contre la Suisse ; mon Dieu ! me croiriez-vous donc capable de subir à ce point l'influence de la persécution? Oh ! comme vous vous tromperiez sur mon compte ! et comme vous seriez détrompée si vous pouviez lire tout ce qui se passe au-dedans de moi quand je songe à la Suisse ! Jamais je n'ai confondu le pays avec les hommes qui l'occupent aujourd'hui et qui ne seront plus demain. Le pays vaut mieux que les hommes; le pays a une mission que vos hommes ne connaissent pas, que nous, proscrits, nous avons devinée par le cœur que nous avons meilleur qu'eux, et qui sera remplie un jour. Je voudrais pouvoir y contribuer avec mon sang. Et ne savez-vous pas,

[1] M. Eusèbe Gaullieur de Genève.

Madame, qu'après l'Italie la terre où je souhaiterais mourir est la Suisse?

Rien de nouveau pour le moment. Harro est à Héligoland! il m'a écrit; il est assez bien, mais, s'il ne reçoit pas de secours de son frère, il y sera bientôt assez mal. Stolzmann vous avait écrit quand je lui ai fait votre commission; il paraît attendre votre réponse pour écrire de nouveau; je le vois assez souvent, il me paraît assez bien. Je vois aussi souvent Dybowsky [1], excellent jeune homme que vous connaissez. Du reste, comme toujours je ne vois personne, et vous ririez si vous saviez les ruses de guerre que j'emploie pour rendre autant que possible ma solitude inabordable. Je ne sais quelle atmosphère s'appesantit sur mon âme au moindre contact de tout être qui m'est indifférent. A quoi bon, — quand ce n'est pas pour agir dans la réalisation de nos devoirs, — à quoi bon voir ce que l'on n'aime pas, parler avec ce qui ne peut vous faire éprouver ni joie, ni douleur, passer une heure avec ce qui ne trace rien, pas la moindre syllabe, sur votre cœur? Il ne me reste que peu de place pour rappeler son frère d'exil à Mlle Elisa, et pour vous prier d'être mon interprète auprès de M. X... et de toute votre famille. Veuillez, quand vous m'écrirez, me donner des nouvelles de votre santé et de celle de Mlle Madeleine. Vous voyez, Madame, que, si j'écris rarement, je prends ma revanche en longueur. Pardonnez-moi et croyez-moi votre ami.

JOSEPH.

[1] Émigré polonais.

X

A M. Thomas Émery, Montauban

Londres, 4 janvier 1838.

Cher A.,

Je te réponds en retard et c'est mal, mais ne m'en demande pas le pourquoi ; il est douloureux et peut-être honteux pour moi. Chaque jour qui s'écoule m'enlève un peu d'activité et d'énergie. Je ne sais qu'y faire ! Je lutte, je lutte ; il y a des demi-heures pendant lesquelles il me semble que je suis un géant, et je sens fermenter dans mon cerveau des projets audacieux, des pressentiments titaniques, des conceptions infinies. Puis tout s'évapore en fumée sous l'influence d'une dépression qu'il me serait impossible de décrire, sous un écroulement de toute puissance et de toute espérance qui m'épouvante moi-même. Je trouve en moi un tel vide, j'ai dans l'âme un tel sentiment de désolation, que j'en reste anéanti, même physiquement. Et alors je me dis : « J'écrirai demain ; pourquoi écrire d'ailleurs ? » Il y a des jours où je ressens un immense besoin de solitude qui me fait rêver à des projets étranges, — et note que je suis seul tout le jour, enfermé dans ma chambre ! — Partir subitement, rompre avec tous, aller m'enfer-

mer dans un couvent sur une montagne de France ou de Suisse et demander aux moines : « Voulez-vous me recevoir et me laisser tranquille dans une de vos cellules ? Je m'engagerai à me conformer à toutes vos pratiques, pourvu que, de votre côté, vous me laissiez avoir tous les livres que je voudrai. » Puis, je suis retenu par quelque chose qui m'empêche de m'éloigner de ceux qui vivent avec moi [1]... Je pense alors à partir, à rentrer dans mon pays, à arriver jusqu'à la porte de ma maison, à m'y renfermer et à y rester tant que je ne serai pas découvert... Et, si ce n'était la crainte d'empoisonner par une terreur continuelle les derniers jours de ma mère, je le ferais certainement. — En somme, il y a en moi un mélange d'idées nostalgiques, d'aversion pour l'Angleterre, de dégoût de la vie et de cent autres choses. Or, personne ne se doute de ce qui se passe en moi, rien ne me trahit... Et, en m'enveloppant de ce silence qui est un devoir, je deviens fou, je m'hébète.

Heureusement pendant ces moments terribles, mon âme ne blasphème pas en reniant mes croyances, en doutant de l'avenir ou en cessant d'aimer. Non, au contraire, je ne me sens jamais plus disposé au bien, à la pitié, à l'amour que durant ces heures cruelles; mais la certitude de ne pouvoir rien faire m'écrase, j'éprouve un besoin de sacrifice, un besoin de consoler ceux qui gémissent, un désir de faire le bien... mais comment ? Le déséquilibre qui existe entre la vocation de mon âme,

[1] Les Ruffini.

ma puissance de réalisation et les choses extérieures, finiront par me rendre fou si je ne parviens pas à sortir de cette vie inutile. Et souvent même, je finis par désirer la folie. Tu dois donc être patient avec moi : recevoir mes lettres quand elles arrivent, ne pas me maudire quand elles ne viennent pas, et ne pas cesser pour cela de m'écrire quand tu le croiras bon.

J'ai écrit aux environs du premier de l'an une longue lettre à Mme X... Si *elle*[1] la lit, je ne sais pas si cette lettre lui fera du bien ou du mal, car, en vérité, lorsque j'écris, je ne suis pas responsable de mes paroles. Je sais que j'ai écrit avec mon cœur et que j'étais ému. Le commencement de cette année m'a fait éprouver ce que je n'avais pas senti encore. Ou elle marquera ma mort, ou la mort de ceux que j'aime, ou, avant qu'elle ne finisse, quelque chose arrivera : une voie s'ouvrira devant nous qui nous permettra de nous réhabiliter, en mourant s'il le faut ! Parle-moi toujours d'*elle*, dis-moi tout ce que tu en sais..... puisse-t-elle m'oublier !...

On n'a pas vu C... et on ne sait même pas où il se trouve ; par conséquent ni Ostrowski[2], ni les autres. Je ne sais si l'exemplaire des *Nouvelles* d'Usiglio[3] est parvenu à Mme X..., comme j'en avais donné l'ordre, mais je le crois. Du reste aucun exemplaire n'est encore arrivé à Londres, tellement les libraires de Bruxelles sont aimables.

[1] Madeleine.
[2] Émigré polonais, qui consacra sa vie à faire de l'agitation libérale.
[3] Émigré italien.

Mon petit volume n'a pas paru encore. Pour celui-ci aussi, j'ai donné les mêmes ordres. Depuis mon article sur la littérature italienne, on n'a rien publié d'autre ici. Je crois qu'à la fin du mois la *Revue radicale* [1] donnera mon article sur Sarpi. Je t'en parlerai. Je vois quelquefois les directeurs de cette revue, et je les trouve toujours plus disposés à se détacher du benthanisme pour se rapprocher de quelques-unes de nos idées, mais ils sont craintifs, défiants, remplis de précautions et d'égards pour le public. Un journaliste suisse ne pourrait en avoir davantage.

Je n'ai pas lu le *Livre du peuple*. Il n'est pas encore arrivé ici, et l'exemplaire qui m'est destiné attend une occasion. Il sera traduit en anglais par un jeune homme qui en fera faire une édition économique pour les ouvriers. Lamennais est en pourparlers pour un journal populaire hebdomadaire à douze francs par an, — et c'est bien ; mais il traite avec Arago, Cormenin, etc., ce qui est mal, car ce sont des révolutionnaires de la vieille école et des républicains qui, je le jurerais, ne sont pas croyants. Il est véritablement étrange qu'entre lui, Didier, Robinet, Fortoul, la Sand et quelques autres, ils ne puissent trouver les fonds pour fonder un journal indépendant ! As-tu lu l'*Espagne* de Didier? Dis-moi comment je puis t'adresser des manuscrits, et je t'enverrai Fourrier et autre chose.

Je crois devoir t'avertir que je me suis remis

[1] La *Westminster Review*.

en rapport avec Accursi[1], intermédiaire Menotti[2]. J'étais convaincu qu'il avait été calomnié et je m'en suis toujours persuadé davantage. Nous lui avions nui, même matériellement, et j'en avais un remords perpétuel, aussi lorsque Celeste m'a prié de renouer avec lui, je l'ai fait...

Je n'ai pas le cachet de la *Jeune Italie*, je n'ai pu l'emporter avec moi, et on ne me l'a jamais renvoyé. Il est resté à Granges avec d'autres objets m'appartenant, des drapeaux, etc. J'ai écrit en disant de les tenir à la disposition de la personne qui écrirait comment et où il fallait les envoyer. Tu devrais essayer et voir si, par Genève, il n'y aurait pas moyen de les faire parvenir jusqu'à toi. J'ai ici une copie des statuts de la *Jeune Italie*, mais si on voulait véritablement ranimer les esprits et travailler surtout à la réalisation d'une association des universités, il faudrait y faire quelques retouches. Je te recopie en attendant la formule du serment, pensant que c'est la chose dont tu as le besoin le plus immédiat.

« Moi, citoyen italien, je jure devant Dieu, père de la liberté, devant les hommes nés pour en jouir, devant moi-même et devant ma conscience, miroir des lois de la nature ; je jure au nom des droits individuels et sociaux qui constituent l'homme, au nom de l'amour qui m'unit à une malheureuse patrie, au nom des siècles de servitude durant lesquels elle a été opprimée, au nom des tourments

[1] Émigré italien, dont la loyauté avait été soupçonnée.

[2] Celeste Menotti, frère du célèbre Ciro Menotti, qui fut condamné à mort et exécuté, en 1831, par les ordres du duc de Modène.

soufferts par mes frères italiens, au nom des larmes répandues par les mères sur leurs fils morts ou indignes, au nom du frémissement qui agite mon âme lorsque je me vois seul, inerte, impuissant à l'action, au nom du sang des martyrs de la patrie, au nom de la mémoire des pères, au nom des chaînes qui me lient; je jure de me consacrer tout entier et pour toujours avec toutes mes forces morales et physiques à la patrie et à sa régénération. Je jure de dédier pensées, paroles, actions à la conquête de la liberté, de l'unité et de l'indépendance de l'Italie, et de détruire par le bras et de déshonorer par la parole les tyrans et la tyrannie politique, civile et sacerdotale, qu'elle soit nationale ou étrangère. Je jure de combattre de toutes façons les inégalités entre les hommes nés pour la même terre, de pousser par tous les moyens au développement de l'éducation libérale chez les Italiens et au développement des vertus qui rendent la liberté éternelle. Je jure de secourir par les actes et les conseils tous ceux qui m'appelleront frère, de chercher toutes les voies pour arriver à ce que les membres de la *Jeune Italie* obtiennent la direction de la chose publique (de propager avec activité et prudence la fédération dont je fais partie dès ce moment), d'obéir aux ordres et aux instructions qui me seront transmis par ceux qui sont les représentants de notre union fraternelle. Je jure que ni les séductions, ni les tourments ne me feront révéler l'existence des lois et le but de la fédération; je jure de détruire, si possible, celui qui s'en ferait le révélateur. Je jure de soumettre

tous mes intérêts particuliers à l'intérêt de la patrie et j'appelle sur ma tête la colère de Dieu, l'abomination des hommes, l'infamie et la mort du traître, si je manque en tout ou en partie à mon serment. »

Cette formule de serment peut rester telle quelle toutes les fois qu'il s'agira d'une association tendant à s'accroître rapidement dans toutes les classes pour aboutir directement à l'action. Mais, si l'on désespère d'atteindre ce but, si l'on croit trouver en Italie des têtes et des cœurs, et si l'on veut fonder une association hautement éducatrice et religieuse, basée uniquement sur des convictions vraies et profondes, il faut changer la formule du serment.

L'association devrait avoir deux degrés, qui seraient accordés en même temps. Le serment de la *Jeune Europe* serait destiné à la conduite de l'homme ; le serment de la *Jeune Italie*, à la conduite du citoyen. La conséquence de ces deux serments serait d'harmoniser la mission nationale avec la mission humanitaire de la *Jeune Europe*. Mais tu n'espères pas arriver à cela et tu ne veux même pas le tenter. Les universités allemandes pouvaient le faire ; les nôtres ne le peuvent pas : elles sont ignorantes, réactionnaires et matérialistes. Cependant leur aptitude à l'enthousiasme les rend précieuses ; s'en occuper est donc une œuvre excellente, et je t'engage à le faire et à saisir l'occasion qu'elles t'offrent. Mais ce ne peut être que pour une association politique, pas pour autre chose. Dis-moi si tu l'entends ainsi ou si tu te fais

l'illusion d'en attendre d'autres résultats. Politiquement parlant, ton projet d'une association spéciale des universités est fort bon. Je te dirai même que, lorsque je croyais avoir autour de moi des gens prêts à s'en occuper, j'avais formé le projet de deux associations *Jeune Italie:* l'une universitaire, l'autre populaire et formée par les classes ouvrières; toutes deux devaient être dirigées et organisées de l'étranger. La seconde me paraissait possible à cause du grand nombre d'ouvriers italiens qui se trouvent en Suisse, en Belgique, en Angleterre et qui ensuite rentrent en Italie. L'association universitaire sera, je le crains, vite découverte, grâce aux imprudences. Cependant il faut la tenter. Quant à l'organisation, il y a peu de chose à simplifier: un comité de trois personnes pour chaque université et un organisateur pour chaque faculté sont strictement nécessaires, mais c'est assez, je le répète, pour faire tout découvrir. Insiste néanmoins sur la défense absolue d'écrire quoi que ce soit. Les différents comités correspondront d'université à université par des messages aussi peu fréquents que possible. Partout où ce sera possible, il faudra pousser les jeunes gens à apprendre le maniement des armes.

Quant à moi, si l'organisation se fait, s'ils le désirent, si tu le trouve bon, et s'il y a moyen de l'envoyer, je puis écrire de temps en temps une lettre d'exhortation, de principes, dans le genre de l'adresse à la jeunesse italienne que j'ai publiée après l'expédition de Savoie, et qui est placée à la fin du dernier numéro de la *Jeune Ita-*

lie. Je ferai ce que tu me diras de faire. Pour l'impression et pour tout ce qui demande des débours d'argent, je suis dans une impuissance absolue. La crise continue; plusieurs de mes articles ont été refusés par la revue Whig, parce que leur couleur politique n'a pas été agréée, bien qu'elle fût purement italienne, et je dois en attendant payer celui qui les traduit! Le peu que je retirerai de mon travail sera ainsi absorbé d'avance. Voulant réunir en une seule dette les dettes partielles que j'ai vis-à-vis de plusieurs personnes, j'ai sollicité un emprunt de trois mille francs, remboursable en deux ans, à gros intérêts payés semestriellement ou, si l'on préfère, avec des obligations et des lettres de change à tirer sur ma famille à deux ans de date. J'ai fait pour cela des démarches en Toscane et elles n'ont pas réussi; j'en ai fait en Suisse auprès d'un certain B..., qui a accordé souvent à d'autres des prêts de ce genre, mais il ne m'a pas répondu encore.

Stolzmann m'a écrit et va bien. Dybowski également. Ici il fait froid, humide, pluvieux, sombre à trois heures régulièrement, quelquefois même à midi à cause du *fog* ou brouillard qui descend soudainement sur la ville.

Après un long silence, j'ai reçu enfin une lettre de Giuditta[1] qui est toujours à Parme; elle voit de temps en temps ses enfants pendant une demi-heure, mais quant à pouvoir rentrer, personne

[1] Femme italienne, patriote ardente, amie de Mazzini. Elle prit une part active aux conspirations de l'époque. Voir *Introduction*.

n'en parle, et la famille agit dans un sens contraire. Je ne sais rien de la Suisse. J'ai eu des nouvelles insignifiantes de S... Nicola Fabrizi [1] est à Corfou, toujours ardent et bon. Landi [2] m'a écrit de Nîmes que les jeunes gens l'appellent un homme du XVIIIe siècle, lui font des signes qu'il ne comprend pas, parlent de la *Jeune Europe*. Il me prie de m'occuper de la chose et de faire en sorte qu'il soit traité avec respect. Parmi les plus pétulants, il cite Martinelli [3], de Modène, et parmi les meilleurs un certain Ratti [4]. J'ai l'intention de te remettre la chose. La Cecilia [5] m'écrit de Tours des absurdités et m'appelle à l'action. Ricciardi [6] est avec lui ; — nous sommes dans de mauvais rapports, parce qu'à une demande de collaboration à un journal qu'il voulait imprimer pour l'Italie, rempli de concessions et de réticences à l'ancienne mode, j'ai répondu que, s'il trouvait opportun de changer avec les circonstances, moi je restais le même et que je le priais de me laisser tranquille s'il n'avait rien de mieux à me dire.

Adieu, écris-moi; salue Bertioli et crois-moi ton

G.

[1] Le général Nicola Fabrizi, né dans le duché de Modène, exilé en 1831, ardent patriote, prit part à toutes les campagnes pour la liberté de l'Italie.

[2] Émigré italien.

[3] Émigré italien.

[4] Idem.

[5] Idem. Le fils de La Cecilia joua un rôle dans l'armée des Fédérés pendant la Commune de Paris.

[6] Émigré napolitain.

XI

A M. Thomas Émery, Montauban

Londres, 7 mars 1838.

Cher A.,

J'ai reçu, peu de temps après ta lettre, la nouvelle de la mort de ma sœur Françoise. Elle était plus jeune que moi, et c'était la seule qui vécût avec mon père et ma mère ! Tu excuseras donc mon long silence. Je fais même beaucoup en t'écrivant aujourd'hui, non que je sois malade physiquement, mais à cause du désenchantement de toutes choses et de la fatigue morale indicible que je ressens. Si tu tiens compte de l'état où mon esprit se trouvait déjà depuis longtemps, de l'extraordinaire puissance que les idées ont sur moi, du fait que, sauf quelques paroles indispensables, je n'ai parlé et ne parle à personne, ni de ce que je souffre, ni de la perpétuelle et impérieuse concentration de mon âme sur deux ou trois idées, tu pourras avoir la vague perception de ce que j'éprouve au-dedans de moi. La perte de ma pauvre sœur domine aujourd'hui tous mes autres sentiments ; je suis plus préoccupé encore de la terrible solitude de mes deux vieux parents, errants, seuls, dans une maison où ils ont vu autour d'eux une famille entière... Ma sœur était un ange de bonté. Elle sympathisait, même plus que les autres, avec mes croyances ; elle soutenait mon activité révolutionnaire lorsque

ses conséquences déplaisaient à mon père ; elle me consolait chaque semaine par quelques lignes. Puis, elle était l'unique lien entre mon père et ma mère ; je l'aimais pour eux, pour elle et pour moi ! Je l'aimais d'un amour qui se composait de trois amours.

Elle est morte, consumée par une maladie de poitrine ; elle n'a pas beaucoup souffert, on me le dit du moins. J'ai demandé le récit détaillé de ses dernières paroles, de tout ce qui la regarde et me regarde, mais je ne l'ai pas reçu encore. J'ai écrit aux miens tout ce que je savais et pouvais pour les consoler, pour les faire se résigner, pour me montrer résigné : religion et amour ! Leur douleur est calmée et se calmera. Mais le vide, qui le comblera ? L'image de ces deux pauvres vieux tout seuls, et de leur mort solitaire un jour, est sans cesse devant mes yeux. Que ne ferais-je pour pouvoir vivre près d'eux ! Si je ne craignais pas de les faire mourir de peur j'irais les rejoindre ; et si je pouvais surmonter le péril d'entrer à Gênes et d'être découvert, j'y resterais près d'eux. Puis, le jour où ils mourraient, je sortirais sur la place publique pour me faire tuer et je proclamerais ma foi devant le peuple. Ce sont là mes rêves de toutes les heures ! Et maintenant j'ai assez parlé de moi.

Je suis rempli de reconnaissance pour la boucle de cheveux [1], elle me sera sacrée et j'en garderai religieusement le secret. J'ai reçu une lettre de Mme X... à laquelle je n'ai pas répondu encore. J'y répondrai dans quelques jours. Si tu lui écris

[1] Une boucle de cheveux de Madeleine, enfant, que Mazzini avait désiré posséder.

auparavant excuse-moi près d'elle et raconte-lui mes malheurs. On me dit que Cz. va arriver et m'apporter quelque chose de sa part. Je répondrai à tout en même temps. Tu continues à ne pas me parler d'*elle*. Je ne t'en parle pas non plus, car je ne saurais que te dire. C'est un tourment pour mon cœur, et je ne puis donner la plus petite consolation ! La pensée qu'elle prie peut-être pour moi m'est souvent infiniment douce; il me semble que cela me fortifie et m'améliore... Mais le sentiment qu'elle souffre à cause de moi m'accable d'un poids très lourd... Je consentirais à perdre même les pensées et les prières de son âme pour qu'elle m'oubliât et pût trouver ailleurs un amour qui la console. Elle est si jeune et capable encore de bonheur!

Je ne t'envoie pas les articles Fourrier, car je n'ai pas d'occasion pour le moment et je ne puis m'en occuper. Mon article sur la littérature italienne a été traduit, je crois, en entier ou en partie, dans la *Revue Britannique;* on l'attribue à P..., bruit qui pourrait bien venir de lui, quand on connaît l'individu à fond comme moi. Du reste, peu importe! Je me fatigue à chercher des revues et des journaux où écrire, car je ne sais comment faire. Pour pouvoir fumer — la seule chose dont il me semble impossible de me passer — j'ai mis en gage mon manteau. Et aujourd'hui le vent hurle comme un possédé. La maison est payée, et le peu que nous mangeons est assuré pour quelque temps. Mais c'est là tout, et pour les petites dépenses, qui cependant sont indispensables, on ne sait com-

ment faire. Le trimestre s'est écoulé, sans qu'une revue publie la moindre chose de moi. Je verrai ce qui va se passer les premiers jours du mois prochain. Tu rirais si tu voyais avec quel déluge de louanges on me renvoye mes articles! Malgré tous mes efforts je ne parviens pas à écrire au goût d'autrui. Mes idées et mes formes épouvantent... Tout ce qui est vieux pour nous est nouveau pour eux. On ne peut parler ni de mission, ni d'humanité, ni de progrès continuel, ni de socialisme. Dire qu'il existe une époque pour l'individu et une autre pour l'association leur paraît une énigme. Qu'il te suffise de savoir que, lorsqu'ils écrivent sur le sujet des systèmes historiques existant en France, ils ne vont pas au-delà de l'éclectisme, et le croyent unique, dominant et très hardi.

Je sens chaque jour davantage le besoin d'un organe qui nous appartienne en propre, d'un journal comme l'ancien *Globe*, d'une revue mensuelle ou plus espacée même, de quelque chose enfin qui porte franchement, en tête, le titre de *Jeune Europe*, journal ou revue des trois peuples. Mais les circonstances où je me trouve m'empêchent de penser même à des projets de ce genre. Je crois cependant qu'en défendant uniquement des principes, en substituant le nom de peuple à celui de république et l'idée à la forme, en sachant faire enfin, cette publication pourrait vivre au moyen des abonnements, surtout sous forme de revue et paraissant en France et à Paris. La nouveauté attirerait, sinon autre chose. Ce recueil devrait être religieux, politique et littéraire, parler

de tout et de tous les pays, mais surtout des pays slaves, de l'Allemagne et de l'Italie, des races proscrites enfin. Ce champ est presque vierge encore, soit au point de vue des matériaux historiques, soit à celui de la mission des trois races. Une revue n'a pas besoin de cautionnement, et il semble impossible qu'on ne puisse trouver un homme riche disposé à se charger de l'entreprise pour l'amour, ou des idées, ou de la cause des proscrits, ou de la simple renommée. Le docteur Wirth[1] est allé ou ira en Suisse. Je crois qu'il sympathise avec nous, et je le saurai plus exactement. Lui, Lelewel[2], moi, nous et quelques autres étrangers pourrions porter ce drapeau. Mais ils ne l'oseront pas et nous ne trouverons pas le riche bailleur de fonds!...

En attendant, il faut que je vive. Personne n'accepte mes idées telles qu'elles me viennent, ni ne les rétribue. Il faut donc me soumettre, pendant ces jours qui, je l'espère, seront les derniers, non à prostituer mes idées — j'aimerais mieux mourir que de le faire — mais à me suicider moralement, à écrire des articles sur des matières qui m'ennuient, à recueillir des anecdotes sur des hommes célèbres et que sais-je encore ! — A propos, as-tu des détails biographiques sur Thiers ? connais-tu des faits, qui ne soient pas généralement connus, sur sa vie et sa carrière politique, avant et après 1830 ? Je suis convaincu que la *Tribune*[3] contient

[1] Écrivain libéral bavarois, qui vécut quelque temps réfugié en France et en Suisse.
[2] Historien et homme politique polonais.
[3] Journal suisse.

à ce sujet des choses qui feraient très bien, comme notes, dans un article de revue qu'ils me demandent absolument ici. Mais à Londres on ne trouve ni la *Tribune*, ni l'annuaire de L... pour y suivre avec des dates exactes les phases de ses opinions ministérielles ou parlementaires, ni autre chose. Je n'ai même pas pu avoir le second volume de Cabet. Si, par hasard, tu pouvais te procurer quelque chose de nouveau, un écrit ou un article de Thiers dans l'ancien *National*, qui le montrât, par exemple, en contradiction flagrante avec sa conduite postérieure, quelque chose enfin qui révélât l'homme qu'il est, c'est-à-dire l'homme de l'argent et du pouvoir, je te prie de me l'envoyer. Tu devrais m'écrire à ce sujet une longue lettre que tu enverrais à l'adresse que Stolzmann t'a donnée, en ajoutant un J. avant son nom. Mais il faudrait que ce fût vite fait, car on me presse chaque jour pour cet article.

Ce que tu as fait pour la ligue universitaire, quoique un peu formaliste et dangereux, s'agissant d'une jeunesse essentiellement indépendante, me paraît bien cependant. Si seulement ils agissaient! Mais tu verras qu'ils ne feront rien. Leurs opinions matérialistes seront plus tenaces que tu ne le crois, car elles sont soutenues par l'ignorance. L'ignorance céderait, comme elle l'a fait autrefois, mais seulement devant notre puissance manifeste. Or, comment la manifester aujourd'hui que nous ne pouvons imprimer une ligne, que toute unité a disparu dans l'émigration, que l'existence, non seulement de la *Jeune Italie*, mais même de la

Jeune Europe n'est plus reconnue? Comment la manifester lorsqu'ici ils tremblent de se dire *Jeune Pologne*[1]; lorsque, voyant Stolzmann faire partie d'un comité polonais anonyme de la société de Dwernicki, les Dépôts écrivent : « Nous craignons que la *Jeune Pologne* ne se cache là-dessous; » lorsque, tandis que toutes les fractions envoient des adresses aux associations ouvrières d'ici et en reçoivent, pas un seul des Polonais pouvant signer ne le fait au nom de la *Jeune Pologne?* Comment la manifester lorsqu'il n'y a rien, rien, rien? — Cependant, je le répète, essaye de tous les moyens et insiste, mais insiste sur les principes. Sans principes, la chose n'en vaudrait pas la peine, et des principes contraires seraient un crime. Je ne puis rien faire pour toi et pour eux. Mais, si je parviens à surmonter cette crise, si je réussis à posséder quelques livres sterling, je les employerai — mes dettes une fois payées — à imprimer quelque chose sur la *Jeune Italie;* je me servirai de feuilles volantes ou du moyen qui en rendra l'introduction en Italie plus facile.

On va publier à Heidelberg une revue allemande qui aura pour titre *Braga* et qui sera dirigée sous main par Wirth et autres personnages du même genre. Je ne sais quelles sont leurs espérances de vie et de durée. Le premier numéro paraîtra un de ces jours à la librairie Winier. Le second numéro contiendra un long article historique et phi-

[1] Association des émigrés polonais, fondée par Mazzini, sur le modèle de la *Jeune Italie* et avec les mêmes principes.

losophique sur la *Jeune Europe*, mais je pourrai t'en dire davantage plus tard.

Je voudrais te voir rentrer en Suisse pour différentes raisons : pour toi, pour nous et parce qu'à Lausanne on désire réellement ta présence. Quant à la chaire[1], Dieu sait si je le souhaite, mais il me semble difficile qu'on choisisse un exilé comme toi.

Accursi a été à Londres et en est reparti. Je l'ai trouvé bon et sans rancune. La calomnie et la perte d'un père qu'il aimait beaucoup, l'ont rendu plus sérieux. Je ne suis plus lié avec Gioberti[2]. Il se repent d'avoir écrit sur la *Jeune Italie;* il est redevenu ultra-catholique, et en politique suit la doctrine du juste milieu. Il croit au progrès royal et à tous les songes que nourissait Pallia en mourant. Quant à Gastone[3] il ne faut pas y penser, et s'ils y pensent ce sera à leurs risques et périls. Je ne transigerai plus d'une seule ligne avec personne, parce que tout est inutile, sauf de vivre et de mourir fidèle à nos convictions. Je dis *nos*, presque pour nous illusionner l'un et l'autre, car, de fait, il n'y a pas deux de nous qui pensent de même sur une seule chose.

Si j'avais l'argent nécessaire à l'impression, et si je faisais un livre pour la *Jeune Italie* de l'avenir,

[1] Chaire de droit international à l'Académie de Lausanne.

[2] L'abbé Vincenzo Gioberti, célèbre philosophe et publiciste italien. Exilé du Piémont en 1833, à cause de ses opinons libérales, il y rentra en 1848 et fut le chef du premier ministère libéral. Il mourut à Paris en 1852.

[3] Charles-Albert. Allusion à la faiblesse de son caractère qui le faisait ressembler à Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII.

je l'écrirais d'une façon plus acerbe, plus intolérante, plus exclusive qu'auparavant; non, par esprit de réaction, je n'en ai pas l'ombre, mais parce que notre génération de patriotes donne la nausée. Et tant qu'elle ne sera pas discréditée aux yeux de tous, l'Italie ne ressuscitera pas. Ricciardi, qui voudrait se réconcilier avec moi, m'a envoyé un livre de vers; probablement il te tombera sous les yeux. Ricciardi doit être classé, non parmi les indignes, mais parmi les imbéciles politiques. Si on lui persuadait que d'être des nôtres servirait sa renommée, il se rallierait à nous, mais cela n'en vaudrait pas la peine!

Que dis-tu de Lamennais, Lerminier et George Sand? Je suppose que tu as lu, dans la *Revue des Deux Mondes*, les articles des deux derniers sur le *Livre du Peuple*. Un ouvrage de Cooper sur l'Italie vient de paraître ; je ne l'ai pas vu encore, mais Dieu sait ce qu'il dit!

J'ai enfin appris quelque chose de Giuditta, mais pas directement. Sais-tu ce que devient Gallenga[1] et où il se trouve? Le parti aristocratique polonais s'agite beaucoup pour susciter un mouvement sur un point quelconque de la Pologne. Bien entendu il ne réussira pas. Une société secrète s'est organisée; elle se déclare monarchique héréditaire, Adam Czartoryski est à sa tête. Je ne savais pas que Ricciardi écrivait dans la *Nouvelle Minerve* et je ne vois jamais ce journal. Signait-il ?

[1] Antonis Gallenga, réfugié italien. Plus tard, il fut longtemps correspondant du *Times* en Italie.

Adieu, aime-moi. Mes lettres sont vides et parfaitement inutiles, mais ce n'est pas ma faute. Salue Bertioli et Sanvitale [1]. Aie soin de toi-même autant que possible et crois moi ton

GIUSEPPE.

XII

A Mme X..., Lausanne

Londres, 31 mars 1838.

MADAME,

Vous savez déjà que, depuis ma dernière lettre, j'ai perdu une sœur que j'aimais et qui m'aimait bien. Je ne vous en parlerai donc pas; je suis sûr que vous avez souffert vous aussi pour moi; je suis sûr également que, lorsque vous m'écrirez, vous ne chercherez pas à me consoler. Je ne me console jamais de rien. Mais ce que tout homme qui croit en Dieu et apprécie la vie à sa valeur doit faire, je le fais. Tant qu'il y aura sur la terre quelque être auquel mon existence peut être chère, je lutterai; quand tout sera mort, si je vis encore, je chercherai à mourir de la manière la plus conforme

[1] Le comte François Bertioli et le comte Jacques Sanvitale, poète distingué. Parmesans tous deux, ils avaient émigré en 1831 et vivaient réfugiés à Montauban.

à mes croyances, en rendant témoignage. Aujourd'hui ce qui creuse mon âme, ce n'est pas ma pauvre sœur : c'est ma mère, c'est mon père. Ils sont là, seuls, face à face avec leur douleur et leurs vieilles années, sans un seul être près d'eux qui, à force de leur sourire, leur arrache un sourire ! De quatre enfants, deux, Rose et Françoise, sont mortes ; l'autre est en exil. Antoinette, la sœur qui me reste, est mariée. C'est une dure vie que la leur ; et, moi, je ne puis rien faire, rien que penser et souffrir. Ceci est triste ; plus que triste. Ma sœur est morte après deux jours de maladie. Ses derniers mots ont exprimé le chagrin de quitter les deux êtres chéris qu'elle laissait dans la solitude. C'était une âme aimante, douce, charitable ; elle croyait à la sainteté de la cause pour laquelle j'ai voulu combattre ; elle m'écrivait presque chaque semaine quelques lignes d'affection et d'encouragement. Je leur avais fait, il y a quelques mois, la proposition de se rendre en Suisse dans la belle saison pour me voir, d'y passer quinze jours ensemble et de retremper notre âme pour ce qui nous reste à endurer. Dieu m'a puni, je crois, d'avoir osé rêver une illusion de bonheur même pour quelques jours. Je suis physiquement bien, mon corps est de fer ; mes facultés seules se ressentent évidemment de tout ce qui m'arrive.

Je vous suis bien reconnaissant de votre lettre du 6 février. Czapski [1] n'a pas paru. J'ai reçu le prospectus de la revue que vous avez bien voulu

[1] Émigré polonais.

adresser à Lamberti [1] pour moi. Le premier cahier a-t-il paru? Veuillez me dire dans votre première lettre si vous avez enfin reçu les deux petits volumes d'Ange Usiglio et de moi? J'ai insisté pour qu'on les envoyât. Comme je vous le disais, si la circulation de ce petit volume d'essai est tolérée en Italie, ce dont je doute, je continuerai ces publications. Je le voudrais, car, sous l'enveloppe littéraire, ce sont encore les mêmes pressentiments d'une grande rénovation religieuse et sociale que je cherche à glisser dans les âmes jeunes de mon pays. C'est aussi l'alliance qui doit unir les masses au génie que je tâcherai de leur inoculer. Aujourd'hui, il y a divorce. Aujourd'hui, il n'y a plus de culte pour la poésie, plus de foi dans le poète. A l'une on dit : « Amuse-nous ou agite-nous au moment de l'ennui et quand nous n'avons rien à faire. » A l'autre on a donné un tout petit coin dans le monde, quelques planches au théâtre, un rayon dans les bibliothèques, et on lui a dit : « Souffre, pleure, chante : nous t'écouterons en t'admirant, mais ne t'avise pas de porter ta passion, ton exquise sensibilité, ton aspiration vers l'infini, ta science du cœur, ton désir insatiable de grandes choses, ta vie de désir et de souvenir dans la sphère de notre existence réelle; nous ne te voulons que là-haut. » Prose et poésie, on en a fait deux choses distinctes, deux règnes à part : un quart d'heure à la seconde, le reste à la première. Nous disons : « Pauvre Chatterton! » au

[1] Émigré italien.

poète que nous a dépeint Alfred de Vigny; mais que Dieu garde les Chattertons réels qui se heurtent de temps à autre à nos sociétés! C'est une véritable guerre de barbares que nous faisons au génie. Ici, en Angleterre, où je suis, le nom de Byron n'est prononcé qu'avec une sorte d'horreur; une place lui a été refusée à Westminster. J'entends des pseudo-littérateurs s'étonner de ce que nous, continentaux, accordions une si grande place dans nos cœurs au poète, disent-ils, du scepticisme et du désespoir. Ils n'oublient qu'une chose : c'est que, lorsque Byron est venu, l'Europe entière ne pressentait d'autre grande image qu'une image de force et de despotisme: Napoléon! que tous courbaient la tête devant lui, tandis que Byron s'en allait touchant les peuples au cœur pour voir s'il y avait de la vie, maudissant le monde de ce qu'il n'en trouvait pas, et puis courant mourir pour le premier peuple, dont le cœur avait recommencé à battre, la Grèce! Ce manque de faculté d'admiration existe en Italie comme ailleurs : et c'est cette absence, qui tue l'enthousiasme à ses sources, que je voudrais combattre de toutes mes forces dans mes travaux littéraires.

Vous avez sans doute lu le *Livre du peuple*, et vous aurez remarqué, comme moi, un pas de plus vers la croyance qui met le christianisme dans l'humanité, fille de Dieu, et allant à Dieu, dans le christianisme. Lamennais, à l'heure qu'il est, n'a d'intact que sa foi dans la morale chrétienne; il chancelle dans sa croyance à la théogonie chrétienne. C'est qu'en effet la morale du Christ est

éternelle : l'humanité y ajoutera ; elle ne lui ôtera pas une seule ligne. Mais sa théologie ne l'est pas. Nous approchons d'un temps dans lequel notre conception de Dieu, de la vie, ou plutôt des vies futures, de la loi qui régit les destinées individuelles sera plus nette, plus large, plus pure qu'elle ne l'est dans le christianisme. Je le pense dans mon cœur. Chaque jour affermit mes convictions sur ce point. Il se peut que j'adresse (publiquement) une lettre à Lamennais lui-même sur tout ceci ; mais la perte de ma sœur est venue briser cruellement mes projets. Il m'est impossible d'écrire quelque chose d'étendu en ce moment ; sous peu je le pourrai peut-être. Vos regrets et vos craintes en voyant tout ce travail de démolition qui se fait autour du christianisme sont dignes de vous ; et malheur à celui qui ne les éprouverait pas ! Mais rappelez-vous, Madame, que c'est la mission même, si longtemps méconnue du Christ que nous proclamons quand nous parlons de foi humanitaire. Le Christ est venu mourir pour l'humanité ; il s'agit de voir aujourd'hui si le martyre enfante les religions ; il s'agit de voir si le sang du Christ, fermentant pendant dix-huit siècles dans le cœur de l'humanité, a pu, ou non, lui valoir son émancipation. La foi que je pressens, ne brisera pas la croix ; seulement elle en fera un signe non pas de martyre, mais de victoire ; elle dira au Christ : « Descends, tu as assez souffert : l'expiation est accomplie ; l'humanité c'est ta voie ; elle peut marcher désormais la tête levée vers Dieu ton père et son père ».

Hélas ! je dis *nous* et je suis seul. Je ne puis me défaire de mes jeunes illusions et je n'ai pas un seul croyant autour de moi qui croie ce que je crois. J'ai vu les articles sur l'expédition de Savoie ; je ne pense pas, quoi qu'on en ait dit, qu'ils aient été écrits par Wast, que je connais et que j'ai même tué, si je me rappelle bien le réquisitoire de M. Roschi. Cela doit venir d'un autre côté et n'a pour but qu'une mesquine vengeance contre des Suisses.

Je crains que vous ne soyez trop mal prévenue contre Mme Sand ou Dudevant. C'est une femme tout à fait exceptionnelle, qui a eu très probablement des écarts dans sa première jeunesse, qui les expie aujourd'hui par des heures de cette tristesse qui laisse ses traces sur le front et par une vie très retirée qui dure depuis deux ans ; mais qui a été calomniée par les médiocrités et qui le sera, par la force de l'habitude, jusqu'à sa mort. Je ne sais pas quels sont les ouvrages d'elle que vous avez lus. Mais, si vous voulez deviner son âme et vous réconcilier avec elle, lisez ses *Lettres d'un voyageur* en deux volumes. C'est celui de ses ouvrages dont on a le moins parlé, et qui est, selon moi, le plus beau de tous ceux qu'elle a faits.

Croyez-vous, Madame, qu'Amédée [1] quitte encore une fois la France pour la Suisse ? Je le voudrais bien. Je crois qu'il y serait mieux. Je rêve, moi, le Léman et la vue des Alpes, comme on rêve la patrie. Les circonstances et le froid raisonnement

[1] Louis-Amédée Melegari.

ont beau me persuader du contraire. Je sens que je n'ai pas dit adieu à la Suisse pour toujours. Vous avez bien raison, Madame, d'aimer Joseph Dybowsky : c'est un des meilleurs jeunes gens que j'aie connus dans l'émigration. Je le vois de temps à autre; je l'aime beaucoup, bien que je ne le lui exprime pas; je n'exprime plus rien désormais. Je crains pour sa santé; et malheureusement mes pressentiments se sont presque toujours vérifiés. J'ai vu Stolzmann ce soir même; il m'a chargé de ses meilleures salutations pour vous. J'y ajoute celles d'Ange, de Jean et d'Augustin Ruffini. Adieu, Madame; pardonnez le décousu de cette lettre. Je vous écrirai dans le courant du mois, plus calme, je l'espère au moins, et plus longuement. Veuillez me rappeler au souvenir de M. X... Veuillez aussi accepter les vœux que je fais sans cesse, et du fond de mon âme, pour vous et pour votre famille. Croyez toujours à l'affection dévouée de

JOSEPH.

Je reçois en ce moment votre aimable lettre du 23. J'ai à peine le temps de la parcourir et d'ajouter quelques lignes à la mienne. Je vous remercie de toutes les choses que vous me dites; je vous remercie pour avoir pensé que ma plus grande souffrance devait être aujourd'hui la solitude dans laquelle se trouvent mes vieux parents. J'espère que ma jeune sœur Elisa sera mieux quand vous m'écrirez la prochaine fois. Vous jugez *Lélia* bien sévèrement. Je vous en parlerai au long dans

ma première lettre ; car, je vous l'avoue, j'admire plus que le talent d'écrivain dans Mme Sand. Je vois très rarement Strossmeyer [1], mais que peut-il faire à Londres ? Nous ne nous écrivons jamais avec Leresche. Je n'ai pas vu et serais bien aise de voir l'article du *Nouvelliste* qui me regarde. Croyez-moi bien votre dévoué

JOSEPH.

XIII

A M. THOMAS ÉMERY, Montauban

Londres (sans date de mois, probablement mai ou juin), 1838.

CHER A.,

J'ai reçu ta lettre. Peu de jours après l'avoir envoyée, tu dois avoir reçu une des miennes. Je t'écrirai bientôt plus longuement, aujourd'hui je ne puis t'adresser que quelques lignes.

Le projet d'organisation qui a été envoyé fera du bien s'il est adopté et pratiqué ; peut-être aurait-il mieux valu conserver la nomenclature *Jeune Italie*, en créant simplement une section isolée. Mais cela n'a pas d'importance. L'idée des adeptes

[1] Émigré allemand.

faisant leur serment à l'homme et non à la société a ses avantages et ses inconvénients. Cela sent un peu le moyen âge et prépare la démoralisation de l'adepte si le maître, chose qui peut arriver, trahit, ment, ou se conduit d'une façon immorale. Ce système risque aussi de développer chez le maître (jeune et étudiant) l'orgueil de l'influence absolue. Cependant, je le répète, en ce genre de choses, le tout est de faire; mais, — je ne voudrais pas être prophète, — je crains que rien ne se fasse.

A quelles personnes et à quel endroit fais-tu allusion, en disant que les attestations de ma mort politique partent toutes du même endroit et des mêmes personnes ? Du reste, écoute-moi bien ; je suis mort en effet, mais parce que les autres sont morts avec moi. Sauf toi, aucun des nombreux membres et organisateurs de la *Jeune Italie* de l'intérieur ou de l'étranger n'en parle plus et n'en admet plus l'existence. Veux-tu que je parle au nom de ce qui n'existe plus et à des gens qui ne veulent pas entendre? Je me rends exactement compte, crois-moi, de la mesure de mon influence. Même après dix ans de silence, si ma voix s'élevait comme autrefois, je serais écouté et j'entraînerais les masses à ma suite, mais il faudrait avoir quelque chose de réel à proposer : un projet d'action de l'étranger ou un mouvement sur un point quelconque de l'Europe. Sans une de ces conditions je serais raillé, et je perdrais le peu d'influence qui, un jour, peut être utile à notre pays. Quant à déclarer que ma foi est restée la même et que ce n'est pas moi, mais la jeunesse

italienne qui a trahi et trahit sa mission, je ne manquerai pas de le dire à tous ceux qui m'écrivent. A peine aurai-je un moment de répit pour écrire en italien, et quelques sous pour l'impression, je te promets de faire, au moyen de la presse, un acte public de foi. Pour la circulaire, précise davantage ; je puis adresser une exhortation, un reproche, un conseil, mais une circulaire, dans le vrai sens du mot, serait impossible. Réfléchis-y bien, et tu te rendras compte que, si j'en lançais une, son seul résultat serait de me discréditer par son manque d'effet. Du reste, je te récrirai à ce sujet.

Bauer [1] exagère peut-être ; mais, quand il vient le soir et entend ceux, qui autrefois étaient mes inséparables, avec lesquels il a traité jadis comme membres de la *Jeune Italie*, parler de façon à prouver qu'ils ont complètement changé et sont en plein divorce avec moi... comment veux-tu que je lui dissimule l'isolement réel dans lequel je me trouve ? Je suis, je ne le nie pas, dans l'état de convulsions intérieures continuelles que je t'ai décrit: fatigué, sombre, taciturne et moins prompt d'intelligence. Mais, si je voyais une lueur, je me secouerais.

Les projets polonais n'ont rien de sérieux : ce sont des désirs plus qu'autre chose. La part que j'ai promis d'y prendre se borne à établir des rapports entre un Anglais et un Polonais, chose qui ne mènera à rien. Je suis surpris que Bauer parle

[1] Émigré allemand.

de ce genre d'affaires à Mme X... J'écrirai à cette dernière la semaine prochaine, mais ce ne sera pas pour elle. Je te suis reconnaissant des sentiments que tu m'exprimes et je te remercie de ton silence — en fait de consolations — au sujet de la perte que je viens de faire. Adieu, je t'embrasse.

Je regrette que tu aies dû renoncer au projet de la chaire suisse ; j'espère que cela ne te fera pas renoncer au projet du séjour. Je crois que, moi aussi, je finirai par m'établir en Suisse, mais pour y vivre dans une solitude absolue.

Lamberti a son père mourant. Les Polonais, — le parti Czartoryski, en particulier, qui est appuyé par un groupe d'Anglais, Lord Stuart, etc., — sont entourés d'agents de l'ambassade russe.

Adieu.

XIV

A M. Thomas Émery, Montauban

Londres, 2 juillet 1838.

Cher A...,

J'ai reçu ta lettre. Tu dois me maudire, maudire mon silence, mon inertie, m'appeler apostat et pis encore, s'il y a de plus grande injure, ce que je ne crois pas ! Et tu n'as pas tort à ton point de

vue, ni moi au mien. Aujourd'hui aussi je ne t'écris que quelques lignes à la hâte, profitant d'une occasion. Je suis dans un état mental exceptionnel, je ne le nie pas : dans l'impossibilité d'écrire ; dans l'impossibilité de remanier ces articles sur Fourrier, malgré la ferme intention que j'en ai ; dans l'impossibilité de conspirer ni par des projets ni par des écrits. Cet état, je l'espère, prendra fin ; s'il devait durer, c'est moi qui finirais. Mais même si je ne me trouvais pas dans cet état, si j'avais l'activité d'il y a deux ans, j'hésiterais, je l'avoue, à m'occuper de conspiration. Plus je regarde autour de moi, plus j'interroge ceux que je vois, plus je recueille informations et indices, plus j'arrive à la conviction qu'il n'y a que deux voies pour servir utilement notre pays. Écrire la vérité pour qu'elle produise des résultats lorsque Dieu voudra — et je le ferai dès que je pourrai — ou bien tenter l'action immédiate d'une façon quelconque et sur un point quelconque. Et cela je le tenterais, je te le jure, malgré les difficultés insurmontables, si j'avais des ressources ou si je trouvais des gens disposés à en fournir.

Du reste, bien que cela ne puisse conduire à grand' chose, ce que tu fais et feras à l'intérieur sera cependant utile. Comme tu le dis très bien, il est bon de répandre, de faire répéter partout, en vue des occasions qui peuvent naître, que la *Jeune Italie* existe et n'a pas renoncé à agir.

Les universitaires me donnent des nausées. Il est très décourageant, après avoir tant prêché le spiritualisme à la jeunesse, de se trouver au même

point qu'auparavant avec des gens qui nient Dieu et singent les Français d'il y a un demi-siècle. Cependant, bien que tu ne veuilles pas le comprendre, il y a dans ce prétendu matérialisme bien plus la négation de la formule religieuse dominante, que la négation de toute formule religieuse. Le scepticisme moderne est surtout l'opposition à la religion chrétienne. Le seul moyen de ramener les esprits sur une meilleure voie est de prêcher une nouvelle formule qui leur enlève cette peur de passé qui les tourmente. L'incertitude où tu vois Lamennais, l'homme le plus pur, le plus désireux du bien que je connaisse, vient justement de ce qu'il s'aperçoit que la foi dans le dogme chrétien est éteinte chez les uns et va s'éteignant chez les autres ; que les religions ne se refont pas ; que faire de la poésie, de la philosophie ou de la morale pure, à part de toute théologie, n'est pas reconstituer une religion. Son incertitude provient également du fait que sa foi dans la divinité du Christ, fondement de la religion chrétienne, est ébranlée dans son cœur. Dans mon âme, au contraire, cette foi augmente. Chaque jour le sentiment qu'une nouvelle synthèse religieuse est nécessaire, s'empare davantage de ma conscience. C'est à ce sentiment que tu dois attribuer plusieurs de mes hésitations. Je suis dans une situation fausse et j'ai parfois des remords de ne pas en sortir ouvertement et sans réserve. Mais ne parlons plus de cela.

J'ai dû refuser à la poste les poésies de Sanvitale : le paquet coûtait six ou sept schellings, et je n'en avais que trois !

Le travail qui se fait à Gênes est un travail nul, anonyme, qui ne nous appartient pas et qui est la conséquence des prétendus projets de Charles-Albert. Il est bon que tu restes indirectement en correspondance avec eux, mais uniquement dans le but de savoir ce qu'ils font ; il n'y a rien à espérer, et il faut éviter qu'on puisse nous croire solidaires avec eux. — Nous devons, ou ne pas être ou être *exclusivement* ce que nous avons toujours été. Tu dois combattre de toutes façons les espérances qui reposent sur le plan de Charles-Albert, et je te recommande de le présenter comme un expédient adopté pour neutraliser l'ascendant du principe de la *Jeune Italie*, qui, en ce moment, reprend de la vigueur. Quant à un congrès en Suisse, il me semble, en vérité, qu'il en sortirait plus de bien que de mal. Cela prouverait que nous ne sommes plus puissants. Les congrès représentaient quelque chose quand on pouvait dire à ceux qui les composaient : la *Jeune Italie* veut agir et se prépare. Mais maintenant? Cependant, prends patience et dans un mois je pourrai peut-être te dire quelque chose de plus; et, si c'est utile, nous aurons encore le temps d'essayer de le réunir.

. . . .

Je suis sans nouvelles d'Élisa[1], et, d'après les symptômes de la maladie, je crains beaucoup que les premières que je recevrai ne soient funestes. N'ai-je pas été en contact avec elle? Ne s'était-

[1] Une des filles de Mme X., celle que Mazzini appelait sa petite sœur.

elle pas enfantinement enthousiasmée de moi? Ne se disait-elle pas ma petite sœur? Elle devait donc fatalement subir la malédiction imméritée que je porte avec moi. Si un malheur arrivait je le regretterais moins pour elle que pour sa mère et sa sœur. Le long silence de Mme X..., je ne dis pas vis-à-vis de moi, — car j'avais promis de lui récrire, — mais vis-à-vis de Stolzmann, me donne des craintes pour elle aussi. Dans sa dernière lettre elle ne lui disait rien d'elle-même et des autres; elle ne lui parlait que d'Élisa.

J'ai rêvé il y a trois nuits que Madeleine était arrivée à Londres; un billet de sa main m'appelait à l'hôtel où elle était descendue, seule, désespérée, ayant perdu sa mère et sa sœur. La première partie du rêve ne se vérifiera pas, mais je crains pour la seconde partie, car plusieurs de mes rêves se réalisent. J'espère avoir bientôt des nouvelles, par toi ou par d'autres.

Je suis de ton avis; je ne partage pas l'espérance qu'on veut te donner d'une chaire à Lausanne. Fais-moi le plaisir de ne pas me parler de l'Amérique, j'ai pour le seul nom de ce pays une cordiale antipathie. Parmi les indications que je vous ai laissées avant de quitter la Suisse y aurait-il, par hasard, les vrais noms et adresses des Corses signataires de l'accord? As-tu, depuis ce temps, conservé des rapports avec eux ou avec d'autres du même pays? As-tu actuellement des moyens de contact? et, en cas affirmatif, avec qui? Quelqu'un des nôtres habite-t-il encore cette île, malgré l'expulsion des Italiens qui y a été ordon-

née? Connais-tu quelqu'un en mesure de nous indiquer, le cas échéant, sur une partie quelconque de l'île, un homme (ou plusieurs) patriote italien de cœur, influent, disposé pour l'amour de la cause à servir une entreprise quelle qu'elle puisse être? Il faut, surtout, que cette personne soit prudente et capable de garder un secret. Il vaudrait mieux aussi qu'elle n'eût pas été mêlée aux anciennes organisations des Carbonari. Fais-moi le plaisir de répondre à toutes ces questions. Ne nomme pas le pays, mais dis-moi les noms si tu en as. Adieu, crois-moi ton

GIUSEPPE.

Je ne vois jamais le *Polonais*, que je croyais d'ailleurs suspendu. Je ne savais donc rien de l'article de Mickiewicz. La lettre de George Sand sur le *Livre du Peuple* n'a pas été écrite, comme tu le pensais, d'intelligence avec Lamennais. As-tu lu le livre de Gioberti sur le surnaturel? Il m'est impossible de l'avoir, car il ne le donne qu'à sespartisans et ne le met pas en vente; mais j'aurais envie de le lire. L'amnistie lombarde paraît aujourd'hui chose certaine; elle est très désirée. Il y a à Gênes un commencement de controverse religieuse entre les Jésuites et soixante curés qu'ils avaient dénoncés comme entachés de jansénisme, et qui, de leur côté, les accusaient de fausses doctrines, comme par exemple l'obligation de révéler ses complices dans la confession, etc. Une circulaire de l'archevêque les exhorte à la concorde et

ne tranche pas la question. Les curés menacent de recourir à Rome ; les menaces des Jésuites sont plus graves.

Le roman d'un certain Canale, que je connais d'ailleurs, a fait fermer pendant vingt jours l'imprimerie qui le publiait. On n'avait pas tenu compte des radiations des reviseurs. Le livre est plutôt hardi, mais pas autre chose. Salue affectueusement de ma part les Sanvitale et Bertioli.

Adieu.

XV

A M. Thomas Émery, Montauban

Londres, 22 juillet 1838.

Cher A.,

J'ai reçu ta lettre et je te remercie des nouvelles d'Elisa, bien que l'opinion des médecins ne me rassure pas ; je crains que l'amélioration générale ne soit l'effet de la saison. Cependant je suis un peu moins inquiet et je vais écrire à Mme X... Je ne l'ai pas fait jusqu'ici, parce qu'en vérité je ne savais sur quel ton lui écrire. Je me rappelle l'effet que m'ont produit des lettres indifférentes, reçues le jour où je venais d'apprendre la nouvelle de la mort de ma sœur !...

Et, maintenant, écoute. Pourquoi me causer des

tortures inutiles? Pourquoi me demander si je compte écrire à Madeleine? Pourquoi me dire : « Que penses-tu faire pour cette malheureuse enfant? » Tu veux savoir « si mes intentions ne sont pas conformes à la seule fin possible d'un aussi saint amour », et autres choses semblables? — Mon Dieu ! y a-t-il en moi de quoi la consoler? Puis-je avoir des intentions? Suis-je libre? Dieu sait que je ne le suis pas! Devant la société et devant les hommes qui ne reconnaissent que les liens de fait, je le suis; mais devant le cœur, devant Dieu qui veille sur toutes les promesses, je ne le suis pas. Ne sais-tu pas que Giuditta[1] m'aime, que je l'aime et que je lui ai promis de l'aimer? Ne sais-tu pas qu'elle est seule au monde, elle aussi, malheureuse, errant aux portes de la ville où sont ses enfants, sans pouvoir y pénétrer, et que mon amour lui donne, même de loin, un peu de consolation? Ne sais-tu pas que les passions sont fortes et puissantes dans cette âme, et que, si un coup semblable la frappait, venant de l'unique être au monde dont elle se croit véritablement aimée, ce serait une trahison cruelle? A-t-elle un autre ami qui lui donne un peu de joie? Je ne cesserais d'ailleurs pas de l'aimer pour cela. Et même si, en ce cas, un autre devoir m'apparaissait impérieux, celui d'empêcher le malheur perpétuel d'un autre être, y réussirais-je? Pourrais-je faire encore le bonheur, la joie d'une âme vierge, moi dont l'âme triste, sombre, fatiguée par les désillusions, devenue

[1] Voir *Introduction*.

méfiante par les trahisons subies, meurtrie par les chagrins, est envahie d'un tel sentiment de désespoir que les caresses d'un ange comme elle ne parviendraient même pas à le conjurer.

Et puis, aurais-je le droit d'unir au mien le destin d'un ange, alors que trois, six, dix mois après je devrais peut-être m'arracher à son amour pour courir des dangers mortels et la condamner à une douleur perpétuelle? Mais ce sont là, il me semble, des hypothèses inutiles, car Giuditta m'aime et je l'aime... Donc, pourquoi me parler ainsi? pourquoi me forces-tu à sentir et à penser que je suis seul? que probablement je serai toujours seul et que je pourrais ne pas l'être? Crois-tu que je renonce joyeusement, abandonné de tous comme je le suis, à avoir près de moi un être comme *elle*, une créature de Dieu, jeune, pure, religieuse, enthousiaste, dans le cœur de laquelle je pourrais verser le monde de sentiments, de rêves, de croyances et d'amour qui est en moi et qui mourra en moi? — Crois-tu que je ne traverse pas des heures longues, éternelles, d'une solitude de damné, d'un isolement qui me remplit de terreur, d'une lassitude douloureuse qui me fait désirer la mort? Crois-tu que durant ces heures je ne chercherais pas, si je le pouvais, même au prix de mon sang, un sein sur lequel reposer mon front, une main amie qui se poserait sur ma tête?...

Non, je ne puis rien pour elle! je le sens, et c'est une de mes douleurs, et non une des moins fortes. Je donnerais tout — excepté mes espérances — mon sang même pour la consoler Si je pouvais savoir

qu'elle m'aimerait jusqu'à son dernier jour, la correspondance entre nous servirait à quelque chose, car, en ce cas, des rapports, même fraternels, avec moi seraient pour elle un léger adoucissement. Mais si elle parvenait à m'oublier un jour, si je mourais dans une année — ce qui est devenu très possible, — si par quelque raison elle pouvait encore être heureuse avec un autre, cette correspondance ne serait-elle pas nuisible? N'augmenterait-elle pas l'incendie au lieu de l'étouffer? Puis-je espérer changer les sentiments d'aujourd'hui en union fraternelle? Je suis un triste juge dans cette affaire parce que je ne juge pas froidement. Juge toi-même, ou, ce qui vaut mieux, qu'elle juge elle-même. Puis, dites-moi ce que je dois faire. Mais pensez-y bien. Une correspondance dont la première parole doit être : « Nous ne serons jamais unis », est chose grave et ne peut être commencée que s'il s'agit d'empêcher des résolutions désespérées. Du reste, je le répète, et malheureusement inutilement, si ceci, si autre chose, — je n'y mets qu'une seule limite, — pouvait lui faire du bien, dites-le-moi. Je serai éternellement reconnaissant à ceux qui m'indiqueront un moyen quelconque de la consoler.

Quant à Giuditta elle n'est pas à Londres et n'y viendra pas. Elle n'a pas quitté Parme et ne le quittera pas. Je vivrai seul à Londres ou ailleurs jusqu'au jour où je trouverai l'occasion de me jeter dans une entreprise quelconque qui tranchera enfin le nœud gordien qui, chaque jour, enserre plus douloureusement ma vie sans me l'enlever.

J'ai encore autre chose à te dire, puis je ne t'en parlerai plus jamais. Conserve tes croyances si ton cœur et ton esprit t'y forcent, mais penses-y et repenses-y une fois encore. Quand tu me dis : « Je suis chrétien, » tu dis : « J'ai une morale, » pas autre chose. Tu n'as pas de dogmes : tu ne crois pas à l'éternité des peines, tu ne crois pas à la chute, peut-être ne crois-tu pas réellement à l'Incarnation. Si ces idées n'étaient pas unies pour toi au progrès, à la liberté, aux idées sociales d'aujourd'hui tu ne mourrais pas pour elles. Tu crois peut-être à la Trinité? — Moi aussi, j'y crois — seulement je l'entends d'une façon différente que ne l'entendent les chrétiens. Même je la pose comme base de ma religion intérieure. Quand tu dis : « Je suis catholique, » je ne sais pas ce que tu veux dire. Désormais le mot « catholique » est un jeu de mots. Moi aussi, je suis catholique, catholique au point que je sens la nécessité d'un dogme nouveau, d'un développement théogénique nouveau, afin que les israélites, les mahométans, les bouddhistes et tous ceux qui, durant dix-huit cents ans d'efforts, n'ont pu devenir catholiques puissent enfin fraterniser. Moi aussi, je crois à l'unité, à l'unité de Rome. Je me souviens d'avoir écrit il y a longtemps dans la préface d'une traduction de Didier : « La parole d'unité mondiale ne peut être qu'une parole religieuse et ne peut venir que de Rome. » Mais Rome est-elle dans le Pape? Non. le Pape est dans Rome ; dans la ville éternelle prédestinée ; dans la ville du Panthéon et du Vatican ; dans la ville d'où est sortie la conception de l'unité matérielle, de l'unité

spirituelle et d'où sortira celle de l'unité sociale comprenant les deux faces de l'existence.

Je veux tout ce que tu veux ; et, comme je sais que la religion chrétienne est devenue pour plusieurs une morale, pour d'autres une philosophie, et comme je sais que le monde a besoin de religion, je crois à l'avènement d'une religion nouvelle. Dieu n'a pas permis et ne permettra peut-être jamais que j'en sois l'apôtre, mais je sais cependant que son jour viendra. Je me mets de côté en tant qu'individu, mais comme *Jeune Europe* je te dis : Nous éprouvons le besoin d'une nouvelle manifestation religieuse, soit une application du Christianisme, soit une religion qui succède au Christianisme ; le caractère de cette manifestation ne peut être que l'union des croyants, un concile de l'humanité. Là seulement l'autorité peut se trouver ; elle n'est et ne doit être que dans la tradition de tout le genre humain. Les croyants qui sentent que cette manifestation est nécessaire au salut du monde doivent s'unir, afin de rendre possible le concile que Rome attend. Notre action doit se limiter à cela. Jusqu'ici il n'y a pas eu d'Eglise, car l'Eglise est sans chef et sans unité. Son chef est schismatique, il s'est séparé du Christianisme et de l'humanité. Il s'est attaché à Mammon, à la force, à la matière ; la parole de vie ne sort plus du Vatican : il y a interrègne évident. Nous ne sommes plus que des individus ; ne nous obstinons pas à représenter comme exclusif le symbole de notre cœur et de nos facultés individuelles. L'esprit de Dieu ne peut descendre que sur les foules recueil-

lies. Elles diront ce qu'elles croient ou non; elles accepteront ou repousseront la parole des prophètes. Je voudrais amener à ce point — je ne le nie pas — tous ceux qui aujourd'hui travaillent pour l'humanité. Un groupe d'hommes d'une intelligence puissante, dont la moralité serait reconnue, et qui, prenant ouvertement le rôle des précurseurs, se feraient les fauteurs de ce concile réellement œcuménique, accompliraient peut-être des prodiges. Je l'ai écrit il y a quelques jours à Lamennais, mais par acquit de conscience, car actuellement il ne sent ni sa mission ni la nôtre.

Je me suis laissé entraîner, et il ne me reste plus d'espace pour autre chose. Je ne puis écrire que sur une demi-feuille si je veux faire mettre cette lettre à la poste à Paris. — Mais, du reste, je n'ai rien d'important à te dire. Je ne connais pas Poli [1], et je n'ai aucun rapport avec lui. Quel homme est-ce ? et qu'en sais-tu ? Son nom m'est suspect, je ne sais par quelle vague réminiscence. Je te reparlerai du pays où il se trouve. J'ai écrit à Lelewel, etc., pour essayer de redonner un peu de vie à la *Jeune Pologne*. Je le crois possible, s'ils le veulent.

Les Carlo Alberteschi sont fous. Le *vieux* qui t'écrit sur mon compte radote, ni moi ni leur idole ne remueront une feuille. L'Autriche travaille plus activement qu'eux à étendre son influence. L'Autriche est, ou essaye d'être, en bons termes avec le ministère Anglais. Ici il y a un redouble-

[1] Émigré italien.

ment de haine contre la Russie qui va jusqu'à siffler son ambassadeur.

Je suis content que tu ailles en Suisse et j'espère que tu y resteras. S'il t'est possible de faire quelque chose c'est plus aisé de Suisse que de France.

Adieu, crois-moi ton

GIUSEPPE.

XVI

A Mme X..., Lausanne

Londres, 1er août 1838.

MADAME,

J'ai été bien longtemps sans vous écrire ; mais vous en êtes aussi un peu cause cette fois. Dans votre dernière lettre, vous me parliez de la toux d'Elisa de manière à me faire entrevoir du danger pour elle. Plus tard, Stolzmann recevait de vous des nouvelles encore plus alarmantes ; elle était, me disait-il, très sérieusement malade et en danger ; vous-même, vous n'étiez pas bien. Je n'ai pu dès lors prendre sur moi de vous écrire. Je sais par expérience l'effet que font des lettres indifférentes reçues le jour d'un grand malheur, et ce malheur je pouvais le redouter. Nous attendions, moi ou Stolzmann, une lettre de vous, soit pour

nous rassurer, soit pour nous dire : souffrez avec moi. Aujourd'hui, je vous écris, parce que des nouvelles reçues depuis quelques jours d'Emery me donnent l'assurance qu'Elisa va mieux. La toux continue, me dit-il, mais d'autres symptômes ont disparu, et le médecin attribue la persistance de la toux à une excitation nerveuse qui cessera plus tard. J'espère que rien n'est survenu depuis lors, mais j'aimerais le savoir positivement, car la toux chez une jeune personne m'épouvante toujours. Je compte donc, ne l'oubliez pas, sur une lettre de vous me donnant des nouvelles d'Elisa, de vous, de toute votre famille. J'ai craint sérieusement pour ma jeune sœur, d'autant plus, — je ne puis me délivrer de cette pensée, — qu'elle m'a appelé son frère et qu'il y a autour de moi je ne sais quelle atmosphère de malheur qui atteint les personnes que j'aime.

Quant à moi, je n'ai pas grand'chose à vous apprendre. J'ai tremblé, depuis ma dernière lettre, pour la vie de mon père qui a été dangereusement malade et qui, Dieu merci, m'a été conservé. J'ai eu la visite de quelques amis italiens et français que le couronnement[1] a poussés vers Londres. Je n'ai pas vu moi-même le couronnement ; je ne suis pas sorti de chez moi pendant que tout ce bruit a duré ; j'ai préféré m'ennuyer tout seul. Les journaux, au reste, vous auront raconté la partie matérielle de la cérémonie. Or, c'est là tout : rien de moins spirituel que tout ce qui s'est dit et fait dans ces fêtes, depuis la céré-

[1] Le couronnement de la reine Victoria.

monie à Westminster, jusqu'aux poignées de mains que, d'après l'exemple de son royal maître, le maréchal Soult a distribuées aux badauds de Londres. Bien que cet engouement pour Soult ait eu principalement pour source les attaques inconvenantes de la presse tory, il n'en a pas moins été poussé jusqu'au ridicule. On a fait de lui le grand homme du siècle: on a voulu le porter en triomphe à Manchester ; on l'a comparé à Napoléon ; on lui a même donné à une revue un étrier de Napoléon, trouvé je ne sais où, et il ne l'a pas refusé, lui soldat, homme de l'empire, adorateur de la force! Tout ceci lui vaudra probablement le ministère de la guerre à Paris, c'est-à-dire une occasion de gaspiller quelques fonds encore avant de mourir. Il y a eu par compensation renchérissement d'injures contre l'ambassadeur russe ; on a sifflé ce pauvre Schwartzenberg qu'on prenait pour Pozzo di Borgo ; on a donné un grand bal pour les exilés polonais ; et les ministres se sont laissés inscrire sur la liste des patrons ; ce qui ne veut rien dire et n'empêchera pas une seule des injustices et des cruautés qu'on commet en Pologne. Savez-vous les noms qui figuraient en tête de cette liste? Le duc de Nemours, Soult, Sébastiani, oui, le même homme qui a prononcé à la tribune de France, lors de la chute de Varsovie ces paroles déjà oubliées : *L'ordre règne à Varsovie*, a été appelé par les prétendus amis de la cause polonaise et par les notabilités du parti aristocratique polonais, à faire l'aumône à sa victime, en lui donnant le baiser de Judas. De ces choses, il en arrive une par jour. La

cause des peuples est traînée aujourd'hui à défaut de sang dans la boue royale, par des hommes qui se disent bravement patriotes. Les autres se taisent ; et, à vrai dire. ils n'ont rien de mieux à faire. Après la prostitution qu'on a fait subir à la parole, je ne connais plus pour ma part qu'une seule protestation convenable : l'action. Quand l'action est impossible, il n'y a qu'à se couvrir les yeux et la tête de son manteau pour ne pas voir.

J'ai le spleen, comme disent les Anglais qui cherchent la cause de toute mauvaise humeur dans le physique. J'ai le spleen, je ne le nie pas : mais il vient d'ailleurs que de la rate. J'ai eu peut-être dans ma vie des jours plus douloureux que ceux-ci ; mais des jours aussi arides, flétris, désenchantés, vides, monotones et tristes, jamais ! Les fortes et lancinantes douleurs peuvent bien donner des convulsions, mais que sont les convulsions si ce n'est une lutte de la vie qui se débat contre le mal qui la ronge ? Ce sont les forces de la réaction ; or, il n'y en a pas en moi contre mon état moral actuel. Je me laisse aller à la dérive, comme un vaisseau démâté qui n'a plus rien à opposer à la force du courant ; je me regarde descendre ; et voilà à quoi se passent mes journées. Je ne fais rien, je ne puis rien faire. A part quelques misérables articles pour les revues d'ici, je ne puis coudre ensemble deux bouts de ligne ; j'ai bien encore mes pensées d'autrefois, mais je n'ai plus la faculté de leur donner un corps. J'étais né pour l'action ; et si je pouvais faire quelque chose en écrivant, c'était lorsqu'en regardant devant moi j'entrevoyais l'ac-

tion. Bien que mes idées aient au plus haut degré les caractères de la croyance, je sens que je n'en ai pas les vertus, puisque je me laisse aller à l'inaction et au découragement. Condamnez-moi, Madame, mais plaignez-moi, car les causes de mon inaction et de l'abaissement de mes facultés n'ont rien de commun avec l'état des choses et avec les échecs que, par nos fautes, nous avons essuyés ; si ce n'était que cela, je me sentirais fort et alerte comme par le passé.

Mais parlons d'autre chose. Parmi ceux que j'ai vus à l'époque du couronnement, s'est trouvé un jeune Français, ami et élève de Lamennais, que je n'avais jamais vu, bien qu'ayant été en correspondance avec lui. Nous avons longuement parlé de Lamennais, et tout ce qu'il m'en a dit a augmenté de plus en plus mon affection pour lui. Lamennais écrivain nous le connaissons tous ; nous admirons sa puissance, mais cependant nous pouvons lui trouver des points faibles ; mais Lamennais pleurant comme un enfant à une symphonie de Beethoven, Lamennais n'ayant bien souvent que quinze sous pour toute fortune parce qu'il n'a pu s'empêcher de donner tout ce qu'on lui demande, n'est-ce pas quelque chose de plus beau encore? Sa santé, du reste, est très mauvaise, sa vie ne se soutient plus que par l'excitation morale dans laquelle il se trouve ; et ses facultés intellectuelles doivent, selon moi, s'affaisser bien vite, dans un temps qui n'est peut-être pas éloigné. C'est vous dire que je n'espère pas de lui un pas de plus, ce pas auquel il serait inévitablement entraîné,

si, comme écrivain, il lui restait encore plusieurs années. Il mourra, ayant fait beaucoup de bien, mais pas tout ce dont il était capable. J'ai profité de cette occasion pour lui écrire, ce que je n'avais pas fait depuis longtemps. Je lui ai écrit franchement ce que le temps me paraît exiger de lui et de nous; et je lui ai dit qu'il mourra sans avoir accompli sa mission tout entière, qu'il n'aura fait que des livres, qu'il n'aura parlé que comme tout philosophe exprimant individuellement des croyances individuelles. C'est collectivement qu'il devrait pouvoir parler, en prêtre, membre ou chef d'un apostolat qui sera la première pierre de l'église de l'avenir.

Je sais qu'Emery se propose de quitter son séjour actuel pour la Suisse. Je lui porte envie, car, après l'Italie, mon rêve de tous les jours c'est la Suisse, ses lacs, ses Alpes, ses campagnes et le silence qui les enveloppe! Il me faudra bien un jour revenir, ne fût-ce qu'en courant, en dépit de tous les bureaux de police de frontière. J'ai grand besoin de silence, grand besoin de me trouver seul, absolument seul, avec Dieu, la nature et mon cœur: ses affections, ses souvenirs et ses déceptions! Ici on est, même en se tenant dans sa chambre, au milieu du monde, ne fût-ce que par le bruit qu'il fait, et auquel il est impossible de se soustraire.

Que vous dirai-je de Mme Sand? Je m'étais promis de vous en parler longuement; mais je suis en ce moment à demi fâché contre elle; j'ai lu son *Orco*, et la voilà qui déserte, elle aussi, le champ

de l'*idée* pour se jeter dans le dramatique subalterne du *fait* et dans la complication des moyens. Je ne renonce pas cependant à vous parler de ses ouvrages ; vous me paraissez les juger trop légèrement. Jamais je ne placerai *Lélia* dans les mains d'un jeune homme de vingt à vingt-deux ans, dépourvu de croyances ; mais pour des êtres éprouvés et forts d'intelligence, ce n'est pas *Lélia*, je le crois, qui les désenchantera du dévouement actif. Dans *Lélia* chacune des faces de la vie est mauvaise, parce que chacune est tout entière en un des personnages, et l'unité nulle part. De tous les personnages, Trenmor est peut-être le plus mauvais, et l'auteur a voulu le faire ainsi ; mais elle a répandu autour de lui une atmosphère de froideur qui lui ôte toute puissance. Je vous engage au reste fortement à lire les *Lettres d'un voyageur ;* je crois que Mme Sand est bien plus là que dans tous ses ouvrages. Vous savez peut-être que Harro s'est pris de querelle avec le gouverneur d'Héligoland, qu'il a été embarqué de force et conduit à Londres ; il en est déjà reparti pour Jersey, petite île sur la côte où la vie est plus économique.

Jean, Augustin et Ange se portent bien. Stolzmann aussi, quoiqu'au fond le climat, à mon avis, ne lui soit pas favorable. Cz. est ici depuis quelque temps. J'avais déjà reçu de Paris, où il s'est arrêté assez longtemps, le code, et je vous en renouvelle mes remerciements. Comment va votre presse ? La revue paraît-elle ? Et que vaut-elle ? L'*Helvétia* est-elle encore sous la direction de Leresche, ou bien, comme quelqu'un me l'a dit, de

M. Petitpierre ? Chasserez-vous bientôt ce turbulent de Louis Bonaparte ?

Faites, je vous prie, mes amitiés à M. X..., et à toute votre famille. Je pense bien souvent à vous et au salon où je vous trouvais tous réunis à Berne [1]. Il y a, au moment où je finis cette lettre, un magnifique arc-en-ciel. C'est le premier que je vois depuis mon arrivée. Puisse-t-il être pour moi un présage que vous n'aurez rien de triste à m'annoncer dans votre première lettre ! Que le calme, sinon le bonheur, luise longtemps sur votre famille. Croyez à l'amitié dévouée de

JOSEPH.

XVII

A Mme X..., Lausanne

Londres, 7 octobre 1838.

MADAME,

Je suis resté, dites-vous, cinq mois sans vous écrire ; bientôt je resterai un an ; puis après je ne vous écrirai plus du tout. Non, Madame, cela ne sera pas, cela ne peut pas être. Mon long silence me pesait à moi-même, mais je n'osais l'inter-

[1] Mme X... habitait Lausanne, mais elle avait passé à Berne les hivers de 1834 et de 1835.

rompre ; j'étais comme les malades qui ne bougent pas de peur de sentir le mal. Bauer sait combien de fois je lui ai demandé avec inquiétude s'il n'avait pas reçu des nouvelles de Lausanne. Je craignais tout pour Élisa, et j'éprouvais en moi quelque chose qui m'empêchait d'écrire avant d'en avoir reçu des nouvelles. Mais j'ai mal agi. Quant à l'avenir, ne craignez pas que je puisse jamais vous oublier, vous et votre famille. Je n'oublie jamais; aujourd'hui moins que jamais, car, croyez-le bien, j'ai besoin, moi aussi, de conserver soigneusement dans mon cœur quelque doux souvenir d'amitié, de bonté, de vertu pour ne pas tomber à mon tour et mourir, je ne dirai pas de scepticisme, car l'intelligence à elle seule suffit à le bannir de mon être, mais d'inanition morale. Croyez-vous qu'il ne me soit pas doux de savoir qu'ici ou là quelques êtres bons et aimants pensent à moi, prient pour moi ? Fiez-vous-en donc à mon égoïsme, si vous ne croyez pas pouvoir vous fier à autre chose, pour être assurée que jamais mon amitié, — pauvre et stérile amitié, hélas ! — ne vous manquera. Comme vous, je me réjouis qu'Elisa soit mieux ; comme vous, je redoute l'hiver pour elle. Je n'ai pas besoin de vous dire à vous, sa mère : « Songez bien à elle » ; mais je peux, sans vous offenser, vous dire : « Que l'amour maternel ne vous empêche pas de l'éloigner de vous pour quelques mois, si, en examinant bien son état, vous croyez que le climat de France, ou un autre meilleur encore, puisse écarter le danger. » Elle est si jeune, Elisa ! Ce qui ne serait

nullement dangereux dans quelques années d'ici, peut l'être aujourd'hui.

Je n'ai pas encore reçu ce que vous avez bien voulu envoyer à Lamberti pour moi; mais je l'aurai bientôt. J'attends d'avoir lu pour juger. Je connaissais déjà quelle est l'opinion que M. X... a cru devoir soutenir. Emery m'en dit un mot aussi en souscrivant à l'avis de M. X... Sans rien préjuger, je manquerais de franchise si je vous cachais que ce n'est pas le mien. Je crois non seulement à la sincérité des convictions de M. X... — cela je n'ai pas même besoin de le dire, — mais à la justesse de ses idées sur le terrain de la légalité pour les rapports entre états qui reposent sur le principe monarchique. Mais je pense qu'il y a erreur de la part de M. X... sur les intentions du Gouvernement français. Or, c'est à cause de ces intentions que la Suisse doit agir de façon à en empêcher la réalisation. M. X... est bon et loyal : il croit les gouvernements et la diplomatie bons et loyaux. Nous savons bien le contraire. Qu'il lise le *Congrès de Vérone* par Chateaubriand; il trouvera dans les aveux précieux du diplomate sur la guerre d'Espagne et sur les causes qui l'ont amenée, la clef de la diplomatie française actuelle. La position morale est la même : la dynastie avait alors besoin de se créer une opinion de force, de lier par un pas décisif l'armée à son drapeau, etc... Elle n'hésita pas à sacrifier à ses fins un peuple, le premier venu! La dynastie actuelle éprouve exactement les mêmes besoins, et voudrait trouver une autre campagne de 1823 à faire. Elle ne la fera probablement

pas, car elle est lâche et elle sait qu'il y a beaucoup à risquer. Mais c'est là son intention et c'est là sa tendance, bien qu'elle puisse cent fois reculer. C'est donc, pour le moins, un état de guerre latente contre laquelle il faut se prémunir : toute concession est une faute. J'attends, quant au reste, d'avoir pu lire.

N'avez-vous pas souri, Madame, en voyant l'insistance avec laquelle les *Débats* et autres ont soutenu que j'étais en Suisse? J'en ai joui, moi aussi, en songeant qu'à force de crier que je suis là quand je suis à Londres, on pourrait bien un jour me croire à Londres quand je serai réellement en Suisse. Ces petites attaques devraient bien, au reste, prouver à M. X... le parti pris : car on sait fort bien à Paris que je suis ici, *George Street;* on le sait puisqu'on ouvre mes lettres. Ne croyez-vous pas, cependant, que j'ai eu bien des fois, depuis que vos affaires paraissent se compliquer, la tentation de prendre au mot ces messieurs? Vous n'aurez pas de guerre, je le crois; mais l'hypothèse à elle seule me fait tressaillir. Je n'ai jamais éprouvé aussi bien qu'aujourd'hui ce qu'on éprouve pour une patrie. A part la cause générale qui me ferait un devoir de me trouver là où un drapeau monarchique marcherait contre un drapeau républicain, je sens que je voudrais avoir ma part dans tous les dangers que la Suisse pourrait courir; car, après mon pays, je ne connais sur la terre aucun autre pays vers lequel mes pensées se reportent sans cesse avec autant d'affection, avec autant de désir d'y être enseveli si je dois mourir en exil.

Et pourtant, Madame, à part une famille à Lausanne et une famille à Granges, qui est-ce qui saluerait mon retour en Suisse avec joie et affection ? Par combien de reproches, d'insinuations, de persécutions n'y serais-je pas accueilli ? Cela est amer à penser. Mais cela suffit pour m'imposer des devoirs. Si tout était pacifique et comme à l'ordinaire en Suisse, certes je ne reconnaîtrais, ni à vos *Vororts*, ni aux gouvernements étrangers le droit de m'empêcher de venir revoir, pour quelques semaines au moins, mes Alpes et notre lac, si l'envie m'en prenait trop fortement. Mais dans un moment comme celui-ci, jamais je ne pourrais songer à compliquer de plus en plus par mon arrivée la position d'un pays qui veut la paix. Ce ne serait qu'une invitation directe, provoquée par des circonstances pouvant faire croire à l'utilité de ma présence et venant du pays lui-même, qui pourrait m'y conduire. Il faut le dire aussi : j'ai entendu ces jours bien des proscrits polonais et italiens dire que ce serait une honte de ne pas répandre la dernière goutte de son sang pour la Suisse, si la Suisse attaquée pouvait en avoir besoin. Il n'y en a pas un, je le crois, qui se rappelle la manière dont ils ont été traités en 1836.

La *Revue Républicaine* va revivre à Paris, moins le titre, cela va sans dire : elle sera populaire comme prix (dix-huit francs par an), comme but, et, dit-on, comme rédaction. Elle sera dirigée par Louis Blanc, rédacteur en chef, il y a deux mois, du *Bon Sens*, jeune homme de talent, de cœur et de bons principes bien qu'incomplets. Les collaborateurs seront Dupont, Corme-

nin, Arago, Lamennais, David d'Angers, Garnier-Pagès, Décamps, Félix Pyat, Delatouche, Rotteck, Mittermaier, de Potter, etc. On m'a écrit pour m'inviter à collaborer, et probablement je le ferai, bien que rarement et mollement. Mes facultés s'en vont, minées par les déceptions, les chagrins, Londres et l'inactivité forcée qui me brise. La revue sera une œuvre de patriotisme, mais ce sera à peu près la continuation de la *Revue Républicaine*, et c'est un malheur. Après une débâcle du parti, telle qu'on l'a vue, ce n'est que par l'unité de doctrines la plus stricte, la plus hardie que nous pouvons moralement nous réorganiser. Or, il y a là des spiritualistes, des matérialistes, des hommes purement d'opposition, des hommes à tendances synthétiques et organiques, des hommes de spleen et des hommes de croyance. Comment fondre tout cela? Dans l'impossibilité de le faire, on s'en tiendra nécessairement aux généralités; on sera spiritualiste et point religieux: démocratique et point ou peu *social*, destructeur bien plus qu'organique. Ce sera du moins une protestation, un signe de vie.

Non, je n'ai trouvé, je n'ai cherché personne pour m'épancher: je ne connais que les directeurs de quelques revues et je leur écris plus que je ne les vois. Je n'aime personne ici et ne veux aimer personne[1]. Je vis en ermite, mais sans aucun des

[1] Mazzini finit par se créer à Londres de solides amitiés: « En Angleterre, écrit-il, pays où la longue liberté d'éducation a produit une conscience élevée de la dignité et du respect de l'individu, les amitiés croissent difficiles et lentes, mais plus qu'ailleurs sincères et tenaces. Et plus qu'ailleurs on discerne chez les individus cette unité de pensée et d'action qui fait la vraie grandeur. »

avantages de ce genre de vie. Ceci serait long et douloureux à expliquer : passons. Je n'ai plus ni amitié, ni rien à donner : mon cœur est mort pour toutes les affections, pour toutes les joies individuelles : plût à Dieu qu'il le fût pour toutes les douleurs individuelles, ou, plutôt, non, gardons les douleurs comme sacrées. C'est par elles que nous remontons et c'est par elles que nous apprenons qu'il doit y avoir un avenir. Quand je dis que mon cœur est mort pour toute affection individuelle, vous comprenez bien, je l'espère : vous comprenez que tout ce qui est, que ceux pour lesquels mon cœur bat à l'heure qu'il est d'amour, d'amitié, de fraternité, de sympathie, feront battre ce cœur jusqu'à son dernier soupir et au delà. Je vis en eux et par eux : je n'ose pas dire pour eux, car qui sait si ma mort ne vaudrait pas mieux que ma vie.

Veuillez, Madame, dire à Émery que j'ai reçu sa lettre, que je lui écrirai sous peu, que j'ai écrit à Granges pour qu'on lui envoie l'ouvrage dont il me parle, et que je le prie de me tenir au courant de ce qui regarde les amnistiés, c'est-à-dire les demandeurs d'amnistie. La manière dont ma lettre est écrite et ses petites dimensions doivent vous dire assez que je compte vous écrire de nouveau bientôt. Soyez assez bonne pour imiter mon exemple : vos lettres me sont chères, plus peut-être que vous ne le croyez.

Croyez à mon amitié et à mon dévouement

JOSEPH

XVIII

A M. Thomas Émery, Lausanne

Londres, 24 septembre 1838.

Cher A.,

Puisque j'ai une occasion pour Paris je t'écris, quoique sans nécessité. J'ai reçu ta lettre du 12 août et les vers de Sanvitale. Quand tu écriras à ce dernier, remercie-l'en cordialement ainsi que Mlle Clémentine qui a bien voulu les recopier pour moi. Il y a dans ces vers de belles choses, comme sentiments et impressions, mais le mètre adopté ne me paraît pas favorable à l'abandon du poète. Du reste si tu retournes à Montauban je t'enverrai quelques lignes pour lui. Si tu n'y retournes pas tu seras mon interprète par écrit.

Tu défends ton expression : *A un santo fiori* [1], de façon à faire retomber sur moi le poids du doute exprimé. Si tu ne pensais pas à ce qui désormais n'est plus dans mes mains [2], comment pouvais-tu croire que cette condition fût nécessaire? Et vers quel triste but me croyais-tu capable de *la* guider en lui écrivant? C'est justement parce que je ne pouvais soupçonner des défiances en toi que j'avais

[1] Proverbe italien dont la traduction littérale serait : « A un saint, les fleurs. »

[2] Probablement une lettre de Mazzini, adressée à Madeleine.

compris de cette façon, — la seule façon dont je pouvais expliquer la phrase! Pour le reste, je me réfère à ma dernière lettre.

J'espère que tu m'écriras, que tu me parleras de *sa* santé, car à la santé le temps n'apporte pas de remède. J'espère encore qu'il en apportera à l'amour. Ce qu'elle aime en moi c'est ma foi, mon amour pour ma patrie et pour l'humanité, mes écrits, la constance que je mets à l'œuvre entreprise et à sa prédication... Et j'avais pensé que l'éloignement, l'inaction et un silence de presque deux ans lui feraient croire que j'avais changé, comme les autres, que je n'étais pas resté fidèle à ma mission! C'était là une amère espérance. Mais *elle* passe avant tout pour moi. Si donc pour lui redonner la paix vous devez — non pas lui dire, comme sa mère, que j'ai renié le cœur — mais me dépouiller à ses yeux de toutes les qualités dont elle me revêt, faites-le. Dépeignez-moi tel que je suis, un homme comme tous les autres. Enlevez-moi l'auréole de poésie dont elle m'entoure; montrez-lui mes défauts, et non mes quelques vertus. Peut-être qu'en me dépouillant de tout prestige le vide qui se creusera dans son âme, — et qui lui causera au début un tourment non moins douloureux que celui dont elle souffre aujourd'hui, — finira avec le temps par lui rendre possibles d'autres intérêts. Je dis là des choses contre lesquelles je lutte, même pendant que je les écris, mais j'y suis poussé par l'immense désir de voir son état s'améliorer. Je suis aussi entraîné à les dire par l'irritation que j'éprouve contre moi-même et contre la destinée.

Toujours elle m'a empêché de rendre personne heureux sur cette terre; et elle me condamne, non seulement à être malheureux moi-même, seul, tourmenté, privé de consolation, mais elle a fait de moi un instrument de malheur pour ceux qui ne le méritaient pas, pour ceux que je voudrais couvrir de fleurs...

J'ai écrit à Mme X..., mais nous n'avons plus ici de nouvelles d'elle, ni d'Elisa — que je crois incurablement malade, — ni de personne!... Lorsque je reste sans lettres, je crains toujours de nouveaux malheurs. Dis-lui que j'aurais écrit plus souvent ces derniers temps, si je n'avais été retenu par la crainte de lui dire des choses indifférentes, tandis qu'elle traversait peut-être des angoisses! Rappelle-moi aussi au souvenir de Mme L..., dis-lui que je me souviens toujours de l'affectueuse courtoisie avec laquelle elle m'a traité pendant mon séjour chez elle. Quant à Elisa, si elle se rétablit, je lui écrirai moi-même quelques lignes.

As-tu l'intention de séjourner en Suisse d'une façon stable? Ou ne s'agit-il que d'une course? J'espère peu de chose, pour ne pas dire rien, des Français que tu as vus à Lyon et ailleurs. Tu arriveras en Suisse avant la fin de l'affaire Bonaparte. Tout se terminera, je suppose, par son départ volontaire; on le priera tant, qu'il partira! Pourtant, si l'affaire devient sérieuse, tiens-moi au courant, je t'en prie, car, si cette circonstance provoquait — ce qui me paraît presque impossible, — la collision armée que nous avons en vain essayé d'amener lentement, je ne voudrais pas y assister

de Londres. J'ai écrit à ce sujet à nos amis du canton de Berne que, si jamais ils étaient entraînés à une collision, malheur à eux s'ils ne comprenaient pas quelle est la seule voie de salut, s'ils voulaient défendre l'indépendance du pays dans les limites du pays même ! Tu ne manqueras pas naturellement de faire connaître mes idées à tous ceux avec lesquels tu te trouveras en contact. Dis-leur qu'à l'occasion nous nous chargerons nous-mêmes de les réaliser en leur faveur pour ce qui dépend de nous. Mais les Suisses n'ont pas l'étoffe nécessaire, et c'est folie d'y penser !

Ici, l'élément populaire gagne chaque jour du terrain. La réunion de Birmingham est chose importante; au commencement d'octobre une réunion semblable aura lieu à Londres, dont le but est de recueillir des signatures pour la pétition en faveur du suffrage universel. Elle sera très importante aussi, car on pourra juger alors des forces et des intentions et prévoir combien de temps le gouvernement tardera encore à entrer dans la voie restrictive des associations. Aujourd'hui il ne prévoit pas cette éventualité, mais elle est inévitable et, une fois adoptée, elle assurera la victoire du peuple. Du reste, ce sont les hommes qui manquent toujours ; les parlementaires sont inertes ; ils font de l'opposition et se bornent à cela. Ils déclarent que le peuple veut autre chose, et ils se tiennent éloignés de lui. Parmi les ouvriers, quelques individus, Vincent entre autres, ont l'étoffe de tribuns, mais Dieu sait ce qu'ils feront ! Ils sont Anglais, c'est-à-dire matérialistes, utilitaires, benthamistes par

excellence. Toutes leurs actions n'ont qu'un principe : le plus grand bonheur possible. Dieu, le devoir, le progrès, la dignité, la mission de l'homme ne sont pas des idées anglaises. J'ai écrit dans une revue mensuelle un article sur le suffrage universel (à propos de Sismondi) où j'ai essayé de présenter les idées qui seules peuvent faire du suffrage un devoir, une question religieuse. Ils l'ont imprimé sans le comprendre à ce qu'on m'a dit. Je ne sais pas ce que les lecteurs en auront pensé.

Adieu, aime-moi et écris-moi.

G.

XIX

A M. Thomas Émery, Lausanne

Londres, 21 novembre 1838.

Cher A.,

Il y a longtemps que je ne t'écris pas. Mais que puis-je écrire ? Dans tout ce que je tente, je me heurte à l'inertie qui a envahi tout le monde ; et là où il n'y a pas d'inertie, c'est pire encore ! J'ai voulu voir dernièrement si un manifeste de la *Jeune Europe* obtiendrait la signature de Lelewel

et de Wirth. Lelewel a répondu par le silence; Wirth n'admet pas pour le moment de politique active. Il dirige un journal philosophique, littéraire, intitulé *Braga*, et cela lui suffit. J'ai écrit à Lamennais qu'il me paraissait temps de sortir de la philosophie pour entrer dans la religion, dans l'église militante; que notre accord sur plusieurs points était déjà suffisamment complet (et nous sommes en effet d'accord plus que tu ne le penses) pour nous permettre de jeter les bases, non de l'église future qui doit sortir selon moi d'un peuple convocateur du concile des intelligences, mais d'une église de précurseurs; que si l'on pouvait agir l'on devait agir; qu'il fallait s'associer, se constituer et parler collectivement en se soumettant à toutes les précautions possibles. Il me répond que Christ pouvait parler au peuple à l'air ouvert, sur la rive des lacs, tandis qu'aujourd'hui quatre personnes ne peuvent se réunir dans un champ pour parler de Dieu et de l'humanité sans être traduites devant les tribunaux...

J'apprends, d'autre part, que la *Jeune Italie* reprend vie dans le royaume de Sardaigne et en particulier dans une de ses provinces. J'ai demandé quelles en étaient les bases et j'ai reçu un résumé des statuts modifiés. Parmi les articles je trouve celui-ci : « Les Pères (il s'agit des organisateurs) jurent d'avoir pour but final l'abolition de toute propriété et de toute religion. » Insensés et indignes ! J'ai écrit à qui de droit que je me réjouissais des progrès accomplis et que, si Metternich avait fourni le plan d'organisation, il n'aurait pu

mieux faire. Naturellement, tout sera découvert; la *Jeune Italie* sera discréditée aux yeux de ceux qui ne savent pas discerner; on nous croira des imposteurs et des scélérats et les gouvernements remporteront ainsi une grande et belle victoire! Je rattache cette négation insensée aux opinions lombardes, aux *Patrofili* (tu vois que nous retournons à l'*Arcadia !*) qui se répandent dans les Romagnes, aux Siciliens qui veulent l'indépendance, à vous autres qui rétrogradez vers l'an mil, et, parole d'honneur, je ris d'un rire démoniaque qui me fait mal. Que pouvais-je donc écrire?

Nous parlerons des choses de ce monde plus tard ; maintenant parlons de nous. Pour chasser l'ironie et l'apparence du scepticisme je ne connais pas de meilleur moyen que de parler des affections et d'évoquer l'image d'un ange. Que fait-*elle*[1]? Tu m'avais promis de me parler longuement d'elle et de son état actuel : pourquoi ne le fais-tu pas? Crois-tu que je ne pense pas à elle? Crois-tu que je ne prie pas souvent pour elle? Si tu savais que de fois je mêle à mes projets de course en Suisse, la pensée de la voir une heure, de lui dire que je ne puis ni être heureux, ni la rendre heureuse dans cette vie, mais que je suis son frère et qu'elle doit être ma sœur, mon ange gardien, intercédant auprès de Dieu pour que je ne meure pas misanthrope et sceptique... Puis je pense qu'après ce serait pire et je me dis que, même si j'allais en Suisse, je ne devrais pas la revoir...

[1] Madeleine.

J'ai appris par Stolzmann que, comme je le craignais, Elisa a recommencé à tousser. Donne-moi aussi de ses nouvelles.

On a tort, et je l'ai écrit à sa mère, de ne pas la mener passer l'hiver en Italie, à Nice ou ailleurs. Si l'on savait comme une toux prolongée peut faire mourir promptement une jeune créature! Ma sœur aussi est morte à cause d'un peu de toux. Et je ne pense pas seulement à Elisa, je pense aux autres... A mes yeux, ceux qui meurent dans l'innocence et la vertu sont d'un degré moins malheureux que les vivants ; mais nous vivons ici-bas, et la conviction du bonheur dont ils jouissent ne parvient pas, comme elle le devrait, à diminuer notre douleur. Pour jouir de la fraternité des âmes nous avons besoin d'être revêtus des mêmes organes, de vivre de la même vie... Je crois que l'amour survit ; je crois que l'âme de ma sœur, l'âme de mon premier ami se penchent vers moi pleines d'amour, qu'elles me donnent des forces et sourient quand je pense à elles. Cependant chaque créature qui descend dans le sépulcre crée un nouveau vide et répand dans mon être une nouvelle amertume. Puis je pense à *elle*. Si Elisa mourait, quelle serait la douleur de Madeleine et celle de sa mère, si elles pouvaient penser un instant qu'on aurait pu la sauver !...

Je suis depuis longtemps sans nouvelles de Giuditta. J'espérais, uniquement pour elle, une amnistie modenaise, mais il paraît qu'il n'en est plus question. On croyait, ces jours-ci, à Gênes, à une amnistie piémontaise ; on en était persuadé au

point que les mères traçaient déjà à leurs fils l'itinéraire à suivre. La nouvelle était donnée par Brignole, et on annonçait cette amnistie pour le 4 du mois. Le 4 est passé; sans y croire je la désirais, non pour moi, bien entendu. J'espérais, au contraire, que les terreurs du gouvernement m'épargneraient une lutte terrible entre le désir d'embrasser les miens et la douleur d'accepter une faveur de la part des oppresseurs de mon pays. Mais je la désirais pour les autres. Ceux qui ne comprennent plus la mission de l'exilé, ceux qui ne voient dans l'exil qu'une défaite, une preuve qu'il existe une force supérieure à la leur, pourquoi resteraient-ils en exil? Je désire vivement y demeurer seul. Mais ce sont là d'inutiles paroles. Quant aux émigrés, je n'ai rien à te dire que tu ne saches déjà. Pistrucci et Ceroni ont demandé et obtenu de rentrer; ils ne partent pas parce que l'argent leur manque ; s'ils parviennent à en trouver ils passeront par la Suisse. L'ambassade autrichienne à Londres a fait offrir de l'argent à des Italiens, au moyen d'un certain Marcucci, hôtelier, pour qu'ils s'introduisent chez moi. En même temps, Metternich lance une note sur nos intentions présumées. D'où vient cette recrudescence de soupçons et de craintes? Je ne voudrais pas que les conséquences en fussent funestes pour toi. Je sais que tu es profondément triste. Je sais aussi que tu ne concours pas, comme tu voulais le faire, à la chaire à laquelle tu pensais. Pourquoi y as-tu renoncé? Une place de ce genre aurait aujourd'hui des avantages pour toi ; plus tard peut-être elle en aurait

davantage pour nous, c'est-à-dire pour nos croyances communes. Puisque malheureusement tout se fait au moyen d'influences, pourquoi n'essaies-tu pas de l'obtenir ?

. . . .

On m'écrit que Scovazzi [1] et toi êtes les chefs d'une nouvelle société qui se répand en Piémont. Pour ce qui concerne Scovazzi, je ne me prononce pas ; mais pour ce qui te concerne, je ne puis croire — même si tu entrevois un avenir où mes idées seront en opposition avec les tiennes ou, pour mieux dire, iront au-delà des tiennes, — que tu aides à créer le chaos en multipliant les sectes et les divisions. Aussi ai-je répondu que ce n'était pas vrai.

Si j'avais assez d'argent pour pouvoir réimprimer pour notre compte les volumes de la *Jeune Italie*, je le ferais certainement... J'y mettrais une préface et une conclusion sur les affaires de 1833. Je ferais pour la *Jeune Italie* acte d'existence. Je dirais que ces années de silence et d'étude douloureuse ont confirmé et non détruit les idées de la *Jeune Italie ;* que nous croyons de notre devoir de le déclarer... et que des sectes et des divisions s'étant introduites dans l'association, il nous semble urgent d'affirmer nouvellement quelle est sa foi politique.

. . . .

J'ai reçu, comme Mme X..., te l'aura dit, les numéros de la *Revue Suisse* et les autres choses

[1] Émigré piémontais.

que vous m'avez envoyées ; je t'en remercie. J'en tirerai peut-être parti si la note autrichienne amène d'autres complications ; les complications passées ne suffisent pas. La presse semestrielle est ici stupidement et égoïstement dirigée. Il n'y a pas moyen d'obtenir la publication d'un article sur les affaires italiennes de 1821-31-33, qui a été accepté depuis huit mois, parce que je dis que l'Italie ne peut se régénérer qu'en devenant république unitaire... Il m'a fallu écrire à la place un article sur Louis Bonaparte, parce qu'il venait à Londres, et que l'attention des badauds était éveillée. Bien entendu, je commence par ces mots : « Les morts reviennent, le bonapartisme est sur pied... » Mais de toutes façons il est dur de devoir, pour vivre, écrire de semblables inepties.

Tu auras certainement fait la connaissance de Miękiewicz et je me figure que cette connaissance aura réchauffé votre catholicisme à tous deux. Catholicisme à part, — dis-moi si tu l'as vu et ton jugement sur l'homme. Quant au poète je l'admire et je l'aime comme la nature poétique la plus puissante du siècle.

. . . .

Rosalès [1] a demandé à émigrer légalement. Sauf lui et Passerini [2], je crois que tous les émigrés lombards de la Suisse ont demandé à rentrer. Tous ceux de France aussi, y compris Confalonieri [3] qui

[1] Le marquis Rosalès, émigré lombard.

[2] Émigré italien.

[3] Célèbre patriote lombard. Compromis en 1821, il fut enfermé pendant plusieurs années dans la forteresse du Spielberg.

n'a plus dans sa patrie personne qui l'aime ou soit aimé de lui.

Adieu, aime-moi et écris-moi. Réponds à toutes les choses que je te demande. Je t'embrasse.

GIUSEPPE.

XX

A Mme X..., Lausanne

Londres, 25 décembre 1838.

MADAME,

Je vous écris le jour de Noël, et ma lettre vous parviendra le premier de l'an, peut-être un jour plus tard, mais je suis sûr que vous ne douterez pas de moi, ce jour-là ; je suis sûr qu'avec ou sans lettre on pensera à moi ce jour-là dans votre famille et que vous vous direz : Joseph pense à nous et prie pour nous. Depuis une semaine il n'a cessé de pleuvoir ; depuis peut-être quinze jours, pas un seul rayon de soleil n'est venu percer cette atmosphère brumeuse, sombre, grisâtre, anglaise en un mot. Augustin Ruffini, malade pendant sept ou huit jours, était sous l'empire d'une telle excitabilité nerveuse qu'il ne pouvait, depuis quatre nuits, fermer les yeux un instant. Ce matin, Augustin sort d'un long sommeil réparateur ; je reçois une lettre, une longue et bonne lettre de ma famille, et le soleil brille de tout l'éclat qui lui est permis à Londres ! Est-ce un présage heureux

pour l'année qui va commencer? Sera-t-elle un peu moins cruellement malheureuse pour moi que ne l'a été celle-ci? Je ne sais; mais quelle qu'elle doive être, elle ne contiendra pas une seule émotion de plaisir dont je ne fusse prêt à me priver, si je pouvais la verser au sein de votre famille; elle ne contiendra pas une seule émotion douloureuse, dont je ne voulusse me charger doublement et avec joie, si je pouvais ainsi l'éloigner de vous et de votre famille. Je ne demande rien à Dieu, excepté la vie des parents qui me restent. Je lui adresse la prière la plus sincère et la plus fervente qu'il me soit donné de formuler, pour que, s'il me réserve quelques instants de calme ou de satisfaction personnelle, il les efface de ma vie pour les ajouter à celle de ceux qui m'aiment et que j'aime.

Puisse l'année qui survient vous sourire comme le soleil d'aujourd'hui! Puisse-t-elle vous délivrer et me délivrer de toute inquiétude sur la santé de vos filles et s'écouler douce et paisible comme mon cœur le voudrait! Je sais que ma jeune sœur Elisa est rétablie, mais que la santé de Mlle Madeleine n'est pas telle que le voudraient ceux qui l'aiment. Puisse le rétablissement de sa sœur être le gage du sien, et puissiez-vous m'annoncer promptement qu'elle est mieux! J'ai été toujours et trop cruellement déçu dans ma vie, dans tous mes désirs et sur toutes les personnes auxquelles mon âme souhaite le plus de bien, pour ne pas trembler quand j'écris le mot espoir; pourtant c'est avec un bien vif et ferme espoir que j'écris. Dieu ne vous l'a pas donnée si bonne et si belle pour

qu'elle ne charme pas longuement votre vie du sourire du calme et de la santé.

Soyez, je vous prie, mon interprète auprès de M. X... et de toute votre famille. Et, quant à moi, puissé-je vous revoir tous encore comme à cette soirée de Berne que je n'ai pas oubliée et que je n'oublierai jamais.

J'ai écrit à Emery ; il ne me paraît pas éloigné de s'occuper de son établissement en Suisse. M. Cherbuliez n'a été nommé, je crois, que provisoirement à la chaire qui conviendrait peut-être le mieux à Emery ; je voudrais bien qu'il pût y aspirer efficacement. Le calme qui devrait, il me semble, remplacer, pendant quelque temps du moins, en Suisse, l'inquiétude qui s'était renouvelée au sujet des exilés, devrait augmenter ses chances. Qu'en pense M. X...? Je le voudrais non seulement pour lui, mais un peu aussi pour vous. Emery est bon, et vous auriez toujours en lui un ami sérieux et dévoué. Ne lui dites pas cela, car, pour ce qui me regarde, j'aurais le droit de le bouder. Je ne suis pour lui qu'un hérétique, un impie, un homme égaré, perdu ; il me damnerait, je crois, s'il l'osait. Mais il n'en fera rien ; je suis convaincu qu'il péchera, — car c'est bien un péché, selon l'Eglise de Rome, que de ne pas me damner, — plutôt que d'étouffer ce quelque chose de notre époque qu'il a en lui : la tolérance philosophique ! Il juge mal, très mal, en attendant, Lamennais ; il ne voit qu'un mouvement de dépit dans cette marche progressive ascendante qui fait toute sa grandeur à mes yeux. Cela s'appelle être injuste.

Ceux qui ne voient encore aujourd'hui dans le grand mouvement imprimé à l'Europe par Luther qu'une affaire personnelle, une mauvaise querelle entre Augustins et Dominicains pour la vente des indulgences, ne le sont pas davantage.

J'ai nommé Lamennais, et comme vous savez que je lui écris quelquefois, je vous dirai que j'ai reçu dernièrement une lettre de lui qui, tout en ne s'accordant pas complètement avec ma manière de juger l'étendue de ses devoirs et de nos devoirs dans le moment actuel, me prouve que, quant à son activité morale, nous n'avons à craindre ni langueur ni inertie. Je crois que sa première production signalera un pas de son intelligence plus important encore, selon moi, que ceux qu'il a faits jusqu'ici.

Mickiewicz n'est probablement pas revenu à Lausanne. Connaissez-vous, Madame, un recueil allemand qui a *Braga* pour titre et qui a parmi ses collaborateurs le docteur Wirth? C'est le libraire Winier, assez connu, qui l'imprime. J'en ai vu un numéro contenant entre autres deux articles de Wirth. Hélas! voilà encore, je le crains bien, une de mes gloires qui s'en va! Rejeté dans la sphère de la pensée, il ne ressemble en rien au tribun éloquent de Hambach : là, il était une individualité marquante ; il n'en est pas une à mes yeux sur ce terrain de la philosophie humaine et humanitaire que des géants ont foulé depuis Kant jusqu'à Hegel et Daumer. Le monde de la pensée pure est immense : sans lui, rien ne se fera de durable et de vraiment grand dans le monde de l'ac-

tion. Mais l'Allemagne a tant creusé ce monde-là qu'elle y est perdue comme en un abîme. Aujourd'hui, il lui faut en sortir, si elle veut être grande : il lui faut se *traduire*. Elle devrait penser, et tous ses enfants le devraient, que depuis cinquante ans elle n'a rien apporté au milieu de ces peuples qui luttent et souffrent ; rien, si ce n'est la tête de Sand, martyr intéressant, mais dont le dévouement attaquait l'idole à la cheville ! Je sympathise plus que je ne saurais l'exprimer avec l'Allemagne ; j'ai foi en elle, mais je ne puis voir sans une sorte d'irritation cet esprit exclusif, monocorde et fanfaron, que nous avons tous attaqué en France, se montrer aujourd'hui dans les écrivains patriotes allemands. Quand on a assisté, les bras croisés, aux efforts de l'Italie, aux luttes de la Pologne et au martyre de toute une jeunesse en Europe qui continue en détail depuis cinquante ans, sans protester autrement que par l'émeute de Francfort, il ne faut pas venir nous dire que l'Allemagne porte les destinées du monde en son sein, qu'à elle seule il est donné de sauver l'Europe et que ce sera en renversant une troisième fois Rome que cela se fera !... Il n'y aurait pas beaucoup de gloire à s'ébranler pour renverser un fantôme ; et quant à avoir renversé deux fois Rome pour sauver le monde, il nous est permis, à nous autres Italiens, de remarquer que c'est plutôt le Nord qui est venu chercher chez nous son étincelle de vie, puisqu'il a vécu pendant seize siècles de la parole d'unité sortie de Rome. N'allez pas croire, Madame, que je deviens réactionnaire et nationaliste à mon tour ;

non, mais je sens que l'Italie a plus souffert que l'Allemagne pendant ce tiers de siècle, et je n'aime pas qu'on l'oublie, quand ce n'est pas pour faire mieux.

Adieu, Madame, ne dites pas que vous seriez heureuse de pouvoir me faire un plaisir. Ne m'aimez-vous pas? Ne suis-je pas, en quelque sorte, un protégé de votre famille? Ne prie-t-on pas pour moi en son sein? N'ai-je pas du plaisir à vous écrire? Veuillez accepter les souhaits d'amitié et de reconnaissance de Jean et d'Augustin. Je sais que Stolzmann vous écrit : il dîne aujourd'hui avec moi en famille. Croyez toujours à l'affection profonde et à l'estime de votre dévoué

JOSEPH.

XXI

A Mme X..., Lausanne

Londres, 20 février 1839.

MADAME,

J'espérais vous envoyer par un de mes compatriotes qui se trouve compris dans l'amnistie autrichienne une lettre en réponse à celle que vous avez bien voulu m'écrire en janvier. Je n'aime pas en général ceux qui acceptent une amnistie,

bien qu'elle ne nécessite aucun acte de soumission. C'en est un déjà que d'accepter un pardon de celui qui en aurait besoin lui-même. Si l'émigration italienne eût pu comprendre et sentir son devoir, elle aurait protesté, en masse, contre l'acte et son acceptation, et cela aurait été un beau mouvement et une leçon utile à nos compatriotes de l'intérieur. Mais, dans l'état actuel de l'émigration, il n'y avait pas à se bercer d'un tel espoir. Tout le monde était avide de rentrer; et quelques protestations individuelles auraient fait, selon moi, plus de mal que de bien. C'est pourquoi, interrogé par quelques-uns de mes compatriotes, j'ai toujours répondu que je n'avais rien à dire, et que chacun devait se décider d'après sa conscience. Le jeune homme que j'espérais vous présenter et que je vous présenterai probablement plus tard, est un de ceux auxquels il eût suffi de m'entendre dire *non* pour repousser l'amnistie. Il est bon patriote, comme nous l'entendons, accessible à toute la poésie de notre mission, et il possède une âme vierge et élevée. J'avoue que je ne me suis pas senti le courage de lui dire : ne va pas revoir ta mère ; tu ne dois plus donner ni recevoir de joies en ce monde. Je le lui aurais dit si j'avais pu croire que son sacrifice pût être utile au progrès de notre croyance. Mais cela n'est pas, et je me suis tu. Quelque chose l'empêche aujourd'hui de partir, et je vous écris par la poste. Plus tard, il rentrera en passant par la Suisse et je me permettrai de vous le présenter. Je lui ai souvent parlé de vous et de votre famille.

Je sais que vous avez subi une opération et que vous l'avez subie comme je l'aurais deviné, sans le savoir, avec courage. Vous êtes mieux à présent, et je ne vous dirai pas que j'en ai de la joie, car, avec vous, Madame, j'espère n'en être plus à devoir vous exprimer l'intérêt que je prends à vous et à tout ce qui vous concerne. Mais je prie Dieu, — bien qu'Emery prétende que je ne peux pas prier parce que je ne prends nulle part mes formules de prière, — je prie Dieu pour qu'il vous conserve longtemps et sans souffrance à votre famille et à l'amitié. Puissions-nous former longtemps une petite famille de croyants en l'amitié, la vertu et l'avenir du monde! Nous sommes en si petit nombre!

L'hiver est froid. Je crains pour tous ceux que j'aime. Je ne sais pourquoi je n'ai jamais désiré aussi vivement le printemps que cette année. J'espère que j'aurai bientôt de vos nouvelles et des nouvelles d'Elisa et de M[lle] Madeleine. Puissent-elles être telles que mon cœur les souhaite! Je tremble aussi pour mes vieux parents. Ma mère m'écrit assez régulièrement; mon père se tait depuis quelque temps, mais on m'a assuré qu'il était bien. Si vous saviez ce que c'est que d'entendre, — comme il m'arrive souvent, la nuit, quand le vent souffle et gémit, — des voix aimées m'appeler, claires et distinctes, par mon nom de baptême! Je m'imagine toujours, quand je les entends, ces voix bien connues, que quelqu'un de ceux que j'aime se meurt en ce moment.

Je n'aime pas trop votre *Nouvelliste:* je suis

tombé dernièrement sur quelques considérations sur les pauvrès et la charité qui m'ont paru singulièrement étroites. Je n'ai pas non plus grande foi dans l'insertion de ce que je pourrais écrire. Je vous enverrai cependant quelque chose dans ma première lettre.

Je n'attends rien des Belges : peut-être une émeute, mais rien de plus. Il leur faut trop faire pour faire quelque chose; car ne pouvant à eux seuls se charger de soutenir une lutte régulière contre quatre puissances, il leur faudrait se poser en foyer révolutionnaire ; lever un étendard de peuples et appeler les peuples à le soutenir : c'est-à-dire, en un mot, ce que vous auriez pu et dû faire lors de nos affaires avec les puissances monarchiques. Or, le parti libéral catholique qui est le seul puissant, le seul actif en Belgique, n'ira pas jusque-là. Il n'est pas, quoi qu'il dise, né révolutionnaire. Le sentiment de la nationalité n'est pas fortement enraciné dans les masses en Belgique et peut-être ne peut-il pas l'être; car je doute fort de l'existence dans l'avenir d'une nation belge. Ils manquent d'hommes, d'ailleurs. M. Gendebien s'amuse à correspondre, comme moyen de salut, avec les radicaux parlementaires anglais. Les autres ont dû renoncer à toute initiative grâce à l'attitude belliqueuse que leur gouvernement, assez bon tacticien, a jugé devoir prendre et soutenir jusqu'au bout. Le gouvernement a plus que probablement cédé dans la journée d'hier, et quant au parti catholique, on ne prend pas Szkrynecki pour général quand on veut provoquer une guerre insurrection-

nelle européenne. Il ne sortira donc de la crise belge rien de sérieux. Probablement, comme en Suisse, le seul et vrai résultat sera l'expulsion des proscrits qui se trouvent à Bruxelles. Les quelques hommes qui se sont portés là sans pouvoir et probablement sans vouloir rien faire, provoqueront par leurs discours cette mesure. Rauschenplatz, entre autres, s'y trouve, et je me souviens que ses projets d'expédition dans la Forêt-Noire lancés au hasard sans le pouvoir ni la volonté de les réaliser, n'ont pas peu contribué à détruire la propagande lente et inattaquable, mais sûre dans ses effets, que nous faisions en Suisse, et à nous refouler vers cette île sans soleil et sans musique.

Ici, pourtant, on marche. On marche par la force des choses, et par la loi du monde. Ils marchent sans s'en douter à une révolution terrible, comme toutes les révolutions d'égalité ; sanglante et hideuse peut-être dans ses détails, comme toutes celles qui se font par des masses arriérées comme elles le sont ici. L'organisation des classes ouvrières fait des pas gigantesques ; le nord de l'Angleterre surtout est enrôlé presque en masse. Les uns se flattent de vaincre par la loi, l'expression légale de la volonté populaire et les voies parlementaires constitutionnelles. Les autres, race conquérante et enchaînant la nation par le sol, ne croient pas au sérieux d'une crise ; ils ne s'en occupent pas et s'amusent sur un volcan ; ils se trompent tous. Il y aura ici, tôt ou tard, dans trois ou quatre ans peut-être, quelque chose qui fera tressaillir l'Europe : car les intelligences qui seules pourraient rendre

la crise moins terrible en se chargeant de guider les masses s'abstiennent. Elles font des romans, des histoires et des livres d'érudition avec le plus grand sang-froid du monde.

J'ignore si je pourrai cette année encore réaliser mon désir de faire une course rapide en Suisse; je crains bien le contraire. Mais, si par bonheur je le puis, croyez-vous que vous auriez besoin de venir me voir? Croyez-vous que je ne viendrais pas passer deux jours sur les bords de votre lac?

N'en voulez pas à ce pauvre M. de Ludre[1]; révolutionnaire selon la vieille tradition, il doit se trouver dépaysé — et par là soupçonneux — avec nous qui appartenons à la jeune. Quant au reste, le moment viendra pour la France, ni lui ni moi n'y pourrons grand'chose. Mon travail, si je vis, se fera probablement ailleurs; le sien probablement nulle part. Dieu saura bien trouver ses hommes parmi la jeunesse aujourd'hui inconnue et silencieuse.

Veuillez, Madame, saluer Emery pour moi; je lui écrirai dans trois ou quatre jours tout au plus. Ce que j'en disais dans ma dernière lettre n'était, vous l'avez deviné, qu'une pure plaisanterie de ma part. Je sais que nous sommes amis, et que son cœur restera bon, vrai et aimant en dépit de quelques opinions essentiellement intolérantes et, selon moi, fausses. Embrassez Elisa pour son frère et parlez quelquefois de moi en famille. Je serai en esprit au milieu de vous par la pensée et l'affection. Croyez toujours à votre ami

JOSEPH.

[1] Le comte de Ludre, réfugié français qui vivait à Lausanne.

XXII

A M. Thomas Émery, Lausanne

Londres, 22 février 1839.

Cher A.,

Les nouvelles que tu me donnes de Madeleine sont moins inquiétantes que les précédentes, mais toujours inquiétantes cependant. Sa mère m'en parle dans sa dernière lettre comme d'une personne indisposée, sans paraître craindre la possibilité de conséquences graves. Mais les mères s'illusionnent toujours, et je ne me fie guère à ses renseignements. Je lui ai écrit dernièrement en lui insinuant qu'il serait bon de faire passer à sa fille l'hiver dans le Midi, à Nice, par exemple, ou ailleurs. Malheureusement, comme elle ne la suppose pas gravement malade, elle ne donnera pas d'importance à mes conseils. Je crois qu'*elle* guérira, mais ce sont peut-être mes désirs qui m'illusionnent. Dieu sait si je le prie du fond du cœur pour qu'il abrège les années qui me restent à vivre et m'épargne cette douleur! J'espérais pouvoir faire cette année un petit séjour près de vous, mais, plus le temps passe, plus les obstacles se dressent devant moi : les difficultés financières m'arrêtent, puis la pensée de ma mère à laquelle

je ne voudrais pas causer de nouvelles angoisses, sans parler d'autres raisons encore.

J'avais essayé d'émouvoir l'âme de la sœur qui me reste et de lui persuader de venir en Suisse — ne fût-ce que pour quinze jours — pour me voir et me consoler, car j'ai vraiment besoin d'un peu d'expansion et d'une paix illusoire de deux semaines dont le souvenir me soutiendrait pendant une année entière. Mais elle n'est pas libre; son mari est bon, mais timide; il a des habitudes de soumission domestique qui l'empêchent de quitter la maison paternelle tant que son vieux père sera en vie. En somme, je n'ai plus d'espérance. Et la certitude, où je vis désormais, de ne plus revoir sur cette terre, ni ma pauvre mère, ni ma sœur, fait autour de moi un désert moral qui m'écrase l'âme d'une façon chaque jour plus pénible, et tarit en elle, non l'amour et la foi, mais la vie et la force. Je sens succéder aux flots de bile qui m'envahissaient dernièrement, une tranquillité morne, un vide continuel, une *paix violente* et *désespérée*, comme dit Dante. Mes facultés se consument et je sens que l'action seule pourrait les réveiller, mais l'action dans le sens le plus précis du vocable. Je regarde autour de moi, je rêve à dix projets, et tous échouent devant le manque absolu de ressources . . . .

. . . .

Ne condamne pas Gustave[1]; il y a chez les hommes des contradictions fatales, mais qui cepen-

[1] Gustave Modena.

dant laissent le fond de l'âme intact. Gustave est bon et restera bon, bien qu'il ne donne pas à l'acceptation de l'amnistie l'importance que toi et moi lui donnons. Il a tort à ton avis et au mien, mais sa faute peut-être comparée au défaut de délicatesse en amour. Il y a en amour telle chose, telle pensée, telle façon d'agir qui me sembleraient une profanation et qui ne produisent pas du tout cet effet à d'autres qui aiment cependant, mais avec moins de pureté. Gustave, du reste, a l'intention de rentrer en Italie, pour ne pas repousser la prière de son père, et d'émigrer de nouveau immédiatement après. Je dis cela comme un fait, non parce que cela change la nature de l'acte. Scipion[1] appartient à cette même catégorie : c'est par simple défaut de compréhension qu'il se repatrie. Je connais à fond son âme et je puis l'affirmer. Ce sont peut-être les seuls dont il me soit possible de parler ainsi.

J'accepte la comparaison de la maison qui brûle, mais crois-tu sauver le genre humain en lui sauvant quelques meubles? Le genre humain a besoin de maison et non pas de meubles. Si tu savais comme je subirais volontiers le martyre pour cette proposition : la mission du christianisme est accomplie; la religion du Fils est épuisée, la religion de l'Esprit va surgir ! Si tu savais avec quelle clarté lumineuse je vois la vérité de ces paroles ressortir de toutes les manifestations du siècle ! Je la vois en vous et dans vos efforts pour vous cramponner à une ruine de religion changée

[1] Émigré italien.

par vous-même en philosophie! Me crois-tu possédé de l'esprit de négation? penses-tu qu'il me soit doux de mourir à une époque de transition sans pouvoir en mourant fixer mes regards sur les symboles de la religion qui ne triomphera que lorsque nous serons tous à plusieurs pieds sous terre? Pense ce que tu veux, mais crois, au moins, que, si j'ai foi dans l'avenir, c'est qu'il me semblerait sans cette foi mourir sceptique et athée. Crois que si je n'adore pas Christ comme tu l'adores, toi, c'est qu'en l'adorant de cette façon je ne pourrais adorer Dieu. Crois que ce n'est pas l'intelligence, mais le cœur, l'instinct des choses invisibles, le sentiment du divin qui s'unissent en moi pour me maintenir dans cette croyance. Et crois ceci encore : je ne parle pas de toi — les rares exceptions ne comptent pas — mais parmi tous ceux qui se disent aujourd'hui chrétiens : Polonais, Français et autres, pas un ne l'est en réalité ; pas un ne croit ; c'est une solution philosophique, adoptée par ceux qui sentent le danger du doute et qui n'ont pas la force de se lancer en avant. Mais elle ne transforme pas religieusement leurs vies ; elle ne dicte, n'illumine, ne féconde pas une seule de leurs actions. Dans quelques années tu verras les choses plus clairement, mais en attendant je gémis intérieurement de cette tentative faite pour ressusciter les choses mortes. Sans détruire en rien la nécessité de l'avènement qui se prépare, elle l'éloigne cependant et prive la foi future de plusieurs de ceux qui auraient pu en être les apôtres.

Quant à Rome et à l'Italie, en disant que la parole d'unité ne peut venir à l'humanité que de la Rome du peuple, n'ai-je pas dit tout ce que tu m'écris sur la mission de Rome et de l'Italie? D'ailleurs tu ignores encore mes théories, ou plutôt mes pressentiments. Si tu savais quelle grande part de christianisme entrera transformée dans la foi nouvelle! Mais laissons cela; ce ne sont pas quelques lignes d'une lettre qui pourront nous convaincre l'un et l'autre; tu sais que je prie Dieu pour toi, comme tu le pries pour moi. Nous sommes du reste d'accord sur ce point : qu'une grande manifestation du sentiment religieux accompagnera l'éveil de l'humanité nouvelle. Sera-t-elle chrétienne ou non, l'avenir nous le dira. Comme individu je pourrai très bien porter publiquement un jour témoignage de *ma* foi. Mais comme homme politique actif, comme *Jeune Italie* et comme *Jeune Europe* je me bornerai à répéter ce que j'ai dit plus haut. Et, si les circonstances nous permettaient de publier des actes collectifs, je ne parlerais pas autrement : et je ne voudrais pas que les autres y ajoutent ou y enlèvent rien.

Je ne sais pas si les circonstances nous permettront de reprendre pied, mais je crois qu'un mouvement en ce sens ne tardera pas à se manifester dans l'opinion publique. Si je pouvais trouver quelques hommes appartenant à d'autres pays, influents, intelligents, animés d'un esprit de sacrifice et dont la moralité serait reconnue, je tenterais peut-être d'entrer en lice au nom de la *Jeune Europe* avant que d'autres, dont les intentions sont moins

pures, n'aient occupé la place. Mais où trouver ces quelques hommes ? . . . .
. . . .

Si je pouvais parler ici un peu longuement de nos affaires, je parviendrais peut-être à trouver les ressources matérielles nécessaires pour l'exécution de nos idées. Il me paraît utile de disposer l'Angleterre — que je crois en voie d'accomplir une révolution d'ici deux ou trois ans — en faveur de l'avenir de l'Italie, tel que nous l'entendons et tel qu'il doit être. J'écrirai volontiers un livre sur l'Italie, en anglais bien entendu; mais les idées servies seules en empêcheraient la vente, tandis qu'entourées de faits et de chiffres elles seraient acceptées. Peux-tu m'aider pour cela? . . . .

Je reviens à *elle*. Je ne sais pas exactement en quels termes vous êtes et si vous parlez de moi ensemble. Mais si tu lui en parles — et tu peux lui parler en mon nom — dis-lui de ma part que je la conjure d'être courageuse et de se soigner. Dis-lui que je vivrai seul toute ma vie et que je vis déjà seul au milieu des hommes, et si péniblement que je tomberais dans le scepticisme et le blasphème, sans la pensée des êtres chers et purs qui, bien qu'absents, sont toujours présents à mon cœur, qui prient pour moi et dont le souvenir me rend fort. Dis-lui que, si elle cessait de vivre, son image qui aujourd'hui se dresse devant moi triste, mais sainte et purificatrice, me hanterait comme un remords — remords immérité, mais néanmoins remords. — Dis-lui que, si jamais l'oc-

casion cherchée et désirée de me lancer pour l'amour de notre patrie et de notre foi dans une entreprise audacieuse se présentait à moi, l'idée que ses vœux et ses prières me suivent, me rendrait plus fort et me préserverait peut-être du danger. Dis-lui qu'au milieu des périls je penserais à elle, comme à la sœur que je possède encore. Dis-lui toutes les choses que je ne puis exprimer, mais que je sens et que peut-être tu devines.....

Parle-moi d'*elle* et de sa sœur. J'écris aussi à sa mère par la même occasion. Adieu, je t'embrasse; crois à l'amitié de ton

GIUSEPPE.

XXIII

A Mme X..., Lausanne

Londres, 4 avril 1839.

MA CHÈRE DAME,

Vous êtes dans la douleur[1]. Vous avez été frappée d'une de ces pertes qui ne se réparent pas ici-bas. Je sais tout. J'imagine tout. La vôtre est une de ces souffrances qu'on ne console pas par des mots. Et moi qui le sais, je n'ose presque pas

[1] Mme X... venait de perdre une de ses filles, qui était la sœur aînée et préférée de Madeleine.

vous écrire. Je voudrais être près de vous pour pleurer avec vous et pour parler d'elle avec vous ; il n'y a que cela qui fasse du bien ! Moi aussi, aujourd'hui encore, si quelque bouche amie me faisait entendre de temps à autre le nom de ma sœur j'en pleurerais, mais cela ferait du bien à mon âme que le silence et la solitude menacent d'aridité. Moi, je n'ai vu qu'une seule fois celle que vous pleurez, mais c'est assez pour me rappeler ses traits : je sais qu'elle était bonne, qu'elle vous aimait, qu'elle aimait ses sœurs et que vous l'aimiez tous. L'affection que je vous ai vouée, que j'ai vouée à toute votre famille l'embrassait aussi, et c'est assez pour que j'eusse le droit, si je pouvais être au milieu de vous, de vous dire : « Epanchez-vous, parlez-moi d'elle, comme avec un frère. » Je sais que vous le feriez. Je sais qu'en le faisant vous éprouveriez peut-être un instant de soulagement. Et je maudis ma position : je ne sers à rien dans ce monde et je ne peux pas même, quand une douleur vient fondre sur des êtres qui me sont chers, voler auprès d'eux et leur dire en leur serrant la main : je viens en prendre ma part avec vous. Ici, de loin, sur ce froid papier, que puis-je vous dire à vous tous qui souffrez ? Que je partage votre douleur ? Vous le savez. Que je donnerais la moitié des années qui me restent à vivre (car il m'en faut à moi aussi tant que vit ma pauvre mère) pour la rendre à vos caresses ? Que vous importe ! et que peuvent mes désirs ?

Ce n'est pas moi, non plus, qui viendrai vous dire : « Ne pleurez pas; elle est heureuse aujour-

d'hui. « Sans doute elle l'est; elle est du moins, je crois cela du fond de mon âme, plus rapprochée du bonheur; elle a traversé une phase de la vie de l'âme; elle l'a traversée pure et sainte et, en la quittant, elle est entrée dans une autre phase, dans une autre sphère qui est, par rapport à la fin vers laquelle nous tendons tous, plus élevée d'un degré. Plus près de Dieu, elle jouit à l'heure qu'il est d'une plus grande part dans la protection qu'il étend sur tout être. Sans doute, vous sentez, vous croyez cela comme moi, mais la douleur qui nous inonde quand nous perdons un être chéri est un composé de tant de douleurs ; ce n'est pas seulement pour ces êtres que nous pleurons, c'est sur nous, c'est sur les liens qui nous réunissaient ici-bas, maintenant brisés ; c'est sur ceux qui restent, qui l'aimaient et qui auront désormais un vide dans leur existence qu'il ne leur est pas donné de combler. Nous n'entendrons plus la voix qui nous est chère, nous cherchons en vain le sourire qui nous était familier, les gestes, les mouvements, les caresses de l'intimité ; nous avions un être qui nous aimait, qui nous comprenait, auprès duquel nous pouvions à toute heure chercher des conseils et des consolations, et nous ne l'avons plus. Nous pleurons aussi parce que nous ne pouvons plus exprimer notre amour à cet être que de cette manière. Pleurez donc, ce n'est pas moi qui vous dirai : « Tarissez vos larmes. » Elle aussi pleurerait sur vous tous, si elle vivait, et que vous lui eussiez été ravis.

Je connais pourtant, je puis le dire, car j'ai eu, moi aussi, des peines telles que les vôtres à dé-

plorer, je connais un malheur plus grand encore, plus irréparable, plus sombre, plus desséchant : c'est la perte, non d'un corps, mais d'une âme. C'est le détachement d'un être qui vous a aimé et qui ne vous aime plus, que vous aimez encore et auquel vous n'osez pas le dire, parce qu'il ne vous comprendrait plus. C'est d'entendre passer à travers des lèvres qui, un jour, ne proféraient que des paroles d'amitié, la parole froide de l'indifférence, la parole du scepticisme, là où on n'attendait que celle de l'enthousiasme et de la foi. C'est de voir un être vivant devant vous, et mort pour vous ; sa vie physique continuant, sa vie morale brisée soudain et sans votre faute. Je sais cela aussi, et c'est horrible. Les pleurs qu'on verse alors quand on aime sont âcres et brûlent. La douleur qu'on éprouve est amère et aride. Elle met plus de rides sur l'âme que les années les plus longues n'en mettent sur le visage. C'est là la seule chose que je vous dirai : pleurez-la, mais ne la pleurez pas comme vous pleureriez sur cela.

Que votre douleur soit profonde, mais qu'elle ne soit pas desséchante et amère comme celle de ceux qui n'espèrent plus ; qu'elle ne touche pas au désespoir, car ce serait une sorte de crime envers elle. Ce serait un manque de foi, et ce n'est pas sur le tombeau d'un être chéri que nous pouvons nous en rendre coupable. Je ne connais rien de plus solennel, de plus saint que la prière sur la tombe d'un être qu'on aime ; notre douleur doit être également sainte ; elle doit purifier, non détruire. Car je crois fermement que tout être qui

meurt en nous aimant, nous impose plus que de la douleur, il nous impose des devoirs.

Je crois à l'immortalité ; si cette croyance ne brillait pas à mon intelligence de toute la clarté qui accompagne l'évidence, si elle n'était pas écrite dans mon cœur et dans la conscience de l'humanité, seule preuve de certitude que nous possédions ici-bas, il me suffirait pour y croire de sentir ce que nous appelons amour et d'avoir vu mourir des êtres que j'aimais. L'amour est une ironie ou bien c'est une promesse. Je crois que tout amour qui nous accompagne à la tombe, nous accompagne au delà. Je crois qu'avec nous il s'épure, qu'avec nous il marche vers le calme et la « permanence » du bonheur que nous ne pouvons pas atteindre ici-bas, mais dont nous trouvons l'idéal au fond de notre âme. Je crois que tous ceux qui vivent et meurent en s'aimant seront réunis un jour. Je crois que, forcés de poursuivre le développement progressif de notre principe individuel vers Dieu à travers une série d'existences de plus en plus sereines, de moins en moins soumises aux luttes et aux crises d'ici-bas, il est en notre pouvoir de parcourir plus rapidement ces existences et de rejoindre plus vite les âmes pures qui nous ont précédés en nous élevant de toutes nos forces par la vertu, par l'amour et par le dévouement. Et c'est pourquoi, si nous aimons, nous devons sans doute gémir et souffrir, mais nous devons lutter de toutes les puissances que Dieu a mises en nous contre la douleur qui épuise, contre l'amertume qui dessèche. Il nous faut souffrir

avec résignation, car nous savons que ceux qui meurent ont fait un pas de plus dans la carrière qui les pousse au bonheur. Il nous faut puiser dans cette sainte croyance de la vigueur pour nous rendre encore plus dignes de ceux que nous rencontrerons un jour. Il faut apprendre à aimer dans l'absence et ne pas se précipiter vers la tombe en se livrant sans retenue à la douleur qui mine; car nous ne restons pas seuls sur la terre : il y a encore des devoirs à remplir, des personnes que nous aimons et qui nous aiment ; des personnes qui, elles aussi, ont besoin d'encouragement, d'affection, de conseils et que notre abandon perdrait peut-être. Or ce n'est pas par nous et pour nous que nous pouvons atteindre notre perfectionnement devant Dieu ; c'est par ce que nous aurons fait pour autrui que notre progrès s'opérera, et s'il est noble et beau de mourir pour la souffrance, il est plus beau et plus saint de souffrir en vivant pour l'amour d'autrui.

La chaîne qui vous unissait à elle n'est pas brisée, croyez-moi ; elle est tout entière dans l'amour. Elle est morte en vous aimant, vous mourrez en l'aimant ; ne craignez rien, ô vous qui pleurez, ne dites pas : elle nous est ravie, nous ne la reverrons plus. Ce n'est qu'une séparation temporaire ; vous retrouverez et la fille et la sœur ; et vous la retrouverez d'autant plus vite que vous souffrirez son éloignement avec calme, avec résignation, avec foi. Aujourd'hui même, et pendant le séjour que vous ferez sur la terre, elle n'est pas séparée de vous, elle ne peut l'être, car il ne peut

y avoir d'interruption dans sa carrière qui s'est entrelacée avec la vôtre. Elle vous voit, elle vous aime, elle prie pour vous, elle sourira à votre calme résigné, comme l'âme de sa mère ou de son ami sourient à l'ami ou au fils qui jette au loin l'idée du suicide et accepte une vie de souffrance. Oui, je le crois, tout contact n'est pas brisé entre les vivants et les morts qui s'aiment, leurs âmes veillent sur nous ; peut-être est-ce là ce que les religions ont pressenti, ce que le christianisme a entrevu quand il a parlé d'un ange gardien veillant à notre chevet; c'est là un mystère qui se révélera de plus en plus, et des hommes viendront qui nous diront — et ils diront vrai : — « Votre ange gardien est l'âme de l'être qui vous a aimé le plus et que vous pleurez. Oui, pouvoir veiller sur vous et vous inspirer, c'est là la première récompense que Dieu a accordée à son amour. Tâchez donc qu'il puisse en être autant de vous, quand il vous rapprochera de lui d'un degré. »

Croyez-vous que, dans des moments que je ne saurais décrire, moments de découragement et de désespoir qui vous feraient peur, l'âme de mon ami Jacopo, celle de ma sœur, celle de tous ceux qui m'ont aimé et qui sont morts, n'aient pas prié pour moi, pour me sauver du scepticisme et pour que je leur arrive un jour aussi pur qu'ils m'avaient laissé ? Tout ce que nous appelons inspiration, force, mouvement instinctif de bonté, de bienfaisance, de vertu, élan de dévouement n'est peut-être que le contact soudain de l'âme que nous aimons. Souffrez donc, mais avec foi et résignation et luttez

contre les conséquences de votre douleur ; car tout effort que vous ferez sera béni par elle, et vous sentirez sa présence et son amour dans je ne sais quelle chaleur vivifiante de votre âme. Souvenez-vous aussi de tous ceux qui restent et auxquels vous vous devez. Souvenez-vous de vos amis, et de moi aussi qui compte parmi eux et qui en ai si peu sur la terre. Mon cœur est venu vers vous : j'aurais voulu pouvoir le suivre à l'instant, mais je suis enchaîné, je ferai tout ce qui est en moi pour briser ma chaîne et pour venir vous voir pour quelques jours entre l'été et l'automne. J'espère y réussir, et c'est là un de mes vœux les plus chers. Pouvez-vous lire cette lettre ? Par je ne sais quelle tension nerveuse ma main se raidit quand j'écris, et je ne puis pas, à moins d'une extrême lenteur, écrire grand comme je le devrais. Je ne sais ce que je vous ai écrit, mais je vous ai écrit souffrant de votre souffrance et invoquant du calme pour vous tous. Un mot quand vous le pourrez, je vous en prie. Aimez

JOSEPH.

XXIV

A M. Thomas Émery, Lausanne

Londres, 8 avril 1839.

Cher A.,

J'ai reçu ta lettre. Je ne te dirai pas l'impression que m'a fait la triste nouvelle [1]. Que te dire? Cette accumulation de coups et de malheurs tombant sur les têtes les plus innocentes me frappe comme une injustice. Je ne deviens pas sceptique ou rebelle, cela m'est impossible, mais une amertume se répand dans mon âme et m'enlève la paix et la résignation tranquille de mes croyances. Je me sens fatigué, ennuyé de la vie plus que je ne puis te le dire. Ne pas avoir six mois de paix, attendre à chaque lettre une douleur nouvelle, connaître d'avance l'impossibilité de compter jamais sur une joie, — et note que je n'exige rien pour moi, que je ne parle que de la joie des autres — est terrible ! Parmi tous les êtres auxquels je souhaite le bonheur, qui n'a jamais été mon partage en cette vie, il n'en est pas un seul dont l'avenir ne m'apparaisse comme des plus tristes, il n'y en a pas un seul auquel je puisse donner une journée de joie.

Tout est sombre et désert dans la vie privée ;

[1] La mort de la fille de Mme X... (Voir la lettre précédente.)

dans la vie publique je ne vois que ténèbres, solitude et impuissance. Ma mère et ma foi m'enlèvent la liberté du suicide ; sans elles, je cesserais de vivre.

Maintenant, j'attends tes lettres. Dieu sait ce qu'elles apporteront ! J'ai écrit à Mme X... ou plutôt à Madeleine, car en vérité je pensais plus à *elle* qu'aux autres en écrivant. Ce que j'ai dit, je ne le sais pas moi-même. Comment consoler, quand on ne peut même pas dire ce qu'on voudrait ? J'ai ajouté, suivant tes conseils, que, si c'était possible, je ferais une course en Suisse cette année. Et c'est bien mon intention. Mais je ne possède pas l'argent nécessaire pour aller à dix mille d'ici. Sais-tu que, depuis mon arrivée à Londres, je n'ai jamais pu épargner les cinq livres qui me seraient nécessaires pour dégager un anneau en brillants de ma mère, mis en gage pour faire face aux besoins des premiers mois? Sais-tu que pendant tout l'hiver je n'ai pu ravoir mon manteau? Lorsque l'argent arrive il est absorbé par l'arriéré. Il serait long et inutile de te raconter comment nous en sommes arrivés là. Le fait est que nous ne pouvons littéralement vivre ici : mais les autres[1] ne s'en aperçoivent pas et n'admettent pas la possibilité de vivre ailleurs. Je l'admets, moi, qui suis prêt à n'importe quel genre de vie, mais j'ai juré de ne pas me séparer d'eux, et je ne puis trahir mon serment.

Mais laissons ce sujet. Parlons sérieusement et la main sur le cœur. Crois-tu que je ferais sage-

[1] Les Ruffini.

ment de venir et que ma présence ferait du bien à Madeleine? Admets que je la voie, trois ou quatre fois — en présence d'autres personnes — de quelle façon dois-je me comporter vis-à-vis d'elle? Mais, si je la voyais seule, comme je ne puis lui dire qu'une chose : « Soyez ma sœur », quel sera le résultat de cette entrevue? Le calme ou un orage plus violent? Hélas! plus j'y pense, plus j'entends une voix qui me dit : « Tu ne dois pas la revoir. » Je n'espère que peu de chose du temps ; son âme me paraît de la race de celles qui n'en subissent pas les effets. Mais pourtant si le temps pouvait affaiblir mon souvenir et si, en la revoyant, je détruisais cette possibilité..... Conseille-moi dès maintenant, quoique ma venue soit incertaine..... Ne vois-tu pas qu'il vaudrait mieux que je meure? Dieu sait tout le mal que je suis destiné à voir et peut-être à faire sans le vouloir.

Je suis dégoûté des exilés. R..., qui est pourtant un des meilleurs, écrit en taxant de vanité et de que sais-je encore, ceux qui refusent de rentrer en Italie. Sais-tu ce que Belgiojoso[1] a fait en rentrant? Il a chanté à Milan à la cour, et l'on espère qu'il chantera à Vienne! Et je pourrais te raconter dix de ces histoires. Les écrivains de la *Rivista Europea*, manzoniens, catholiques, progressistes et autres, entonnent les louanges du maître et espèrent qu'il imposera à l'Italie une loi sur la propriété littéraire! Eugenio Albori, avec des Bolonais acharnés

[1] Le prince Belgiojoso, émigré lombard, mari de la célèbre princesse Belgiojoso.

que je connais personnellement, impriment les éloges du grand duc de Toscane! Des hommes, que je ne saurais te nommer, m'écrivent d'Espagne en exprimant l'espoir que le gouvernement de la reine enverra l'inquisition en Italie! Et en Toscane on écrit et on imprime que je suis devenu fou, parce que dans un article de revue j'ai osé dire que Romagnosi n'était pas le philosophe qui conviendrait à l'Italie future! Que veux-tu faire avec de pareilles gens? Et je te jure, — Dieu sait avec quelle douleur je le dis — qu'en écrivant en faveur de l'Italie je me sens rougir comme si je mentais. Est-ce donc ainsi que nous sommes? N'y a-t-il aucun espoir d'amener notre jeunesse à sentir la honte de son état? Devrons-nous sans cesse rougir en voyant les Polonais, des hommes comme tous les autres en toutes choses, mais ardents toujours pour leur pays et prêts à mourir pour lui? Je sens qu'aujourd'hui j'ai trop de spleen, je reprendrai demain ou j'enverrai la lettre telle quelle. Je n'ai d'ailleurs à te dire rien qui vaille. Adieu.

Ne crois pas cependant que je désespère. Non, en vérité : l'avenir est à nous. Les ennemis de notre foi courent à leur ruine plus promptement qu'on ne pouvait s'y attendre. En France, en Angleterre et ailleurs le principe populaire fait des pas en avant. La cause de l'humanité triomphera plus vite que les autres ne le croient, que nous-mêmes nous ne le croyons, mais celle de notre pays ne progresse pas. Nous seuls restons inertes. Pour l'Italie des doutes m'ont assailli, puis j'ai pensé à une initiative qui aurait, si nous le vou-

lions, la gloire sans les périls de l'initiative. Mais je crains une liberté sans sagesse, je crains une sujétion morale, un signe de vasselage, mis sur le drapeau italien par le premier peuple qui se soulèvera.

Cette résurrection de la *Jeune Italie*, réglementée, réduite aux parties essentielles et complétée en même temps, hante mon cerveau, mais inutilement. Je ne puis accepter les souscriptions que Malte offre et je ne sais où m'adresser ailleurs. J'ai pensé un moment à écrire à Ciani[1], puis j'ai craint qu'il n'interprétât ma pensée comme une velléité d'amour-propre et je ne l'ai pas fait. Cependant, je crois que ce serait bien. J'écris ici une série de lettres sur l'Italie pour une revue mensuelle afin de réfuter les idées qui courent sur l'avenir de notre pays et déclarer que, ou nous ne serons pas, ou nous serons une république populaire ou unitaire. Il m'a été difficile de les faire accepter, et aujourd'hui qu'on m'a promis de les publier, je ne m'y fie pas. Ils insèreront la première, ils s'arrêteront peut-être à la seconde. La première traite de choses générales; la seconde parle des événements de 1821; la troisième de ceux de 1831; la quatrième est sur la *Jeune Italie* et 1833. Je te dirai si elles paraissent.

En Italie, malgré ce que je t'ai dit — et ce que je t'ai dit est vrai — il y a des velléités de travail, surtout dans l'Italie centrale, mais c'est un travail

[1] Riche émigré lombard, qui habitait le canton du Tessin, et aidait de toutes façons la propagande mazzinienne.

qui a été suscité par la crise française, et il cessera si, comme on le dit aujourd'hui, les choses s'arrangent en France. C'est un mélange de *Jeune Italie* et de Carbonarisme. Ils m'ont fait interpeler indirectement pour savoir si j'acceptais la fusion; mais, comme je ne sais ce qu'ils veulent, je ne réponds pas. Si j'en apprends davantage je te le dirai. Adieu pour aujourd'hui, parle-moi encore d'*elle*. Aime-moi.

GIUSEPPE.

XXV

A M. THOMAS ÉMERY, Lausanne

Londres, 25 avril 1839.

CHER A.,

Malgré mes prières, je n'ai plus reçu un seul mot de toi ni de Mme X... De la part de cette dernière cela ne me surprend pas. On ne peut exiger des lettres d'une mère qui vient de perdre sa fille! Mais, toi, tu devais m'écrire. Ton silence me fait craindre des choses pires, de nouveaux malheurs... et pour *elle!* Peut-être aurais-je demain des lettres; — puissent-elles ne pas m'apporter d'autres douleurs! — Mais, en attendant, je donne ces quelques lignes à un ami qui part directement pour la Suisse, afin qu'il les mette à la poste. Ecris-moi, je t'en prie.

Je t'écrirai plus longuement quand j'aurai reçu une lettre de toi et si elle est bonne — du moins autant qu'elle peut l'être !

Gustave est ici, avant de rentrer en Italie. Scipion, aussi, partira peut-être le mois prochain ; tu le verras. Rien de nouveau. Adieu.

XXVI

A Mme X..., Lausanne

Londres, 20 mai 1839.

MADAME,

Luttez avec courage, avec cette force surhumaine que donne à ceux qui sont bons le sentiment du devoir ; luttez pour elle [1], car, croyez-moi, elle le veut. Pleurez, souffrez ; Dieu m'est témoin que je voudrais à quelque prix que ce fût pouvoir vous épargner des douleurs, et pourtant je n'oserais pas vous ravir celle-là, car elle est sacrée ; mais pour tout ce que vous avez encore de cher au monde, que ce ne soit pas cette douleur desséchante qui épuise et tue. Il faut aimer celle qui est maintenant votre ange encore plus que la pleurer ; et aimer c'est faire avec effort ce qu'elle vous demanderait de faire si elle pouvait vous parler ; c'est puiser dans la pensée que ceci n'est qu'une absence, la résigna-

[1] Allusion à la fille que Mme X... venait de perdre.

tion dont elle serait elle-même capable ; c'est l'imiter, et vivre pour ceux qui restent et qu'elle a aimés sur la terre, pour les soigner et les consoler aussi longtemps que possible, comme elle le ferait, — c'est vous-même qui le dites dans votre lettre, — si vous, et non elle, nous aviez été enlevée ! Je sens toute l'amertume de votre perte ; je n'ai pas même essayé de vous consoler, car je sais trop bien que cela est impossible ; mais c'est d'elle que je vous parle et non de moi ; et je sens aussi que cet amour même qui vous fait souffrir doit et peut seul vous donner, à vous tous, la force de supporter la souffrance. Si le tombeau de ceux qui nous sont chers ne porte pas, écrit pour nous sur la pierre, le devoir de persister dans la route qui nous a valu leur amour, de nous épurer, de nous améliorer de plus en plus de manière qu'ils puissent un jour nous rencontrer dans l'amour et nous dire joyeux et sereins : « Vous avez fait cela pour nous, » la douleur ne serait plus qu'une sorte d'instinct. Elle doit être et elle est bien autrement sainte pour vous. Luttez donc pour elle, songez tous que l'affection dont elle vous rendait heureux est un legs qui vous reste, qu'elle vous a laissé en partant. Vous devez vous aimer, non seulement de toute votre affection, mais encore de toute celle qu'elle vous portait. Vous devez, vous, sa mère, lutter, résister et vivre pour ses sœurs. Vous devez, vous, ses sœurs, vivre pour sa mère, pour son père, pour son frère. Comptez-vous pour rien la possibilité, — je puis bien dire la certitude, car cela en est une pour moi, mais la possibilité suffirait à elle

seule, — la possibilité qu'un sacrifice d'un instant de votre souffrance à la souffrance des autres qu'elle aimait, un soin donné à la santé sur laquelle elle veillait, un rayon de foi résigné, fondé sur la conviction que vous la reverrez un jour, puisse lui donner encore à elle une joie? Que cette pensée ne vous quitte jamais, car, croyez-moi, il y a en elle bien plus de vérité qu'on ne lui en trouve généralement dans le monde d'aujourd'hui. Et je me croirais infâme à mes propres yeux si, dans des moments aussi solennels, je vous disais autre chose que ce que des années entières de méditation ont fait parvenir en moi à l'état de croyance.

Votre lettre est triste, Madame, plus triste encore qu'elle ne devrait l'être, car elle ne parle pas seulement du présent, mais de l'avenir, en des termes qui font trembler. Ce n'est pas seulement pour la fille que Dieu vous a enlevée que vous souffrez, c'est aussi pour celles qui vivent. Je sais que la santé de Mlle Madeleine est chancelante et que cette secousse, si elle n'y résiste par un grand effort de volonté, par un grand développement de force morale, peut lui devenir fatale. Mais cet effort elle doit le faire, elle le fera, j'en suis sûr. Mon Dieu, mon Dieu, si je pouvais écarter en le prenant sur moi tout danger de sa tête! Si je pouvais du moins lui inspirer un peu de cette force, dont vous avez, dont nous avons tous besoin. Priez-la, Madame, de veiller sur elle, dites-lui ce que je voudrais pouvoir lui dire moi-même : dites-lui que sa vie est sacrée, qu'elle vous est plus que jamais nécessaire, qu'elle l'est à tous

ceux qu'elle aime ; dites-lui que le désespoir est de l'athéisme, qu'il n'est pas permis aux âmes croyantes de négliger, de miner par le manque de soins, de flétrir par l'excès de la douleur la vie que Dieu nous a donnée en dépôt, ce qui appartient à lui et aux êtres aimés, et qu'il y a plus encore d'amour à chérir la vie dans la souffrance qu'à la mépriser. Et dites-lui que, moi aussi, j'ai souffert, que, moi aussi, je souffre et que depuis longtemps la vie m'est à charge, mais que je me suis dit que, tant qu'il y aurait quelqu'un dans ce monde à qui ma mort serait un coup funeste, à qui ma vie est chère et ma prière bonne, je devais vivre. Qu'elle se dise cela, et puisse ma prière lui parvenir avec celle que sa sœur fait peut-être en ce moment même pour elle. Je vous écris bien triste moi-même, mais résigné. Je pense aussi à mes deux sœurs mortes et à celui qui fut pour moi plus qu'un frère, mort aussi. Dieu sait que j'aurais besoin de les rejoindre, mais est-ce en nos mains ? Et essayer de quitter plus tôt la vie serait-ce bien le moyen de les rejoindre plus vite ? Nos devoirs sont ici-bas, et ce n'est qu'en les remplissant tous avec fermeté que nous pouvons espérer de nous rapprocher d'eux. Courage, calme et patience. Vivons, sinon pour nous, au moins pour les autres.

Je voudrais bien pouvoir vous dire quelque chose de positif sur moi et sur la course dont je vous ai parlé ; je ne le peux pas ; car cela ne dépend pas uniquement de ma volonté. Il y a des obstacles qui sont indépendants de moi ; je tra-

vaillerai à les surmonter, je désire vivement y réussir, c'est là tout ce que pour le moment je puis vous dire.

Je n'ai pas grande envie de vous parler des derniers événements de Paris, et je n'aurais pas au reste grand'chose à vous en dire. Dans mon opinion, ce n'est pas de la France que viendra le salut des peuples. Il y a eu toutefois là beaucoup de bravoure et de dévouement dans la poignée d'hommes qui agissent; puis une immense apathie dans la masse, et une inertie coupable de la part des intelligences du parti. Les hommes de pensée sont bien gravement responsables; car ils prêchent chaque jour implicitement l'insurrection ; ils la désertent quand elle éclate; ils la désavouent quand elle succombe. C'est un rôle d'inconséquence et de lâcheté. Je n'exige certes pas que les hommes qui prêchent la nécessité d'un changement, se précipitent dans la première émeute qui se fait dans les rues, mais lorsque quatre cents hommes tiennent pendant plus de quarante-huit heures en échec un gouvernement établi, il y a là plus qu'une émeute ; il y a une révolution en germe, et quelques noms connus venant en garantir l'intelligence, le but et la moralité, pourraient peut-être en assurer le succès. Ce divorce entre les hommes de pensée et ceux d'action est fatal et prouve que nous ne sommes pas de vrais croyants. Nous adorons pourtant tous les jours Dieu, dont chaque pensée est action.

Ma mère, ma sœur et mon père sont bien. J'espérais vous adresser un jeune homme que j'aime

beaucoup et qui se préparait à rentrer dans son pays en profitant de l'amnistie. Il vous aurait apporté de mes nouvelles, mais son départ est pour quelque temps encore différé. Vous savez probablement déjà que Rosalès est, lui aussi, rentré en Italie. Permettez que je vous prie à mon tour de ne pas me laisser sans nouvelles de vous, de Mlle Madeleine et de sa sœur Elisa. Croyez à l'amitié dévouée et constante de

JOSEPH.

Stolz [1] se porte bien ; il partage votre douleur, il attend votre lettre. Un frère, le seul qui restât aux Ruffini, vient de mourir à Gênes. Ils n'en savent rien encore, et je suis forcé de le leur taire, tant que nous ne recevrons pas une lettre de leur mère. Ils craindraient trop pour elle, et elle est aussi l'objet de mes craintes actuelles. Voilà encore une famille qu'une sorte de fatalité poursuit. J'ai vu mourir quatre des frères. Ici le frère de Joseph Dybowsky a disparu, et tout fait présager qu'il s'est suicidé ; sa position était triste. Joseph a beaucoup souffert, mais il est bien. Il connaît votre malheur et en ressent un profond chagrin. Ecrivez-moi, vous ou Emery, je vous en prie. J'ai besoin de savoir des nouvelles de vous tous, et si tant est que savoir si quelqu'un ici partage tout de vous puisse vous apporter un peu de soulagement, ne m'oubliez pas.

[1] Stolzmann.

XXVII

A M. Thomas Émery, Lausanne

Londres, 24 mai 1839.

Cher A.,

J'ai reçu ta lettre du 7 courant que j'attendais depuis longtemps, et un jour après celle de la pauvre Mme X..., à laquelle j'ai déjà répondu. J'ai moins parlé, je le confesse, à la mère qu'à la fille, car c'est à celle-ci que je pensais toujours en écrivant. Si j'avais osé, et si je n'étais pas retenu par la crainte constante d'empirer les choses, je lui aurais volontiers écrit directement. J'aurais voulu lui exprimer d'une façon plus claire ce que j'ai dit à sa mère d'une façon voilée. J'aurais voulu lui dire qu'elle ne peut, qu'elle ne doit pas mourir ; qu'elle ne peut pas, qu'elle ne doit pas transformer son image, — qui aujourd'hui m'apparaît triste, mais sainte et consolante comme celle d'un ange dont les prières me suivent, — en une vision de remords et de terreur, qui me pousserait à me haïr et détruirait le peu de force, de vertu, d'intelligence que je dois encore consacrer à mon pays. Je faillirais ainsi à la mission léguée par nos martyrs et à celle que je tiens

en particulier de mon pauvre Jacques [1]. Est-ce ma faute si je suis condamné à vivre seul et malheureux ? Ah ! si elle savait sous quel poids succombe mon âme ! si elle connaissait l'amertume inexprimable qui me saisit quand je mesure le désert de ma vie, lorsque je sens que je mourrai sans avoir connu un seul jour heureux et sans, — et c'est là la pensée qui me tourmente le plus, — sans avoir donné un seul jour de bonheur, elle aurait pitié de moi aussi et elle sentirait que j'ai presque droit à un effort de sa part.

Pourquoi caresserait-elle l'idée de la mort ? Pourquoi l'accélérerait-elle en s'abandonnant sans lutte à la douleur qui la ronge ? Pour moi aussi la vie est pesante, très pesante ; moi aussi, j'éprouverais le besoin de m'arracher à cette fatalité que je ne puis vaincre, et je l'aurais fait, si je n'avais pas une mère et une foi. Y a-t-il entre elle et moi inégalité de destinée ? Suis-je peut-être moins solitaire qu'elle ? Suis-je moins fait pour aimer ? Qui est le plus puni de nous deux ? Si nous nous étions rencontrés sur la terre, vingt ans auparavant, aurais-je été moins heureux qu'elle ? Aujourd'hui c'est ainsi : je ne m'appartiens pas, j'appartiens à Dieu, à mon pays, au martyre de la solitude. Je vivrai seul, mais pour cela mon cœur ne se tait pas ; mais pour cela mon âme n'a pas moins besoin de vie. En mourant *elle* me porterait un dernier coup, elle m'anéantirait.

Dieu m'est témoin que je donne tout ce que je

[1] Jacques Ruffini.

peux ; mon âme est sœur de la sienne, et je l'ai bien senti durant ces jours de crise douloureuse pour elle. Tout ce que je peux, je le donne, pourquoi ne me donnerait-elle pas tout ce que notre destinée nous permet ? Pourquoi ne serait-elle pas une sœur pour moi et ne trouverait-elle pas quelque douceur dans ce lien ? J'ai eu trois sœurs et je n'en ai plus qu'une seule ; et cette dernière m'aime, mais son éducation, la famille où elle est entrée, l'éloignement où nous vivons, et la trempe de son caractère ne lui permettent ni de deviner, ni d'aimer ce qui se passe dans mon âme à moi. Elle ne comprend pas la foi qui m'anime, elle ne pénètre point les mystères de ma vie morale ; elle souffre avec moi parce que je souffre, mais non pour la cause de mes souffrances. *Elle* pourrait être la sœur qui me comprend, la sœur de l'exil et du malheur. Qu'elle soit comme une âme à laquelle Dieu défend de me rendre heureux ici-bas, mais qui sait que nous devons nous rejoindre dans un au-delà où elle pourra me rendre heureux et qui, en attendant, veille sur moi, pour que je ne cesse pas d'être digne de l'autre vie. Les affections de la terre ne représentent qu'un instant ; ce qui naît ici-bas est un principe, une aspiration ; la fin, si elle ne se trouve pas en ce monde, se trouve ailleurs. Nous croyons tous deux que cette vie n'est qu'un voyage, un jour du grand voyage de l'âme ; accomplissons-le avec résignation et trouvons l'un et l'autre une consolation dans la pensée que chaque jour qui passe rapproche peut-être les deux lignes de notre destinée dont la ren-

contre, — sans qu'il y ait de notre faute, pour des raisons indépendantes de nous, — ne peut avoir lieu en ce monde.

Pourquoi désire-t-elle se séparer de moi et de ma vie plus encore qu'elle ne l'est aujourd'hui? Pourquoi veut-elle quitter le monde, tandis que j'y suis encore? Pourquoi ne pas continuer à me protéger par ses prières? Elle prierait aussi au ciel pour moi, mais je ne le saurais pas!... Dans mon isolement, je pourrais peut-être l'oublier, renier ma mission et m'éloigner de ce que justement *elle* aime en moi. Notre union ne peut être qu'une union mystique, spirituelle; nous sommes, il est vrai, exilés l'un pour l'autre, mais c'est déjà beaucoup! — et son âme délicate doit deviner ce qu'est pour l'exilé le sentiment qu'il y a en ce monde un être qui pense à lui, qui le suit de ses vœux, qui comprend ses devoirs et prie pour qu'il réussisse à les accomplir. Et puis la vie est courte; même sans en hâter la marche elle fuit rapidement! Prie-la donc de vivre, d'avoir soin d'elle-même, de désirer vivre pour sa mère, pour ses sœurs, pour toute sa famille, pour moi aussi qui suis son frère. Prie-la..., et ne tarde pas à m'en donner des nouvelles.

Un autre malheur est arrivé. Les Ruffini viennent de perdre le seul frère qui leur restait encore. Cette mort est plus triste pour sa mère que pour lui! — Cette pauvre mère que tu as connue est condamnée jusqu'à la fin à une vie de martyre. De tous ses enfants il ne lui reste que deux fils exilés et une fille mariée! — Dans sa

jeunesse son mari l'a rendue très malheureuse ; puis les morts ont commencé et se sont suivies avec une rapidité effrayante. Et elle est vieille, et bien que sa foi religieuse lui donne la force de la résignation, je tremble pour elle et pour ses fils exilés qui désormais n'aiment plus qu'elle au monde. Que Dieu lui accorde la force de résister quelques années encore, et qu'il nous permette de lui donner avant sa mort la seule consolation qu'elle soit encore capable de ressentir : — celle de voir se réaliser l'idée pour laquelle son Jacques est mort ! — celle de savoir que son nom est sacré aux Italiens comme celui d'un patriote dont le martyre a accéléré la rédemption de l'Italie. Tous les jeunes Italiens qui ont une mère devraient penser toujours à celles qui ont vu mourir leurs fils pour la patrie, et qui peuvent mourir avec l'amertume de les voir oubliés et avec le doute horrible qu'ils soient morts pour une illusion.

Je ne puis rien encore te dire de moi, ni certifier si je viendrai ou non cet automne. Comme je l'ai écrit à Mme X..., je le désire et je ferai tout ce qui est possible; pourtant je ne puis rien promettre sûrement. J'ai mille difficultés malaisées à surmonter ; tu les connais en partie, mais pas toutes ! Je *voudrais* venir et je *crains* de venir. La victoire entre le désir et la crainte dépendra de circonstances que je ne puis prévoir aujourd'hui. Le voyage de Scipion est retardé pour le moment. Gustave est ici, il a donné une soirée de déclamation, dans le but de recueillir un peu d'argent pour payer ses dettes et rentrer en Italie, mais il

n'a pas réussi. Il compte rester à Londres quelques mois encore pour tenter la fortune. Emile Mayer[1] est ici également, bon toujours en toutes choses, mais sans cet esprit d'action qui provient de la foi et du sentiment du devoir. Il apporte de tristes nouvelles de la Toscane. Je crois cependant que nous devons essayer de réactiver le travail en faveur de la *Jeune Italie*, en faveur d'elle seule. Quand j'aurai une occasion, je t'enverrai quelques modifications introduites aux statuts. Il faudrait aussi renouveler l'organisation des dépôts. L'étranger est nécessaire pour l'intérieur, bien qu'inutile en lui-même. Avec l'habitude que nous avons de regarder au dehors, il est malheureux que les jeunes Italiens qui voyagent en France ou ailleurs trouvent toute vitalité à peu près éteinte dans notre association. Le colloque dont tu me parles serait très désirable; saisir l'occasion quelle qu'elle soit et prêcher inébranlablement en faveur de la *Jeune Italie*. Je voudrais t'écrire plus longuement, mais je ne le puis. La personne qui doit porter cette lettre à Paris va partir.

Ecris-moi et aime ton

GIUSEPPE.

[1] Patriote livournais, d'origine allemande, frère d'Enrico Mayer qui joua un rôle important dans l'histoire du *Risorgimento* italien.

XXVIII

A M. Thomas Émery, Lausanne

Londres, 21 juillet 1839

Ami,

Je réponds tardivement à ta lettre du 22 juin. J'espérais t'envoyer une lettre par une occasion, mais la personne qui devait se rendre en Suisse a changé d'itinéraire et m'a désappointé. Je pourrai peut-être te l'envoyer prochainement. En attendant je t'écris sur autre chose. J'ai reçu hier une lettre de Mme X..., bonne, d'un côté, par l'affection qu'elle me témoigne, mais triste de l'autre, car, dans une demi-ligne, sur sa fille, elle me dit que celle-ci continue à tousser et à maigrir. Je regrette qu'elle n'ait pas suivi le conseil du médecin et ne se soit pas rendue à Wisbourg. Comment peut-elle supposer que, si je venais en Suisse, je n'irais pas la chercher où elle serait? Croit-*elle* donc que je ne pense pas à *elle?* Et que je ne l'aime pas comme une sœur puisqu'il m'est défendu de l'aimer autrement? Dieu m'est témoin que, si je désire ardemment trouver moyen de faire cette course, c'est uniquement pour *elle!* Je sais cependant, comme je te l'ai dit à plusieurs reprises, que de nous revoir ne nous fera aucun bien, qu'au con-

traire nous souffrirons davantage ! Cependant, je viendrai, mais uniquement pour elle. Pour le moment c'est impossible. Ma situation est telle que, sans parler de quitter l'Angleterre, je ne pourrais même sortir de la ville ! J'avais compté sur quelques articles insérés dans différents journaux, mais ces espérances se sont évanouies. Je n'ai pas deux schellings dans ma poche et je vis en attendant en faisant des dettes. Je commence à me demander si je parviendrai jamais à me remettre sur pied.

Nous dépensons par mois, en vivant très mal, beaucoup plus que nous ne recevons de la maison. Il y a pour nous impossibilité absolue de vivre à Londres, mais les autres ne s'en aperçoivent pas et comment leur ouvrir les yeux ? Je ne puis donc te dire que ceci : à peine aurai-je l'argent strictement nécessaire pour ce voyage, je me mettrai en route et je ferai tout ce qui dépend de moi pour accélérer ce moment. Je travaille, mais la revue mensuelle qui reçoit mes articles ne les paye pas. Elle allait mourir ; nous nous sommes offerts pour essayer de la faire revivre, à la condition d'être payés si nous réussissons. Je ferai d'autres travaux pour d'autres recueils, mais mes idées que je ne puis et ne veux changer m'en rendent l'accès difficile. De toutes façons, avant 1840, je recevrai de chez moi une somme qui, jointe à celle que je toucherai ici, me permettra, je crois, de bouger. Avant ce moment-là je n'ai guère d'espérances. Et à cette époque elle sera en France chez sa sœur ! Mais la possibilité de mon arrivée ne doit pas la détourner de ses projets ; j'en éprouverais un véritable remords.

A peine aurai-je la somme nécessaire, je la mettrai de côté pour le moment où il sera opportun de s'en servir. Remercie-la des paroles dont elle t'a chargé pour moi. Dis-lui que je la bénirai si elle promet de prendre soin d'elle-même; dis-lui, si elle veut l'entendre, qu'elle m'est infiniment plus chère qu'elle ne le croit, et que je rêve d'elle et pense à elle chaque jour, et que j'ai besoin qu'elle vive... Dis-lui tout ce que tu peux imaginer pour moi, tu ne diras jamais plus que je ne voudrais lui dire. Je répondrai à sa mère dans quelques jours.

J'attends avec impatience une autre lettre de toi; d'abord à cause *d'elle;* ensuite pour savoir si le résultat de tes dernières entrevues avec les Italiens dont tu me parlais a été, oui ou non, conforme à nos croyances et si le travail qu'ils entreprendront sera fait au nom de la *Jeune Italie*. Je le désire vivement, car je crois le moment venu de faire de nouvelles tentatives, et pour ma part j'ai commencé. J'essaie d'abord avec la Toscane et les Etats pontificaux, où il y a déjà (je parle de ces derniers, car en Toscane on dort) des éléments organisés. Ils sont malheureusement entachés des anciennes erreurs: concessions, transactions et silences sur les points vitaux. Il faut essayer de dissiper ces erreurs avant qu'elles ne s'enracinent en s'étendant. Je ne saurai que plus tard, dans quelques mois seulement, le résultat de mes tentatives; mais, en attendant, elles serviront à réveiller, partout où c'est possible, l'esprit de la *Jeune Italie* et à faire pressentir un rapprochement. Je me lance dans cette entreprise avec un

cœur mort, car je suis abandonné de tous ceux qui autrefois m'étaient dévoués. Je prévois pour moi de grands chagrins ; d'abord, parce que nous ne réussirons pas, je le crains, et ensuite parce que faire de nouvelles tentatives quand on ne sait pas comment vivre et qu'on a son temps pris par la nécessité d'écrire des articles pour l'Angleterre, ressemble à du délire. Mais que Dieu nous aide et mettons-nous en paix avec notre conscience.

J'aurais besoin de l'adresse d'un des jeunes Piémontais que tu dois avoir vu, que Scovazzi connaît depuis longtemps, et dont le nom de guerre est Olgiati [1]. N'oublie pas de me la donner si tu peux. Une des choses les plus importantes — et vous l'avez peut-être concrétée — est l'organisation d'un système pour l'envoi de correspondances et d'imprimés. Du reste, je te supplie d'inculquer la prudence à Scovazzi ; dis-lui de laisser tranquilles les patriotes qui sont en Italie, de ne pas multiplier les lettres inutiles, etc. Ces rares amis nous seront précieux, et il serait criminel de les perdre.

Ton ami, le jeune Procida est ici, celui qui avait pris une charge trop lourde pour ses épaules. Il arrive d'Amérique et cherche à s'occuper à Londres. Son intelligence s'est développée littérairement parlant, mais il s'est diminué politiquement. Il ne parle ni d'association, ni de rien ; il discute la possibilité que la délivrance nous vienne d'un prince italien et autres utopies propres aux hommes positifs : spectacle douloureux ! Mais peut-être devien-

[1] Giuseppe Cornero, aujourd'hui sénateur du royaume d'Italie. Il occupa plusieurs préfectures importantes.

dra-t-il sage? Il m'a demandé de tes nouvelles et m'a prié de te saluer.

Emile Mayer répond ce que j'aurais pu te dire d'avance. Il n'y a pas, ou du moins on ne connaît pas en Italie d'autre établissement du genre que tu désires, sauf celui du marquis Ridolfi à Meleto! Il n'accueille du reste qu'un certain nombre de personnes. J'ignore si ce nombre est complet. Emile sera en Toscane le mois prochain et il se met à ta disposition pour te donner tous les renseignements que tu voudras ou que ce monsieur voudra donner, car il lui écrit directement à Florence.

On a traduit, je ne sais pourquoi, dans la *Revue Britannique* ma première lettre sur l'Italie, en y ajoutant une note que je n'ai pas vue, mais qu'on me dit très stupide. On traduira également l'autre, je pense. La troisième paraîtra le premier août. J'ai écrit aussi un article sur George Sand et un autre sur Byron et Gœthe. La plupart des gens déclarent qu'ils ne les comprennent pas, d'autres leur sont hostiles; cependant quelques jeunes gens semblent désireux d'accueillir des idées qui leur paraissent neuves. Je sais que tu es lié avec Sainte-Beuve et Mickiewicz. Que Dieu me garde des excommunications!

Ecris-moi et crois-moi ton

G.

Sans craindre de me tromper, je suppose que, malgré leurs bonnes intentions, les gens de Turin n'ont encore envoyé et n'enverront de longtemps personne dans les autres Etats. Au contraire, il

faudra insister pour qu'ils ne renoncent pas définitivement à cette idée. Si je parvenais à remettre sous notre autorité Bologne et les autres villes pontificales, un envoyé du Piémont pourrait produire un effet miraculeux. Il serait utile alors qu'il fût muni de nos instructions.

XXIX

A Mme X..., Lausanne

Londres, 2 septembre 1839.

Ma chère Dame,

J'ai été bien longtemps sans vous écrire, j'en ai du remords; mais, croyez-le bien, si j'avais quelque chose de bon à vous écrire, je ne tarderais pas tant à le faire. Bien souvent je prends la plume et je la quitte découragé; cela m'arrive avec tous ceux que j'aime. Je voudrais tant leur donner de la joie et des consolations et je le puis si peu. J'ai, au reste, depuis quelque temps beaucoup de travail sur les bras: travail à peu près inutile, mais que je ne puis repousser. J'écris ici pour le *Monthly Chronicle*, qui, par suite de pertes très graves, menacé de devoir cesser de paraître, s'est adressé à quelques personnes, à moi entre autres, pour une dernière tentative. Nous avons accepté, parce que

le directeur est un brave homme et mérite qu'on fasse quelque chose pour lui. Puis, quant à moi, si par nos efforts la revue pouvait regagner le terrain qu'elle a perdu, elle m'offrirait le moyen de dire ce que je pense ou à peu près, sur mon pays ignoré ou méconnu et sur autre chose. J'écris donc, sans aucun profit pour le moment, des articles que peu de monde lit, qui ne sont du goût de personne aujourd'hui, mais qui peut-être prédisposent quelques âmes jeunes et bien intentionnées à recevoir dans quelque temps d'ici l'enseignement que d'autres viendront leur donner. J'ai parlé de Lamennais, qu'on ignore; de George Sand, qu'on exècre; de Byron, que j'aime et qu'on traite ici avec une véritable ingratitude; de Gœthe, que je n'aime pas, mais que je ne crois pas devoir juger défavorablement et avec réaction, parce que je me trouve avoir en 1839 des croyances plus saines et plus avancées que les siennes. Il m'était venu l'idée de vous transcrire les quelques pages que j'ai tracées sur ces deux hommes; et je le ferais si je pouvais croire que cela vous ferait plaisir. Mais le français en est pitoyable, car il me faut écrire de façon à ce que la traduction anglaise soit facile à faire. J'ai aussi écrit quatre lettres sur l'Italie : ce sont celles que la *Revue Britannique* a commencé à retraduire pour son compte. Je ne l'ai pas vue; mais, quel que soit le mauvais effet inhérent à une « retraduction », je serais charmé qu'elles puissent tomber sous vos yeux, car tout ce que j'y ai dit est mal dit, mais vrai, et la quatrième lettre surtout vous intéresserait. J'y

parle de nos martyrs de 1833 et de la *Jeune Italie*. Je pense qu'il ne vous serait pas difficile de trouver la *Revue Britannique* à Lausanne.

Quant aux pages sur Miękiewicz, elles ne méritent pas qu'on en parle ; ce n'est rien du tout. J'ai dit pourtant en une ligne ce que vous en pensez et ce que j'en pense. J'admire cet homme, je ne connais pas en ce moment de poète en Europe qui s'élève aussi haut que lui, mais sa route est faussée. Il pouvait être le poète précurseur, et il n'est que le poète des grandes ruines. L'avenir ne relèvera pas plus de lui que de l'école catholique. Ces gens-là — je parle des philosophes et non du poète — ne s'aperçoivent pas que tous leurs travaux d'analyse sur le christianisme achèvent de le tuer. Je dis le tuer comme foi dans sa partie dogmatique, car comme morale il nous est conquis et restera; seulement quelque chose s'y superposera.

J'ai travaillé et je travaille aussi pour quelques revues trimestrielles ; j'y ai donné des appréciations sur Victor Hugo et sur Lamennais, et quelques articles sur des sujets italiens.

Tout cela est ennuyeux et ne mène à rien. J'en serais honteux, si la nécessité ne m'y forçait pas. Je sens le temps s'enfuir ; je sais que ma vie ne sera pas longue, et il me paraît aujourd'hui qu'elle a été très mal employée. Mon bonheur n'est pas en cause ; je n'étais pas né pour en avoir, mais je n'ai fait le bonheur de personne, et je n'ai presque rien fait pour mon pays. Si vous saviez avec quelle amertume je considère quelquefois toute mon exis-

tence passée ! Si vous saviez avec quelle douleur profonde j'ai pleuré il y a quelque temps en rêve, — je devrais dire en réalité, car je me suis éveillé tout en larmes — sur ma mort qui devait avoir lieu le jour suivant, uniquement parce que je trouvais ma vie inutile ! Il y a eu, je m'en aperçois aujourd'hui, une immense disproportion entre mes conceptions et mes moyens de réalisation. Je n'ai pu ni fraterniser avec le monde, ni le transformer; ni jouir du beau existant, ni créer, en lui donnant un corps, celui dont le type se trouve dans mon âme; ni faire servir à quelque chose mon sacrifice. A quoi a servi, dites-le-moi, mon existence ? Ai-je fait un seul être heureux dans le monde? Ai-je donné un seul jour de bonheur à une créature vivante ? Ai-je réalisé le moindre, le dernier des rêves que j'ai formés pour ma patrie ? Je n'ai rien fait ! Cette pensée me poursuit, car enfin je suis homme, et il faut à l'homme ou la conscience du bonheur d'autrui par son œuvre, ou de l'utilité du dévouement. Je n'ai ni l'une ni l'autre : et ce sentiment mine aujourd'hui les forces qui me restent, et me menace d'un affaissement coupable et immoral. Je vous le dis comme je le dirais à ma mère, si ma pauvre mère pouvait en ceci me comprendre. Priez pour moi, et faites prier pour moi, pour que cette tentation s'éloigne, pour qu'avant de mourir je sois bon à quelque chose.

Vous voyez que je donne carrière à ma plume, et que je me confesse à vous comme à quelqu'un en qui on a une confiance sans bornes. Cette pensée m'est venue et je l'ai écrite. Peut-être ai-je

mal fait; mais que cela vous prouve au moins qu'une lettre à vous tient lieu en quelque chose d'une causerie intime. Il n'est que trop vrai, depuis surtout mon départ de la Suisse je lutte contre un découragement que toutes mes relations sociales et individuelles contribuent à augmenter. Car, je le sens, le malheur de tout ce qui m'intéresse, de tout ce qui s'intéresse à moi entre en ceci pour les deux tiers. Je n'ai jamais aspiré au bonheur, depuis bien longtemps j'ai regardé ma vie en face dans toute sa nudité et son isolement; je l'ai acceptée telle qu'elle est, telle qu'elle doit être; mais, si tous ceux que j'aime pouvaient trouver, sinon le bonheur, du moins le calme, je sens que je la trouverais assez belle encore.

Ceci me ramène à vous, Madame, dont je ne sais plus rien depuis le 1er août, date de la dernière lettre d'Emery. Qui sait comment vont les choses chez vous! Veuillez me dire quelques mots ou prier Emery de le faire pour vous, sur votre santé et sur celle de Mlle Madeleine. Tout long silence me fait trembler. Sur moi-même que puis-je vous dire? Déçu dans mon espoir de vous rendre visite ce mois-ci, comme je l'avais cru un instant, je ferai tout ce qu'humainement on peut faire pour réaliser ma course dans l'hiver. Je crois absolument que je le pourrai; mais ce n'est qu'aux premiers jours de janvier qu'il me sera possible de vous en donner l'assurance positive et de vous indiquer l'époque précise.

Nos lettres arriveront peut-être trop tard; mais, je dois vous dire que nous avons écrit, Augustin

et moi, pour qu'un ami qui était sur le point de venir d'Italie en Suisse se présentât en notre nom chez vous. Je ne connais pas personnellement ce jeune homme ; mais Augustin a été intimement lié avec lui, et moi je sais qu'il est son ami, qu'il est bon, dévoué, et qu'il sympathise avec moi. Il m'a paru qu'à tous ces titres j'étais autorisé à satisfaire aux désirs qu'il avait de connaître les personnes que nous aimons le mieux et qui nous aiment le mieux en Suisse. Je lui ai donc envoyé votre adresse ; et si elle lui parvient à temps, vous voudrez bien l'accueillir, et lui faire aussi connaître Émery. Il est né en Piémont et s'appelle Rosazza; il n'est pas exilé et rentrera dans son pays après avoir vu la Suisse.

Je vous ai parlé de découragement ; n'allez pas croire qu'il influe sur mes actions ou sur mes croyances; mais il influe sur la force de mes actions : j'agis, je m'occupe même très activement par suite de quelques circonstances et de beaucoup de réflexions qui m'ont paru m'en imposer le devoir, de rappeler à la vie active et à la force la *Jeune Italie*. Depuis un mois à peu près j'ai résolu de me vouer corps et âme une seconde fois à nos travaux, qui avaient presque cessé aujourd'hui. Mais c'est plutôt par un froid sentiment du devoir que par l'enthousiasme qui présida à mes premières tentatives. J'avais alors foi dans la jeune génération italienne et en moi; aujourd'hui je n'ai foi qu'en Dieu et dans la justice de notre cause. De plus, si vous exceptez Emery et quelques autres ici, à l'étranger je suis seul. Cette inaction, au reste, dans

laquelle la *Jeune Italie* était à peu près tombée était une faute grave : car, lors même que tout espoir de réussite serait pour le moment actuel interdit, l'agitation aurait au moins empêché l'amnistie autrichienne et maintenu chez nous ce système de terreur qui peut seul enfanter la réaction.

Emery ne m'a pas dit grand'chose sur Mickiewicz, ni sur la connaissance qu'il a faite de M. Sainte-Beuve ; vous savez bien que je suis prophète. Veuillez lui dire que je lui écrirai dans deux ou trois jours.

Ma vie ici se passe comme toujours. Je sors le moins possible de chez moi. Nous n'avons eu que trois jours d'été ; il pleut, il fait froid, il fait du vent. La seule émotion que j'aie éprouvée depuis ma dernière lettre a été une émotion de souvenir. J'ai rêvé un instant la Suisse, vous tous, les lacs, mes Alpes, les *vergiss-mein-nicht*, tout ce que j'aime en écoutant la symphonie de *Guillaume Tell* de Rossini, morceau qui n'a rien de commun avec sa manière habituelle et auquel je ne connais rien de comparable si ce n'est le début du *Wilhelm Tell* de Schiller.

Adieu, Madame, écrivez-moi ; soyez forte et résignée et croyez à l'amitié profonde de

JOSEPH.

XXX

A M. Thomas Émery, Lausanne

Londres, 14 septembre 1839.

Cher A.,

J'ai reçu ta lettre du 6. Pardonne-moi mon long silence. J'ai été tellement pris par le cou, si accablé de besogne que j'ai différé d'écrire jusqu'à présent. Plusieurs jours avant de recevoir ta lettre j'avais écrit à Mme X... Je vous récrirai à tous deux prochainement. Je savais qu'*elle* devait partir d'après une lettre que Stolzmann a reçue, mais, ni dans cette lettre, ni dans la tienne je ne trouve de nouvelles positives de la santé de Madeleine. Tu y fais cependant quelques allusions très tristes. Prévoyant la possibilité de son départ j'ai dit à Mme X..., que si — comme je l'espérais — je pouvais réaliser mon projet, je l'en aviserais quinze ou vingt jours à l'avance. Mais c'est un mois d'avance que je vous en avertirai, de façon à ce que, sans anticiper hâtivement son retour, — ce qui pourrait diminuer le bien que lui aura fait le changement d'air, — *elle* soit informée à temps du moment de mon arrivée. Quant au projet en lui-même, je te dis et te le répète que le seul obstacle est le manque absolu d'argent, je dis absolu. En faisant allusion, comme tu le fais avec une certaine amer-

tume, aux espérances évanouies, tu ajoutes simplement une douleur à une autre douleur.

Tout en sachant que les résultats de cette course seront plus mauvais que bons, je l'aurais déjà faite dix fois plutôt qu'une, je te prie de le croire. Je ne connaîtrai mon sort que les premiers jours de janvier et je ne pourrai rien décider et rien écrire avant ce moment-là. Il ne faut donc pas qu'elle se mette en voyage pendant ce mois si rigoureux ; elle doit rester là-bas, tant que de Lausanne on ne l'aura pas informée de mes intentions, et elle doit être persuadée que je ferai tout ce qui dépend de moi pour remplir ma promesse.

Je ne puis t'écrire aujourd'hui comme je le voudrais ; je suis forcé de profiter de l'occasion pour Paris. Mais dans peu de jours je te récrirai ainsi qu'à Mme X... Merci de l'adresse. Je t'envoie un exemplaire des instructions qui circulent maintenant parmi les nôtres, afin qu'il y ait conformité partout. Je regretterai ton départ de la Suisse, car dans la partie française je ne sais à qui me fier — sauf à toi — sans exception aucune. Cependant si cela doit faciliter ta vie, fais-le. En France également tu pourras être utile. Je regretterai ton départ pour *elle* aussi. Ta présence et l'affection que tu lui témoignes et que tu as pour toute la famille sont un appui pour *elle*. Adieu, je t'embrasse à la hâte. Crois-moi toujours ton

GIUSEPPE.

XXXI

A Mme X..., Lausanne

Londres, 31 octobre 1839.

MADAME,

Encore un malheur[1] pour vous qui mériteriez de n'en éprouver jamais ! C'est Emery qui me l'apprend et qui me dit la mortelle inquiétude et la douleur dans laquelle cet accident vous a jetés tous. Je n'avais pas besoin de l'apprendre pour le savoir, car, à part même la gravité de l'accident et les conséquences qu'il pouvait avoir, je sais que toute douleur est double, triple pour vous ; elle se complique de tout le passé, car il y a des blessures qui ne se cicatrisent jamais, et dont le mal se ressent vivement toutes les fois qu'un nouveau coup vient les irriter. Je sais tout cela et ce que vous devez avoir souffert, et tout ce que vous devez souffrir encore. Dieu merci, celle-ci au moins n'est pas une souffrance dénuée de consolation. La convalescence de votre fils sera longue peut-être, mais au moins est-elle assurée, — vous éprouverez donc aussi, je l'espère, la joie de vous le voir rendu ; — je dis rendu, car il pouvait périr ou se voir condamné à vivre d'une vie pénible pendant

[1] Un accident de voiture où faillit périr le fils unique de Mme X...

toutes les années à venir. Je sais que je ne pourrais rien à ce que vous éprouvez ; je ne pourrais aujourd'hui que lui prêter quelques soins avec vous ; mais j'ai éprouvé ce que j'éprouve à chaque malheur qui tombe sur ceux que j'aime, l'amertume de la pauvreté ; car, si j'avais eu à ma disposition la centième partie des moyens que tant de jeunes éventés dépensent pour de folles courses sans but, j'aurais pris la poste et je serais accouru auprès de vous. Mais ma position a changé depuis quelque temps ; peut-être ne sera-ce pas pour toujours, mais je n'ai pas aujourd'hui une impulsion du cœur que je puisse suivre, pas un désir que je puisse accomplir. Acceptez ce désir ; je n'ai rien de plus à vous offrir. Faites accepter aussi, je vous en prie, l'expression sincère de mon chagrin pour ce qu'il a souffert et de ma joie pour ce qu'il a été sauvé à M. X... Mon Dieu, que ne doit-il pas avoir éprouvé sur ce chemin de Vevey ! J'aurais tremblé plus encore, je l'avoue, car certes vous avez eu la même pensée, si Mlle Madeleine avait été auprès de vous. Dans son état actuel de faiblesse physique, une telle secousse aurait pu lui faire un mal irréparable. Aujourd'hui, car je n'imagine pas que vous vouliez ou puissiez le lui tenir caché, elle apprendra en même temps l'accident et l'éloignement du danger. Que cette pensée aussi vous console ; car la douleur qui lui est épargnée vous est épargnée. Je vous remercie de votre lettre du 5, et des reproches que vous m'y faites avec tant d'affection pour mon long silence, reproches que je mérite et que je vous promets de ne plus mériter désor-

mais. L'état de spleen — pardonnez-moi d'emprunter un seul mot à l'Angleterre — dans lequel je me trouve assez souvent, ne doit pas m'empêcher d'écrire à ceux que j'aime ; il doit me pousser vers eux, car c'est bien uniquement dans leur parole que je peux trouver de la force et de la foi pour m'y soustraire. Si je viendrai ! Oui, je viendrai ; j'en ai l'intention bien arrêtée et j'espère ne pas trouver d'obstacles sérieux à sa réalisation. Quand je parle d'obstacles, vous comprenez bien, je pense, que je ne fais pas entrer en ligne de compte les difficultés éventuelles que je pourrai rencontrer sur ma route. C'est autre chose que j'entends. Je ne viendrai pas avant la fin de mars, mais je viendrai. Ce sera une courte visite, je le sais et vous le dis d'avance ; car mon temps sera compté, et il me faudra m'y résigner ; mais ces quelques jours nous donneront, je l'espère, la force pour en attendre d'autres.

Je ne sais rien, ou du moins je n'ai rien lu concernant la sœur Emmerich. Toutes ces prétendues manifestations d'une foi qui ne produit plus aucune action dans les masses, qui ne fait plus rien pour les millions d'opprimés de l'espèce humaine, me font mal ; et c'est avec une véritable douleur que je vois tant d'intelligences qui pourraient se vouer à des œuvres de vie, se perdre en des choses d'où rien ne peut plus tirer que la mort et l'infécondité de la mort. Mon Dieu ! que de miracles, que de thaumaturges, ne comptait pas le paganisme expirant ! Quant au duc de Normandie dont le livre m'est tombé sous la main, il n'y a rien à dire. Si

vous connaissez sa vie, vous savez que c'est l'œuvre d'un fou. Emery me parle d'Albera comme d'un de ses adeptes; ce qui me prouve la vérité du vers de Boileau :

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

J'ai lu l'ouvrage de Quinet dont vous me parlez. J'ai beaucoup sympathisé avec cet écrivain, homme d'un talent incontestable, et de vues extrêmement larges et fécondes; mais ses derniers écrits, l'article sur Strauss surtout, m'ont paru indiquer une tendance rétrograde. Je compte vous reparler de tout cela sous peu; je ne le peux à présent, car il me faut envoyer ma lettre. Veuillez m'écrire, Madame, et donnez-moi des nouvelles de votre fils, de Mlle Madeleine et de votre projet de course.

Croyez toujours, je vous en prie, à l'affection inaltérable et au dévouement de votre ami

JOSEPH.

XXXII

A Mme X..., Lausanne

Londres, 22 décembre 1839.

MADAME,

Vous voyez que je ne vous fais pas attendre une réponse à votre lettre du 14. Elle m'a tiré

d'une grande inquiétude au sujet de votre fils. Je craignais que la chose eût mal tourné, et je n'osais pas écrire. Il est guéri, Dieu soit loué ! Jouissez-en et ne vous tourmentez pas pour l'avenir: les deux accidents de l'année qui va finir constituent une probabilité de plus pour celle qui va suivre. Puisse-t-elle couler douce et paisible pour vous et pour toute votre famille. Puisse la santé de Mlle Madeleine se raffermir ! Puissé-je voir s'exaucer la dixième partie des vœux que je fais pour vous. Peut-être, l'année 1840 se passera-t-elle dans la stagnation de celle qui l'a devancée. Et, cependant, quelque chose dans le cœur me dit le contraire ; quelque chose me dit que nous serons appelés à témoigner de nos croyances à la face des peuples. Mais, si nous devons trouver encore en nous des forces pour rentrer dans l'arène, il nous faut du calme dans l'âme pour ceux que nous aimons : il nous faut des anges qui prient pour nous ; il ne faut pas que des terreurs individuelles viennent nous ravir ce peu d'énergie qui nous reste encore. Puissiez-vous donc être bien calmes et paisibles, vous tous que nous aimons et qui nous aimez ! Vous serez, je l'espère, contents de nous.

Votre solitude vous pèse ; je le conçois. Vous allez bientôt partir pour la France et rejoindre vos filles ; c'est bien ; mais ne hâtez pas trop votre retour en Suisse. S'il est vrai que la santé de Mlle Madeleine s'améliore à Roanne, tâchez, au nom de Dieu, qu'elle y reste le plus longtemps possible. Ceci est important; songez-y bien. Vous

pouvez rester plus longtemps auprès d'elle en France ; ce sera tant mieux si vous le faites. Mais dussiez-vous en être empêchée, vous êtes mère assez dévouée pour supporter l'absence, quand un si grand espoir s'y rattache. Dois-je le dire? Le départ de Mlle Madeleine et de Mlle Elisa m'a paru prématuré ; et le retour dans le mois prochain ou même en février, me le paraîtrait encore plus. Réfléchissez-y bien en famille, et pardonnez à mon affection sincère la hardiesse avec laquelle je viens, sans en être requis, apporter mon vote. Recevez-moi sans réagir comme un fils, comme un frère et laissez-moi vous rappeler que c'était pour lui éviter la rigueur de l'hiver que vous avez décidé le départ de Mlle Madeleine pour la France. Or, l'hiver n'est pas seulement décembre et janvier ; c'est février ; c'est, à Lausanne surtout, vous savez cela mieux que moi, mars qui est rigoureux. Songez-y. S'il est vrai que son séjour actuel profite à sa santé, bénissez son éloignement, et ne faites pas les choses à demi. Si elle pouvait vous revenir dans un état à ne plus vous donner le moindre sujet d'inquiétude! Calculez un peu. Cette lettre vous parviendra en janvier, février est un mois si court! Vous partiriez vers la fin ; vous resteriez un mois en France, et vous reviendriez avec elle à la fin de mars à Lausanne. Alors le froid s'en va pour ne plus revenir ; le souffle du printemps ride seul votre lac. Et un beau jour, en avril, un bateau le sillonnerait, vous amenant pour quelques jours un ami ; un ami triste, pâle et sévère, mais dont la physiono-

mie se dériderait bien par le plus beau sourire qu'il lui soit donné de former, — ce qui n'est pas dire grand'chose, j'en conviens de bon gré, — s'il pouvait, en entrant, voir la santé sur tous les visages. A présent j'ai dit ; ne vous fâchez pas, ne m'appelez pas un intrus et songez que toute cette hardiesse me vient de cœur.

J'ai parlé de la visite amicale en avril ; n'allez pas croire que ceci est le commencement d'une série de renvois. Non, en vérité ! mais un retard d'environ une quinzaine de jours sur mon premier projet est inévitable par suite d'affaires, et j'ai voulu vous dire ceci aujourd'hui déjà, pour ne pas en parler plus tard.

Je trouverai la Suisse bien changée, dites-vous. Hélas! je vois bien d'ici ce qui en est : cela malgré le Tessin et Luini[1]. Politiquement parlant il n'y avait, quand je suis parti, qu'une seule question importante pour vous. C'était la question nationale ; le changement du pacte, la constituante ; et c'est avec chagrin que j'ai vu cette question s'effacer peu à peu. Le reste a peu d'importance pour la Suisse : il n'en a aucune pour l'Europe : tant que vous n'existez pas comme nation, qu'êtes-vous, que pouvez-vous faire dans la grande cause de l'humanité ! Je tâcherai donc, pendant le peu de jours que je pourrai vous donner, de regarder le moins possible la Suisse politique ; je n'en attends rien. C'est la Suisse physique que je veux revoir ; c'est l'air de vos lacs et de vos montagnes

[1] Patriote tessinois.

que je viens chercher ; c'est un peu de force que je viens lui demander — et plus qu'à lui à l'amitié — pour supporter pendant quelque temps encore l'atmosphère enfumée de Londres.

Quant à la question religieuse laissez-la s'agiter : laissez s'agiter le catholicisme et le protestantisme. Voulez-vous que deux grandes, — les plus grandes jusqu'ici, — manifestations de l'intelligence humaine dans la sphère religieuse s'en aillent sans secousse ? Elles ne s'en iront pas moins ; elles n'ont plus rien à nous donner, si ce n'est, aujourd'hui que leur mission est remplie, de l'absolutisme ou de l'individualisme. Or, nous avons assez de l'un et de l'autre. Mais ne soyez pas impie pour cela ; le voltairianisme, lui aussi, a passé ; nous marchons vers la foi. Je voudrais bien voir que l'humanité ne sût pas trouver son chemin sans l'empereur ou le pape.

J'ai parcouru le *Christ devant le siècle* il y a quelque temps, ce n'est rien, comme vous l'aurez vu à l'heure qu'il est. Je n'ai pas encore vu l'article de Mme Sand sur Mickiewicz, je n'ai pas même lu la brochure de Lamennais ; je la lirai sous peu ; mais je n'aime pas à le voir prêter l'appui de sa voix et de son nom à ce qu'on appelle réforme électorale en France. Je crois le projet faux, audessous de nos croyances et dangereux pour l'avenir de la France.

Stolzmann vous adresse bien des souhaits pour la nouvelle année ; il attend votre lettre avec impatience. Veuillez dire à Emery que je lui écrirai dans peu de jours. Rappelez-moi au souvenir de

M. X..., et croyez toujours à ma sincère et vive affection.

Votre dévoué JOSEPH.

XXXIII

A M. THOMAS ÉMERY, Lausanne

Londres, 30 décembre 1839.

CHER A.,

D'après ce que j'ai écrit il y a quelques jours à Mme X..., tu auras compris que j'avais reçu ta dernière lettre. Je n'ai pas encore écrit à Turin, j'écrirai jeudi ; peut-être ai-je eu tort, mais je n'aurais pu dire que des choses inutiles. J'ai promis d'agir et je persiste dans ma résolution, mais dès les premiers jours je me suis heurté à tous les obstacles imaginables ; parmi les difficultés qui ont surgi, une, entre autres, m'a été très douloureuse et tu sentiras comme moi à ce sujet. Il s'agit d'une scission avec une partie des nôtres. Nicola Fabrizi est à la tête de ce groupe. Repoussés, disent-ils, des points de l'intérieur avec lesquels ils avaient relié Naples, c'est-à-dire la Sicile et un ou deux points des Etats Pontificaux, ils ont, par un sentiment de répugnance mal défini envers la *Jeune Italie*, fondé une société sous le nom de *Légion Italique* qui ne professe aucun corps de doctrine, qui garde le silence sur les

conditions les plus vitales de notre *Risorgimento* et qui consiste en une organisation compliquée, minutieuse, dans le goût des vieux *apofasimeni* militaires ; ce sont les éternelles utopies irréalisables : tous les membres de la Société doivent être soldats et guerroyer sur les montagnes, etc. etc. Selon eux l'insurrection ne doit pas être soutenue par les bandes, mais faites par elles. Il est inutile de penser aux villes, de provoquer des soulèvements..... il suffit de grimper un beau jour sur les montagnes et d'agir. Ce que l'Italie, — en raison des répugnances dont nous n'avons eu que trop de preuves, — n'a pu faire lorsqu'elle était excitée par l'enthousiasme d'une insurrection générale, ils le demandent à l'Italie refroidie, inerte d'aujourd'hui ! — Ils ne réussiront pas, mais en attendant ils nous démembrent, ils nous rendent toujours plus impuissants ; sans s'en apercevoir, ils répandent en Italie, par la multiplicité des sociétés, des germes de fédéralisme ; ils rompent l'unité... J'ai écrit cela et autre chose à Nicola ; il répond aux accusations d'apostasie en se montrant très fermement attaché aux principes de la *Jeune Italie* et en jurant de les faire triompher en toute occasion ; mais il soutient que la *Jeune Italie* doit représenter un corps de doctrine et le répandre, et non s'occuper de conspiration, d'action ou choses semblables. Tout ce qui regarde l'action doit être laissé à la *Légion Italique*. C'est, en un mot, le système des castes indiennes appliqué à notre œuvre. J'ai eu une entrevue avec son frère Paul ; j'ai écrit et récrit à Nicola, mais en

vain jusqu'ici. J'attends maintenant une réponse à mon dernier ultimatum, mais j'en prévois la teneur, et elle ne sera pas telle que nous la voudrions. Cette scission est pernicieuse au dedans et au dehors. Nicola a été dernièrement en Corse et à Marseille, il y a prêché ses idées sur l'impossibilité où est la *Jeune Italie* de rentrer dans l'action. Plusieurs des nôtres m'ont déjà écrit en m'insinuant qu'il faudrait essayer un rapprochement. J'ai voulu t'écrire à ce sujet afin de te mettre en mesure de régler ta conduite si quelqu'un te parlait de la chose, et afin de savoir aussi ce que tu en penses. Je continue à m'en occuper et te tiendrai au courant.

Je trouve que ces années de repos, au lieu d'assoupir les dissentiments, les ont en général exaspérés. A Marseille, à Paris et ailleurs la haine des vieux diplomates, etc., contre la *Jeune Italie* touche aux extrêmes. A Marseille, il y a presque eu des voies de fait entre Frédéric Campi [1], qu'on supposait chargé d'une mission de la *Jeune Italie*, et Zaccheroni, Petrucci et autres.

Si tu savais quel incendie a été allumé par une troisième lettre sur les choses italiennes ! On a écrit tant de lettres à ce sujet à la *Revue Britannique* que le directeur, ne sachant où donner de la tête, a promis de publier une réclamation de Mamiani [2] et de ne pas insérer une quatrième

[1] Patriote italien.

[2] Le comte Terenzio Mamiami della Rovere, philosophe et homme politique italien. Il prit part aux mouvements de 1831 et, forcé de s'expatrier, se réfugia à Paris où il forma un comité de

lettre. Je ne me souciais pas des trois premières; mais, puisqu'ils ont voulu les publier, je tiens à ce qu'on publie aussi la quatrième, car j'y parle de la *Jeune Italie*, et elle peut servir à ranimer le mouvement. J'ai donc insisté auprès du directeur — en lui envoyant mes quelques lignes de réponse à Mamiani qui m'a écrit aussi — pour qu'il insère la quatrième lettre, mais il ne m'a pas répondu encore et je ne sais que faire. A propos, à quoi fais-tu allusion quand tu parles de phrases qui me font paraître trop jeune ? Je vieillis d'années, mais d'années seulement, et j'aurais des remords pour ce qu'il y a de *vieux* dans la forme de mes lettres, si je ne les avais pas écrites pour des Anglais.

Il est nécessaire aussi de soigner l'émigration, non pour elle-même, mais pour l'écho important qu'elle a. Malheureusement en Italie on regarde à l'étranger, et il faut qu'on nous trouve forts ; il faut que les nombreux Italiens qui voyagent trouvent la *Jeune Italie* partout. Il est indispensable également que nos adversaires concluent — d'après l'agitation qui se manifeste dans l'émigration — que nous méditons quelque chose. Ce sont de petites âmes, et leurs exagérations nous feront du bien. Il faut au moyen de la presse étrangère, favorable ou hostile, ramener l'attention sur la *Jeune Italie*, comme sur la seule association active capable de préparer l'avenir de l'Italie. Il faut faire croire que nous sommes forts, afin de le devenir.

propagande. Rentré en Italie, il fut ministre de Pie IX en 1848. Sa philosophie est un compromis entre la raison et le sentiment, la science et la religion.

Ne dédaigne donc pas, je te prie, les affiliations individuelles. Tu possèdes les instructions générales ; fais en sorte que, s'il y a en Suisse quelques personnes, même en petit nombre, qui soient ou veulent être des nôtres, elles régularisent leur position, en se soumettant aux conditions de l'association. Elles doivent avoir la foi et le courage de la foi, être *Jeune Italie*, et le déclarer à tous les Italiens qu'elles rencontrent. Procure-toi les noms. Il est nécessaire de savoir exactement quels sont les nôtres et combien ils sont. Si tu as besoin de fonds pour les villes françaises où résident des Italiens, fais-en usage. Si pour la presse périodique française et suisse il te faut des idées, trouves-en. Faites la guerre, une guerre acharnée à nos hommes de 1821 et de 1831 — je parle des hommes qui partagent ces principes. Il n'y a aucune espérance de les voir se joindre à nous ou servir à quelque chose. Puis, lorsque nous aurons formé un groupe des nôtres, nous descendrons vers le peuple; c'est une chose que nous n'avons pas fait encore et que nous ferons. Nous traduirons nos instructions en formules plus simples et nous commencerons ce travail d'initiation parmi les nombreux ouvriers italiens qui se trouvent en France, en Belgique, en Angleterre, etc. Nous élèverons jusqu'à nous les hommes dont nous avons le plus besoin et pour lesquels nous travaillons. Nous commencerons bientôt à Londres . . . .

. . . .

(Le premier feuillet de la lettre finit ici, le second manque).

XXXIV

A Mme X..., Lausanne

Londres, 25 avril 1840.

MADAME,

Et moi aussi j'ai été bien négligent, mais j'ai été pendant ces derniers temps harassé de fatigue et d'inquiétudes. Ayant décidé de raviver d'abord notre *Jeune Italie* et de préparer le terrain pour essayer aussi quelque chose pour l'unification du parti démocratique, si tant est qu'on puisse, avec les éléments actuels, y parvenir, j'ai eu et j'ai encore une foule de petits travaux sur les bras, insignifiants en eux-mêmes, mais pouvant par leur ensemble mener à quelque chose. Ensuite, mes amis ont perdu leur frère, et nous avons tous été jusqu'à ce jour extrêmement inquiets pour la mère, que nous aimons tous comme une sainte. Enfin, je respire et vous écris. J'ai reçu votre lettre, tout étonné de ne pas en avoir reçu de la France. Je me suis creusé la tête pour deviner la cause de votre silence, sans y réussir; vous me raconterez cela un jour. J'espère recevoir bientôt soit de vous, soit d'Emery, d'autres nouvelles plus rassurantes sur votre Amédée [1]. J'accepte avec une bien sincère et bien vive joie celles que vous me

[1] Petit-fils de Mme X...

donnez de Mlle Madeleine ; puisse l'amélioration que le séjour de France paraît avoir produit dans sa santé se maintenir et s'affermir de plus en plus ! Je comptais bien réaliser ma pensée et m'assurer par mes yeux de votre état à tous à peu près à l'époque de votre lettre ; mais il m'a fallu et il me faut encore retarder l'accomplissement de ce vœu. Ne croyez pourtant pas à une déception ; non, je suis absolument décidé comme toujours et je vous verrai cette année. Mais, d'un côté, l'établissement de notre association ici, ensuite la mort du père de mes amis a fait naître un projet, qu'il est de mon devoir de réaliser si possible. Ce serait un voyage de la pauvre mère[1] en France et une entrevue avec ses enfants. Je les connais et je la connais, et je sais qu'un mois à passer avec eux serait pour elle une de ces consolations qu'on ne peint pas par des mots ; et, quant à eux, il y aurait du bonheur, un devoir à accomplir, et peut-être une amélioration morale à recevoir. Or, ne fût-ce que pour un jour, à la veille de leur séparation, il me faudrait aussi la voir ; il ne peut même en être autrement. Cependant, il me serait tout à fait impossible, par suite du manque de moyens pécuniaires, et très probablement aussi par suite des difficultés qui renaîtront pour moi, dès que nos affaires auront repris de l'activité, de faire deux fois une course dans cette année. Il me faut donc attendre pour tâcher de pousser à la réalisation de l'entrevue entre mes amis et leur mère, et profiter de leur course pour accomplir la

[1] La mère des Ruffini.

mienne. Or, ce projet à eux s'accomplira, je n'en doute pas ; il s'accomplira cette année ; il s'accomplirait immédiatement s'il ne fallait pas réunir quelques moyens pour tout cela ; car nous sommes aujourd'hui assez pauvres, Madame. Soyez donc patiente ; je viendrai. Quant à la longueur de ma visite, hélas ! ce ne sera pas ce que je voudrais ; mais il est inutile d'en parler aujourd'hui.

Emery doit être furieux contre moi à cause de mon silence ; calmez-le ; je vais lui écrire. Outre les causes que je vous ai indiquées, il y a encore pour me justifier l'incertitude dans laquelle j'étais, avant la mort du père de mes amis, sur le moment où je pourrais accomplir mon projet. Je tenais à le lui indiquer dans ma première lettre.

Frignani, l'auteur du livre dont vous me parlez, est un assez brave homme, sans pourtant qu'il y ait quelque chose de bien remarquable dans son caractère. Son rôle dans les prisons a été bien joué et exige de la force ; mais c'est pour se sauver qu'il l'a déployée. Je n'entends pas, Dieu m'en garde, lui en faire un crime, mais elle perd de son mérite.

Vous me parlez d'écrire : ce n'est qu'à mon corps défendant que je le ferai ; mais sans joie et sans enthousiasme. Ce sont des livres en action qu'il nous faut ; et, quant à moi, il n'y a plus que cela qui puisse ranimer le cadavre. Je me surprends à me regarder avec grand' pitié toutes les fois qu'il m'arrive de prendre la plume. Je meurs de spleen et d'inanition morale. Je ne suis plus rien de ce que j'étais ; une chance d'agir pourrait seule me refaire et me rendre capable de quelque chose.

Je viens de fonder ici une association d'ouvriers italiens, affiliée et soumise à la *Jeune Italie*, qui s'occupera exclusivement d'exercer une sorte d'apostolat dans nos classes ouvrières. Nous imprimerons bientôt un petit journal populaire à leur usage. Il y a parmi eux manque absolu d'idées, mais d'excellentes intentions et un vif désir d'acquérir ce qui leur manque. C'est un élément que nous avions trop négligé jusqu'ici et qui nous promet de la force.

Je suis accablé de travail, et il me faut aussi travailler à présent pour la presse anglaise ; il le faut, car c'est de cela que dépend en partie mon voyage. C'est la pensée la plus soulageante que je connaisse ; croyez-le bien. Je vous quitte donc pour aujourd'hui, mais je vous écrirai de nouveau sous peu. Soyez tous bénis par votre affectionné

JOSEPH.

26, Clarendon Square.

XXXV

A M. THOMAS ÉMERY, Lausanne

Londres, 28 avril 1840.

CHER A.,

Mon long silence devait te faire croire que j'étais en voyage, et ma lettre que tu vas recevoir

te fera un triste effet, aussi triste que celui que j'éprouve en l'écrivant. Pourtant cela ne dépend pas de moi, et tu ne pourrais pas me dire plus de choses que je ne m'en dis à moi-même, ni changer la destinée, ni faire que l'impossible devienne possible. Pour voyager il faut de l'argent et je n'en ai pas ! J'avais compté sur certains travaux que je n'ai pu placer jusqu'ici. Puis, d'autres choses sont survenues encore, et je l'ai écrit il y a deux jours à M[me] X... Le père des Ruffini est mort. Leur mère, qui nous a donné de très grandes craintes, vit encore, mais elle a vu mourir l'un après l'autre tous ses fils — sauf les deux qui sont avec moi — et maintenant elle vient de perdre son mari ! Elle est seule,... avant de mourir elle voudrait les embrasser, les bénir pour les années d'exil qu'il leur reste encore à subir. C'est une bénédiction que je demande pour elle et pour eux. La parole de leur vieille mère leur redonnerait peut-être une vie et des croyances religieuses actives qu'aujourd'hui ils ne possèdent plus. Il faut donc que cette entrevue ait lieu. Or, si elle quitte l'Italie, elle voudrait me voir aussi, ne fût-ce que pour un jour. Jamais je ne pourrai trouver l'argent de deux voyages, et même si cette difficulté n'existait pas, il ne me serait pas possible de faire, sans danger, deux voyages en un an. Les polices se réveillent à notre égard. Et, en ce moment, je ne puis m'exposer, puisque tout le travail doit être refait ; une fois qu'il sera terminé, peu m'importera d'exposer ma vie ! Je dois donc arranger les choses de façon à pouvoir remplir, en même temps, mes deux

devoirs. Je gagnerai peut-être, en restant quelques jours de plus parmi vous, ce que je perds par le retard. L'unique obstacle à l'accomplissement du projet de mes amis consiste dans le manque de moyens financiers, mais cette difficulté sera immanquablement surmontée cette année. C'est la seule chose dont je sois sûr; et, quant au moment, sois mon interprète près d'*elle*. Dis-lui tout; son âme délicate lui fera comprendre ma position et l'empêchera de mal interpréter ce retard, ce qui ajouterait une douleur nouvelle à mes autres douleurs.

Parlons maintenant de nos affaires. Avant tout, que veulent-ils que je fasse de ce masque qui ne peut servir qu'au moment de l'action pour dire cinq ou six paroles, et qui est inutile pendant la période des lentes et longues préparations! Ce que je demandais et ce que je leur demande c'est une adresse, un endroit et une personne à laquelle mes correspondances puissent être remises. J'ai un moyen sûr de faire consigner en mains propres; je ne me servirai jamais d'ailleurs de moyens incertains. Je ne puis prendre part à leur travail, durant les premiers temps du moins, que par quelques longues lettres. Autrement je reste passif, me bornant à répondre s'ils me demandent des choses auxquelles il est possible de répondre en six mots.

Les exemplaires de l'Instruction lithographiée et de l'acte d'union de nos ouvriers doivent être arrivés à Paris. Dans peu de jours on t'enverra aussi une courte circulaire autographiée, signée de mon nom, annonçant l'activité des travaux et invi-

tant, etc. etc. Cet élément ouvrier prend pied et promet. Voyant que le travail dans cette classe n'était pas fait par nos amis de Paris, dont la propagande se borne à la jeunesse cultivée, nous avons envoyé à Paris un délégué de la section centrale de l'Union, ouvrier lui aussi, et chargé d'organiser une autre section. Nous avons fait de même pour la Belgique; maintenant on verra les résultats pour la Suisse: c'est votre affaire, et j'ai plus de confiance en toi que dans ceux de Paris. Il faut qu'après avoir reçu l'acte d'union tu essayes d'établir sur la même base une affiliation ouvrière. Il y en a dans le canton où tu es et à Genève aussi. C'est important pour l'universalité de la chose, elle ne peut être utile que si elle est universelle. C'est important aussi à cause des contributions qui doivent être payées comme le porte l'acte d'Union. On a décidé ici la publication d'un journal d'apostolat populaire qui paraîtra tous les quinze jours. Nous avons déjà des fonds pour deux ou trois mois; mais, si on commence, il faut continuer, et pour continuer, la souscription des ouvriers de Londres ne suffira pas. Il est donc nécessaire que sur tous les points les ouvriers contribuent à l'œuvre. Ils recevront le journal en échange; nous essayerons aussi d'en vendre des exemplaires à deux ou trois sous le numéro. Les fonds pour l'apostolat populaire doivent venir du peuple, car les contributions de la classe cultivée ont une autre destination. Les ouvriers donnent en général, ici, six sous par semaine, mais cela ne peut servir de base pour les autres pays; même moins suffira. Tu t'occuperas, je n'en doute

pas, chaudement de cette affaire qui est pour nous d'une grande importance. Pour le Tessin j'ai écrit et je récrirai. J'y ai envoyé aussi l'acte d'Union.

Un travail *Jeune Europe* se prépare aussi avec l'émigration Polonaise, mais je te reparlerai de cela plus tard. Il importe aujourd'hui que nous soyons véritablement forts, qu'il y ait des nôtres partout et que la *Jeune Italie* devienne réellement une association nationale.

Je loge maintenant, 26, Clarendon Square. Ecris-moi et crois-moi ton

GIUSEPPE.

Parle-moi de *sa* santé. Sa mère m'écrit qu'elle s'est améliorée. Est-ce vrai ?

XXXVI

A M. THOMAS ÉMERY, Lausanne

Londres, 21 juillet 1840.

CHER A.,

Voulez-vous m'écrire oui ou non ? Me punissez-vous de ce que mon manque absolu d'argent, la complication créée par la mort du père des

Ruffini et la nécessité où je suis de ne pas me jeter dans des aventures, juste au moment où les circulaires du gouvernement central au gouvernement de Soleure, déclarant que je suis à Granges et ordonnant de me surveiller, me forcent à différer mon départ? Ou bien est-il survenu quelque chose dont vous ne voulez pas me parler? Depuis des siècles je n'ai pas reçu un mot de toi ni de Mme X... ! Je ne sais rien de sa santé à *elle*, ni de la tienne. Maintenant que j'ai repris de l'activité, toi qui auparavant me poussais en avant et me reprochais mon inertie, tu as cessé d'écrire. Je t'en prie, envoie-moi deux mots sur toi, sur *elle*, puis sur ce que tu voudras. Je t'écrirai alors plus longuement que je ne le fais aujourd'hui.

Je change de maison. Ecris-moi à l'adresse suivante : *S. Hamilton Esq.*, 4, *York Buildings King's Road*, *Chelsea*, *London*. Donne aussi cette adresse à Mme X... Je ne vis plus avec Usiglio.

Tu as dû recevoir quelques-unes de nos Instructions lithographiées, l'acte d'Union, une circulaire, un manifeste pour la réimpression de la partie théorique de la *Jeune Italie*.

Ici et ailleurs les choses se réorganisent lentement. Nous avons à Paris des ennemis acharnés : Borgia [1], Mamiani et vingt autres. Les nôtres sont plutôt timides et incertains et se réunissent tant bien que mal à l'intérieur. Dans quelque temps nous verrons plus clair. Enrico Mayer a été arrêté à Rome, tu l'auras déjà appris. Dis-moi

[1] Émigré italien.

comment je dois faire pour vous envoyer un exemplaire de l'*Apostolato Popolare*. Avez-vous un libraire auquel il vaille mieux l'adresser? Tout ce qui concerne la correspondance, soit pour l'Italie, soit pour l'étranger, est très mal organisé ; il faudrait y penser.

Gallo est en Toscane, mais il ne fait rien, je crois. Ce jeune homme n'est plus que l'ombre de lui-même.

Un Anglais qui voulait voyager en Suisse m'avait promis de se charger de lettres, etc., et j'aurais écrit à toi, à Mme X..., à tous. Mais il a différé son départ.

J'ai écrit, il y a deux jours, à Giacomo Ciani, dont je ne sais rien. Ce silence général m'est pénible, et il est grave, s'il indique, comme je le crois, l'inactivité. Nicola Fabrizi et les membres de la *Légion Italique*, se voyant repoussés par la *Jeune Italie* sur plusieurs points de l'Italie, ont lancé une circulaire dans laquelle ils se défendent, en se déclarant disciples et adhérents de la *Jeune Italie*, remplis de foi dans son œuvre, mais investis d'une mission spéciale, et que sais-je encore ! — D'après les lettres que Nicola écrit aux autres, et qui me sont envoyées, je me rends compte, en effet, à quel point ils se sentent seuls et faibles, et je vois qu'ils se repentent déjà de la scission. Je suppose qu'ils finiront par se refondre avec nous.

Adieu, écris-moi, je t'en prie. J'écrirai dans trois jours à Mme X... Stolzmann aussi se plaint de son long silence ; il y a déjà des mois qu'elle avait

promis de le rompre. Dieu veuille que tous ces retards ne dissimulent aucun mal réel. Adieu, crois-moi toujours ton

GIUSEPPE.

XXXVII

A M. THOMAS ÉMERY, Lausanne

Londres, 2 octobre 1840.

CHER A.,

J'ai ta lettre du 16. Comment pouvais-je t'envoyer des lettres ou autre chose par Pescantini [1], puisqu'il m'avait dit qu'il allait en Russie? Je l'ai vu dix minutes en compagnie de Pepoli [2], mais ni ce que je savais de lui, ni son aspect, ni sa conversation ne m'ont donné l'envie de lui parler de nos affaires. Tu peux d'ailleurs le faire, le cas échéant, puisqu'il habite près de toi. Mais fais attention ; nous avons besoin d'hommes qui aient le courage de se déclarer membres de la *Jeune Italie* et qui ne transigent pas facilement avec leurs opinions. Dans le pays la nécessité de penser à l'action nous forcera à être moins exclusifs ; mais à l'étranger, notre but étant de former un aposto-

[1] Italien, habitant la Suisse.

[2] Carlo Pepoli, littérateur italien, avait pris part, en 1831, au mouvement des Romagnes.

lat, l'unité de dénomination et de principes est indispensable — et cette unité on ne peut l'attendre d'hommes de sa trempe. — Tu ne recueilleras que des protestations, des sympathies, des adhésions vagues et indéterminées.

Je ne comprends pas bien ce que tu dis sur l'esprit pratique qui, selon toi, fait défaut à l'Instruction générale. Si par pratique tu enteads organisation, je te dirai qu'une différence étant nécessaire entre le pays et l'étranger, et même peut-être entre les différentes parties de l'Italie, il fallait demeurer dans les généralités indispensables. Quant à la sincérité du respect religieux, il me semble qu'elle ressort de tout l'ensemble, et elle en ressort positivement. Permets-moi d'ajouter qu'elle doit ressortir sincèrement, car, quelles que soient mes croyances, elles sont certainement *aussi sincères* que les tiennes ou celles de n'importe qui ! Si par croyances religieuses tu veux parler uniquement des croyances catholiques chrétiennes, tu ne peux exiger une déclaration semblable ni de moi, ni de l'association. Je ne suis ni chrétien, ni catholique, comme on l'entend aujourd'hui. La plupart des membres de l'association ne le sont pas. Si la masse du peuple italien l'était, comme tu le prétends, puisque nous n'affirmons rien, ni pour, ni contre, elle serait libre de manifester ses opinions. Qu'ils viennent, qu'ils travaillent et ne bavardent pas au nom du Christ-Dieu et je m'inclinerai devant eux comme devant des croyants dignes d'estime et de respect. Je resterai ce que je suis, mais en tant qu'individu. Je n'ai pas le droit

d'entraver l'association au nom d'une formule exclusive, qu'elle soit religieuse ou non. Lorsque la *Jeune Italie* arrivera à l'action, elle constatera ses propres croyances. Quant à moi, si tu crois que je possède une influence morale quelconque, fais en sorte qu'elle serve au but commun. Sois certain d'une chose : si je ne suis pas dans le vrai en fait de croyances, je ne ferai que peu de mal et il ne sera pas durable.

Je voudrais que tu t'occupes sérieusement et activement de la section de l'Union dans le Valais ; et activement aussi de ton projet à l'égard du canton de Vaud : puisque l'on ne peut rien faire de plus explicite, il me paraît très bon. Si tu as l'occasion d'écrire à Giacomo ou aux autres qui sont dans le Tessin, tu devrais les pousser à s'organiser là aussi ; ils ont tous les éléments nécessaires s'ils veulent seulement s'en servir. Je voudrais que tu cherches à Genève quelqu'un qui soit réellement à nous ; il est nécessaire de guetter et de saisir toutes les occasions de travail, près des voyageurs surtout. Si tu réussis à trouver la personne adaptée, je désire avoir son adresse. Il serait utile d'en avoir une sur tous les points où tu réussiras à organiser quelque chose. Donne-moi l'adresse de ta maison. Tout cela m'est nécessaire pour vous adresser ceux des nôtres qui voyagent et qui demandent à être recommandés. A Genève, d'ailleurs, il y a des ouvriers italiens, et par conséquent du travail à faire. Ce travail, bien entendu, doit être réglé suivant les pays, car les réunions périodiques ne conviennent pas partout... Partout où quelque

chose sera constitué, il faudra insister sur la nécessité de payer une contribution, si ce n'était que celle, à la portée de tous, qui est indiquée dans l'Instruction générale. C'est nécessaire, d'abord pour la chose en elle-même, et ensuite parce que nos ouvriers de Londres et de Paris, très exacts dans le payement de leur contribution, voyagent beaucoup, et s'ils voyaient qu'ailleurs les pactes auxquels ils croyent ne sont pas exécutés, ils perdraient leur bonne volonté.

Je voudrais aussi que tu t'occupes activement de trouver en Italie des moyens de diffusion pour nos imprimés. Ce doit être notre levier. Pour ce qui concerne l'étranger, je te prie de revoir la liste de tes connaissances afin de les affilier de nouveau ou de faire faire des démarches près d'elles ; peu importe le nombre ! Pense surtout aux gens que tu peux suggérer et aux indications que tu peux donner sur Lyon.

Je ne te parle pas de l'Italie ; tu feras certainement tout ce que tu pourras soit avec Parme, soit avec le Piémont et tous les autres Etats. Pour éviter les embarras, tiens-moi au courant de ce que tu fais, et afin d'éviter les périls et les querelles il sera bon que tu n'en informes personne d'autre. Je suis jusqu'ici dans l'ignorance complète de ce que tu as réussi à faire pour les universités ou parmi les Piémontais et si tu as trouvé le moyen d'entrer, à l'occasion, en contact, ne fût-ce que par un nom et une adresse. Cette ignorance où je me trouve est nuisible à l'unité. Je t'exhorte en général à fixer, à concréter, à être pratique enfin ; puis,

si besoin est à *avoir confiance*. Si je la demande cette confiance, c'est pour le bien de tous. Cette seconde tentative ne fera que rendre ma vie individuelle plus amère et la consumer davantage, mais il faut la faire et je la fais. Elle doit être bien faite, c'est pourquoi je vous exhorte tous à avoir confiance. Entre nous les conditions doivent être claires : moi ou un autre. Mais il faut que les forces se centralisent dans une main, sinon, nous avorterons et pour toujours ! Ecris-moi avec l'amidon ou en chiffres, et donne-moi des noms pour l'Italie.

En principe je crois si peu à la guerre que je ne t'en parle même pas. Je fais davantage, je ne la désire pas, et tu sais pourquoi. Mais il ne faut pas oublier que les gouvernements commettent eux aussi des erreurs ; que dans cette affaire ils en ont commis déjà ; que parmi les cinq gouvernements, il y en a un, la Russie, qui désire la guerre et fait ce qu'il peut pour la rendre inévitable ; et que le sixième, le Gouvernement égyptien est pour deux tiers maître de la situation. La guerre n'aura pas lieu, mais cependant elle pourrait éclater d'un moment à l'autre. Ceci, du reste, n'a pas d'importance pour nous. Qu'elle ait lieu ou non, nous devons travailler de toutes façons.

Je te suis reconnaissant des nouvelles que tu me donnes de la famille X... C'est pour moi une véritable consolation d'apprendre qu'*elle* va mieux. Si elle pouvait m'oublier ! Et Dieu sait pourtant le besoin que j'ai d'avoir des âmes qui m'aiment et prient pour moi ! Cependant, si elle pouvait m'ou-

blier... Ce qu'elle fait pour la femme de Miçkievicz est digne d'elle.

Je ne te dirai rien de moi; mes intentions restent les mêmes; mais plus que jamais je suis accablé par la misère. Comme santé, je ne vais ni bien ni mal. Je t'écris dans une grande hâte. Aime-moi et crois à l'affection de ton

GIUSEPPE.

Si tu ne savais pas à qui t'adresser à Genève, dis-le-moi et je m'occuperai de la chose.

XXXVIII

A Mme X..., Lausanne

Londres, 29 décembre 1840.

MADAME,

J'aurais répondu tout de suite à votre lettre du 12, mais j'étais, quand je la reçus, dans une mortelle inquiétude pour la femme [1] que je révère le plus en ce monde. Nous avions reçu deux jours avant la nouvelle qu'elle était dangereusement malade d'une inflammation du cœur; puis, nous

[1] La mère des Ruffini.

n'avions plus rien su: je tremblais pour moi et pour mes amis : elle est aujourd'hui le seul être qu'ils aiment de toutes leurs forces. Je ne sais pas ce qu'il adviendrait d'eux si elle mourait ainsi, sans les avoir revus, sans les avoir fortifiés elle-même dans ce dernier sacrifice. Aujourd'hui, des lettres nous apportent la nouvelle qu'elle est mieux : gravement malade encore, en danger même, mais enfin avec plus de chances de salut. Aujourd'hui donc je vous écris ; et que cela vous prouve combien votre lettre m'a été chère. Oui, votre silence a été long: je l'aurais brisé moi-même avant la fin de l'année. Mais j'aime mieux que ce soit vous qui ayez eu la bonne pensée de m'écrire ; je l'aurais fait timidement ; aujourd'hui je suis sûr de votre amitié : je vous écris avec jouissance. Avant tout je ne comprends rien au but de M. Pescantini en vous faisant des contes sur moi ; mais voici ce qui en est.

Je n'ai jamais vu M. Pescantini, si ce n'est une demi-heure ici à Londres ; il vint me voir avec une ancienne connaissance. Je n'étais pas seul moi-même, la conversation fut donc insignifiante au dernier degré. Nous parlâmes de la politique du jour: je lui dis ce que j'ai dit à tout le monde, et sur quoi je n'ai eu que trop de fois raison. C'est-à-dire que, tandis que tout le monde croyait à une guerre pour la question égyptienne, je n'y croyais pas, moi ; que nul ministre en France sous Louis-Philippe ne pouvait la vouloir ; que l'époque à laquelle on prétendait renvoyer les déclarations de guerre trouverait la question résolue de fait ;

que les puissances coalisées avaient bien autre chose à faire que d'aller attaquer la France ; qu'elles avaient toutes grand intérêt à se tenir tranquilles et qu'elles le feraient. Quoi qu'on dise des velléités du sultan, j'ai eu raison ; il n'y aura pas de guerre pour la question égyptienne ; je pense comme cela. Je ne dis pas que la tête ne puisse tourner un peu aux puissances, et qu'elles ne puissent commettre une erreur capitale : je dis que nous n'avons pas raisonnablement le droit d'y compter. Ils pourront, les gouvernements, se décider à essayer d'une guerre le jour où ils croiront la France à la veille d'une révolution républicaine : pas avant. Or, je ne crois pas encore la France à la veille d'une telle révolution et je suppose que les gouvernements voient de même. L'élément démocratique a gagné beaucoup de terrain en France ; la question de la réforme électorale, qui n'est pas ma question, a mis en germe des puissants mécontentements au sein de la garde nationale ; la classe ou, pour mieux dire, la nation ouvrière, s'améliore de plus en plus ; mais les penseurs, sans lesquels on ne réorganise pas le monde, ne sont pas encore suffisamment d'accord et ne fraternisent pas assez surtout avec les hommes d'action.

Venant à ce qui me concerne individuellement, que puis-je vous dire, quand je ne sais pas bien au juste ce qu'on vous a dit ? Votre lettre est pleine de mystère pour moi, on dirait que j'ai subi ou que je suis près de subir de grands changements dans ma manière d'être. Vais-je me marier ? Vais-je devenir un homme de plaisir et d'égoïsme plus ou moins

prononcé? Veuillez vous justifier. Et, en attendant, voici ce que j'ai à vous dire. Je n'ai jamais mis les pieds à Bristol, ni ailleurs; je n'ai jamais quitté Londres. Je ne suis pas du tout bien portant; je ne dis pas que je sois malade; mais je suis maigre, pâle et tel que vous m'avez vu. Je ne suis pas du tout gai; je suis, au contraire, mortellement triste; mais je n'estime pas assez les hommes en général pour leur en parler, ou même pour le leur faire entrevoir. Je suis très ferme et résigné au mal individuel, très décidé à lutter contre le mal général et point du tout résigné à le supporter sans faire autant que possible acte de protestation; mais il y a des gens qui veulent que je sois autrement pour s'autoriser d'un exemple de plus. Rien n'est changé, rien ne changera dans ma vie, dans mon âme, dans ma destinée individuelle. Je suis exactement ce que j'étais à la date de ma dernière lettre. Je vis hors de ville; je ne vais nulle part, excepté chez un homme de lettres et sa femme, qui logent près de nous, qui m'aiment comme un frère et qui voudraient me faire du bien, plus qu'il n'est en leur pouvoir de m'en faire. Je reçois quelques rares visites, que je ne rends pas : je passe mes journées dans ma chambre : je ne vais en ville que pour affaires ou pour entrer chez un libraire. Telle est ma vie extérieure; et ma vie intérieure lui répond en ce qu'elle est et sera toujours la même : nul élément nouveau ne peut désormais s'y introduire : ceux qui la constituent demeureront inaltérables jusqu'à la fin.

Je ne sais si j'ai satisfait vos doutes; quant à

vos confidences je les attends ; elles ne seront que pour moi ; comptez-y. Peut-être, comme vous paraissez le penser, en prévois-je la nature ; peut-être seront-elles plus douloureuses que je n'imagine. Mais de toute manière parlez ; parlez comme à votre meilleur ami : il se peut que mes réponses soient tristes ; mais certes elles ne seront jamais celles d'un homme froid ou d'un tiède ami.

Le succès d'Emery ne m'étonne pas ; je m'en réjouis pour lui. Quant aux effets du succès sur lui c'est une épreuve qui reste à faire ; car, si j'en juge par les changements que nous avons à chaque instant sous les yeux, ce doit être une tentation bien puissante. Je ne peux pas encore admettre qu'il puisse s'éloigner de votre maison ; il y a trouvé trop d'amitié quand il était inconnu. Veuillez m'en parler toujours en m'écrivant. Il se tait aussi depuis longtemps avec moi [1], et c'est mal, car *nous* travaillons ; *il* doit travailler de son côté et devrait me tenir au courant. Je compte lui écrire sous peu.

J'ai imprimé ici pour nos classes ouvrières le premier numéro d'une publication intitulée *Apostolato popolare*, écrite en italien. J'aurais voulu toutefois vous en adresser aussitôt un exemplaire, mais il vous coûterait trop par la poste, puisque n'étant pas timbré on le taxerait comme une lettre. Le Gouvernement français, très conséquent, ne veut pas le laisser introduire en France et m'en a brûlé cent exemplaires il y a quelques jours en les prenant à un voyageur suisse qui les avait dans sa

[1] Voir *Introduction.*

malle. J'en ai envoyé un paquet par une autre voie à Emery, mais Dieu sait quand il lui parviendra!

Vous aurez vu dans les journaux français que nous avons envoyé un cachet à Lamennais. Ce cachet est en lave; il porte à sa base trois petites étoiles indiquant l'idée trinitaire, base jusqu'ici de toutes les religions successives que l'humanité a enfantées; au-dessus une étoile plus grande renfermée dans un demi-cercle, indiquant la croyance orientale, hindoue, etc., dans laquelle l'individu était écrasé par l'idée Dieu; plus haut une autre indiquant le mosaïsme; plus haut encore une autre pour le paganisme; puis une autre avec une croix au milieu pour indiquer le christianisme; enfin au-dessus d'elles toutes une étoile plus grande encore indiquant la foi de l'avenir; tout autour *Dieu et l'humanité*. Je lis en ce moment son *Esquisse d'une philosophie*, je vous en parlerai plus tard. Lamennais m'a en ces derniers temps écrit bien souvent; il est le meilleur homme que je connaisse en France; il y a rupture en ce moment entre lui et un homme presque bon comme lui, plus penseur encore que lui, mais avec moins d'amour que lui peut-être, Pierre Leroux. Ce dernier est selon moi la plus forte tête de la France actuelle; mais, si j'en crois Lamennais, il vient de tomber, dans son ouvrage sur l'humanité, dans des erreurs telles qu'elles rendent inutile, ou pour mieux dire funeste, l'école assez nombreuse qu'il dirige. Je suspends tout jugement, car je n'ai pas lu son ouvrage, mais les tendances que je lui connais pourraient bien l'avoir égaré. Cette rupture est triste, car la démo-

cratie française se trouve déjà sur le terrain de la pensée fractionné en quatre écoles : celle de Leroux, celle de Lamennais, celle de Buchez et celle des matérialistes. C'est bien pire encore sur le terrain de l'action entre les bakounistes et les communistes, les américains et dix autres. Au milieu de tout ce chaos nous marchons cependant. Laissez dire à votre juste milieu ce qu'il veut, mais soyez bien sûre que des fous tels que Lamennais et autres sont bien plus près qu'ils ne le pensent de conquérir le monde au dogme du peuple. Albera est à Paris, peut-être à Londres ou sur la route de Londres : il ne m'a pas écrit depuis quelques années. Je suis on ne peut plus mécontent de votre Allemagne ; mais nous parlerons de tout cela une autre fois.

Je vous sais gré des nouvelles que vous me donnez de votre famille ; cela m'est une véritable joie d'apprendre que la santé de Mlle Madeleine s'améliore ; qu'elle veuille, ne fût-ce que pour ne pas faire souffrir ceux qui l'aiment, avoir tous les égards possibles pour sa santé. Je voudrais vous entendre dire : « Elle ne tousse plus. » Rappelez-moi au souvenir de Mlle Elisa. Priez toujours pour moi, vous qui êtes bonne : vous porterez bonheur peut-être, non pas à moi, qui ne doit pas en avoir ici-bas, mais aux efforts que nous faisons pour mon pauvre pays. Rappelez-moi au souvenir de M. X... Ecrivez-moi. Stolzmann vous salue, mais il n'a pas grande foi dans vos lettres à venir. Croyez à toute l'amitié de votre dévoué

JOSEPH.

Un incident a différé le départ de ma lettre jusqu'aujourd'hui 9 janvier 1841, et j'en profite pour vous dire que Mme Ruffini est hors de danger. Adieu encore une fois.

JOSEPH.

XXXIX

A M. Thomas Émery, Lausanne.

Londres, 9 janvier 1841.

Cher A.,

Il y a un siècle que je suis sans nouvelles de toi ! Quand la *Jeune Italie* était à peu près morte, tu écrivais chaleureusement et fréquemment. Depuis qu'elle a recommencé à revivre, tu as commencé à te taire. J'ai appris indirectement quelles sont les nouvelles occupations et les triomphes que tu remportes, et je m'en réjouis en ami. J'espère cependant que tu ne suivras pas l'exemple de plusieurs autres ; qu'en te jetant plus qu'auparavant dans la sphère de la pensée tu n'abandonneras pas celle de l'action et que tu te souviendras toujours de ta glorieuse patrie et du pacte fraternel qui te lie. Ecris-moi donc.

Le travail avance. Je trouve de grands obstacles

à l'étranger; des obstacles non moins grands et plus graves encore à l'intérieur. Je persévère cependant et je persévérerai jusqu'au jour où j'arriverai — je ne dis pas à réussir — mais à organiser les choses de façon à rendre l'action possible si on veut l'entreprendre. Nous avons imprimé un numéro de l'*Apostolato popolare* que nous avons suspendu, non par manque de ressources, mais parce que, le Gouvernement français en ayant interdit l'introduction, on en a brûlé cent exemplaires à la frontière, ce qui m'enlève le point très important de Marseille. Il est donc nécessaire de régulariser auparavant le mode d'envoi. J'espère avoir fait quelque chose et nous continuerons. Tu recevras bientôt, en attendant, un paquet du premier numéro. Garde les exemplaires que tu voudras montrer à Lausanne et à Genève, gardes-en un surtout pour *elle;* puis, essaye de faire pénétrer les autres en Piémont. Ne t'occupe pas du Tessin, j'y ai envoyé le nombre d'exemplaires nécessaires.

Les choses dont tu devrais t'occuper si tu persistes à vouloir servir l'association sont les suivantes:

1° La *Jeune Italie* ayant besoin d'unifier son travail dans tous les pays où se trouvent des Italiens exilés ou non exilés, un comité central de la *Jeune Italie* serait indispensable en Suisse. Naturellement c'est à toi qu'incombe la mission de le constituer et de le diriger; seul, si tu ne trouves personne pour t'aider, avec deux autres si tu les trouves. Tu dois être le centre des travaux de la *Jeune Italie* pour la Suisse, française et alle-

mande, non pour le Tessin que nous considérons comme italien et qui a par conséquent une autre organisation;

2° Pour un travail de ce genre il est nécessaire que tu essayes de faire élire les nôtres, comme organisateurs dans les villes les plus importantes;

3° Il faut insister, même auprès du petit nombre sur la régularité de la souscription mensuelle;

4° Là où il ne sera pas possible d'avoir un Italien, cherche un correspondant suisse, afin que la chaîne ne soit pas rompue, soit pour la diffusion du manifeste, soit pour autre chose. A Genève, en particulier, un agent est indispensable. Peux-tu trouver quelqu'un? Qu'est devenu Jourdan? Que sont devenus tous les autres? Y en a-t-il qui persistent?

Réponds-moi, je te prie, après avoir bien réfléchi, et d'une façon exacte pour ce qui concerne la constitution du comité central pour la Suisse. Dis-moi si tu peux et si tu veux t'y intéresser; si tu t'en occuperas seul ou avec d'autres. A peine aurais-je reçu ta réponse, je t'adresserai et t'enverrai une circulaire qui annoncera sous de vrais noms ou sous des noms de guerre, à ton gré, la constitution pour la Suisse du comité central de la *Jeune Italie*. Les choses une fois régularisées, tu auras le droit de lancer des circulaires dans toute la Suisse pour ce qui regarde la *Jeune Italie*.

Ne sais-tu rien d'Albera? Il est ici depuis quelque temps, mais invisible pour nous.

Adieu, je suis toujours ton GIUSEPPE.

Donne-moi ton adresse.

XL

A Mme X..., Lausanne

Londres, 26 mai 1842.

MADAME,

Pourquoi avez-vous été si longtemps sans m'écrire? Et pourquoi faut-il que ma première lettre soit dictée par le sentiment d'un nouveau malheur pour vous? Votre mère est morte[1]! Et je ne veux pas que la voix d'un ami vous manque. Je ne viens pas vous consoler d'un événement que vous prévoyiez sans doute, qui n'est pas irrégulier dans le cours des choses, car votre mère était très âgée, mais qui n'en est pas moins une perte irréparable pour vous, car l'amour n'a pas d'âge, elle était près de vous et elle n'y est plus. Je viens vous dire simplement : souvenez-vous que vous avez ici un ami qui souffre de votre souffrance, qui aurait voulu être près de vous au moment fatal et qui vous garde, bien qu'en silence, son amitié. Elle n'est presque rien, mon amitié : vous avez près de vous des encouragements à la résignation bien autrement puissants que ceux que je peux vous donner. Vous avez vos enfants

[1] Mme X... venait de perdre sa mère qui vivait avec elle.

qui vous aiment, qui l'aimaient et qu'elle aimait. Et pourtant il peut vous être doux de savoir que j'ai d'ici communié avec votre douleur, et que je voudrais pouvoir vous faire du bien.

Moi aussi je la connaissais ; je me rappelle encore sa figure ce soir que je vous vis vous et votre famille à Berne. Je n'ai rien oublié, ni le sopha sur lequel j'étais avec vous, ayant comme vis-à-vis la table autour de laquelle étaient vos charmantes filles, ni la chaise où votre mère était de l'autre côté demandant qui j'étais et me croyant M. Bramani. De longues années se sont écoulées depuis lors ; autour de moi un vide terrible s'est fait ; vous aussi vous avez subi de grandes pertes ; mais, du moins, vous étiez près de celles que vous avez perdues, vous avez pu les entourer de votre amour jusqu'au dernier jour. Moi je ne pourrai pas même, après avoir empoisonné de chagrins les vies qui me sont les plus chères, adoucir leurs derniers instants. J'étais à Londres quand je perdis une sœur. Je serai à Londres quand je perdrai mes parents. Et entre ces deux malheurs j'ai vu mourir non plus des corps, mais des âmes. Cela a toute l'amertume de la mort du corps, sans le solennel et le religieux qui accompagne ce qui n'est, pour moi, et j'espère pour vous, qu'une transformation, qu'un départ pour un but éloigné qui nous réunira tôt ou tard tant que nous aurons vécu en aimant. Ayez du courage, aimez en souffrant comme vous aimiez avec jouissance ; remplissez avec plus encore de zèle qu'avant les devoirs qui vous restent. Chaque mort doit nous rendre meilleurs. Laissez à Dieu le soin du reste.

Ce n'est pas comme une ironie qu'il a mis en nous une puissance d'amour qui survit au tombeau.

Ecrivez-moi. Donnez-moi des nouvelles de vos filles et de tous ceux que vous aimez. Moi, je suis à peu près isolé. Auguste Ruffini est à Edimbourg, établi. Jean est parti, lui aussi. Il vit en France. Ils ont fait tous les deux un voyage en France, l'année passée ; ils ont vu leur mère ; ils ont vécu un ou deux mois avec elle. Je ne l'ai pas vue, car le lieu où elle se trouvait m'a été caché. Voilà tout. Je vis d'une vie entre le squelette et le martyre, sans émotions, sans joies, sans terreurs, sans désirs ; accomplissant des devoirs sans en retirer aucune satisfaction ; travaillant autant que je le peux sur les hommes, n'ayant pour eux ni estime, ni sympathie, ayant perdu l'espérance sans en avoir la foi ébranlée. J'ai galvanisé notre *Jeune Italie ;* j'ignore où cela mènera ; je sais que je me suis remis en activité pour toujours. Mes forces morales sont à demi usées, mes forces physiques aussi, mais, quoi qu'il en soit, je mourrai sur la brèche. Au milieu de travaux d'un genre moins pacifique, j'ai établi ici une école gratuite pour les Italiens pauvres [1] joueurs d'orgue, vendeurs de plâtre, et que sais-je ? Elle compte déjà deux

[1] « Les conséquences logiques de ma foi, écrit Mazzini, m'amenèrent à travailler non seulement pour le peuple, mais avec le peuple. Jusqu'ici je n'avais rien pu faire, Londres m'en offrit l'occasion. La traite des blancs s'y fait sur une large échelle. On donne, le matin, une tasse de thé et un morceau de pain à ces pauvres petits Italiens abandonnés, mais le repas du soir dépend de ce qu'ils ont recueilli pendant la journée. »

cents élèves ! Vous vous en ferez lire les détails dans le quatrième numéro de mon *Apostolato*, que vous devez avoir reçu à l'heure qu'il est. Je vous donnerai moi-même de plus amples détails sur ce que je fais, si vous y prenez le moindre intérêt.

Maintenant voulez-vous faire une bonne action avec moi ? Je vous y convie précisément aujourd'hui que vous êtes dans la douleur, parce que la douleur, agissant sur une âme telle que la vôtre, la rend plus prête aux bonnes choses. Voulez-vous ouvrir une souscription à un sou par tête pour une seule fois parmi vos connaissances? Voulez-vous choisir, soit dans votre canton, soit au dehors, parmi vos amis, parmi vos amies surtout, celles qui vous paraîtront le plus propres à cela et les constituer centres de souscriptions? Voulez-vous les prier d'en faire de même avec leurs amies ? Voulez-vous étendre autant que possible le cercle des contributions ? Je ne puis — là est la difficulté — vous en dire l'objet à présent. Entre vous et moi, c'est sur l'estime que cela doit reposer : entre les personnes qui s'en chargeraient et leurs contribuables, c'est encore sur l'estime. Toute l'année dans laquelle nous sommes est accordée pour prélever un sou sur chaque individu, et un sou n'exige pas de déclaration explicite. Tenez le langage que vous voudrez; en parlant d'un objet de bienfaisance, vous serez dans le vrai. En parlant, aux personnes qui pensent comme vous, de bienfaisance envers les proscrits d'une ou de plusieurs nations, vous serez encore plus dans le vrai. Agissez comme Dieu vous inspire. Il s'agit

de prélever, dans le cours d'une année sur le plus grand nombre d'individus possible un sou de contribution. Dites-moi si vous croyez vous prêter à mon dessein en vous remettant à moi pour connaître le motif exact, jusqu'au versement de la fin de l'année. De toute manière, écrivez-moi, rappelez-moi au souvenir de vos filles et de M. X.... Parlez-moi de la santé de Mlle Madeleine, et croyez à l'amitié sincère et constante de votre dévoué

JOSEPH.

4, York Buildings, King's Road Chelsea. — London.

XLI

A M. THOMAS ÉMERY, Lausanne

Londres, 5 juillet 1842.

CHER A.,

Je ne t'écris que quelques lignes avec des lunettes à cause d'une inflammation d'yeux qui me tourmente depuis vingt jours. J'ai reçu ta lettre. J'ai immédiatement écrit à Mme X..., et elle ne m'a pas répondu, ce qui m'afflige. Je te prie de me donner de ses nouvelles et de celles de sa famille.

Je ne t'ai point éliminé de la *Jeune Italie*. Le silence a été aussi obstiné de ta part que de la mienne. Tes idées si ardemment catholiques, con-

traires à la foi de la *Jeune Italie*, contraires au temps où nous vivons, contraires aux tendances de notre pays sont naturellement un obstacle à une confiance parfaite entre nous. Les prêtres de la chapelle sarde font, depuis des mois, une guerre acharnée et infâme à l'école que nous avons ouverte pour les pauvres Italiens qui accourent à Londres comme tu l'auras appris par le numéro quatre de l'*Apostolato*. Et Pellico [1], qui a écrit et présenté un épithalame pour le mariage du fils de Charles-Albert avec la fille d'un archiduc autrichien [2] ! Je crois cependant à ta participation au comité italien de la *Jeune Italie*, association politique, et je désire correspondre plus fréquemment avec toi.

Je te recommanderai prochainement un Piémontais qui s'entendra avec toi sur les moyens de répandre l'*Apostolato* en Piémont.

Sur quels principes se règle aujourd'hui la *Jeune Suisse* du Valais ! Je désire connaître le nom des individus qui la dirigent et savoir comment je pourrais entrer en rapports avec eux.

Adieu, crois-moi toujours ton ami

GIUSEPPE.

[1] Silvio Pellico, prisonnier de l'Autriche sous les plombs de Venise et au Spielberg, auteur de *Mie prigioni*.

[2] Le duc de Savoie, plus tard Victor-Emmanuel II, venait d'épouser l archiduchesse Marie-Adélaïde, fille de l'archiduc Rainier d'Autriche.

XLII

A M. Thomas Émery, Lausanne

Londres, 8 juillet 1843.

Cher A.,

Depuis un siècle je suis sans nouvelles de toi, et tu es sans nouvelles de moi ! Cependant j'ai écrit une ou deux lettres, il n'y a pas longtemps, à Mme X..., et une fois, lors d'une occasion solennelle et douloureuse ; puis, je lui ai adressé à plusieurs reprises l'*Apostolato*, mais jamais elle ne m'en a accusé réception. Cela me chagrine, et je ne crois pas avoir mérité de sa part un silence aussi obstiné. C'est à toi que j'écris maintenant, et si je ne l'ai pas fait plus tôt il y a trois raisons pour cela : je n'ai rien d'important à dire ; je traverse des difficultés financières telles que le port d'une lettre m'embarrasse, et, finalement je sens que tu es séparé de moi, non quant au but politique, mais sur d'autres questions[1] qui ne devraient pas empêcher l'action commune, puisque je les laisse au jugement de l'avenir, mais qui t'ont poussé sur d'autres voies. Tes dernières lettres, si fraternelles qu'elles fussent, m'avertissaient que je ne pouvais espérer de ta part aucune action dé-

[1] Les questions religieuses. (Voir *Introduction*.)

cisive en faveur de la *Jeune Italie*, dont, moi, je ne puis me séparer. Je me souviens aussi que je te demandais plusieurs choses, entre autres le nom des hommes qui dirigeaient la *Jeune Suisse* dans le Valais et le moyen d'entrer en rapports avec eux, et tu as évité de me répondre *ad hoc*.

Je t'écris aujourd'hui, d'abord parce que je n'oublie pas l'amitié qui nous a liés l'un à l'autre et que je ne voudrais pas que tu l'oublies. Ensuite je tiens à te dire que nos idées et notre organisation ont regagné un degré de puissance qui devrait engager tout le monde à réfléchir et à se demander s'il ne serait pas mieux de resserrer les liens de l'association qui peut être utile au pays et de laisser au pays le soin de décider plus tard, à la lumière des progrès accomplis, la vérité ou l'erreur des croyances religieuses qui nous séparent. Je sais qu'il suffit que je te dise cela pour que tu y réfléchisses.

Que fais-tu à Lausanne? Comment vis-tu? Es-tu professeur ordinaire ou extraordinaire? As-tu conservé tes anciens amis, ou en as-tu de nouveaux? Quels sont tes rapports avec la famille X...? En tous cas donne-m'en des nouvelles, je t'en serai reconnaissant.

Personnellement parlant, je vis si mal que personne ne pourrait s'imaginer à quel degré. Mais je n'ai pas envie de parler de mes affaires, tant que je vivrai je combattrai pour le devoir. Si la misère ou d'autres malheurs me tuent, je mourrai sans remords de conscience, et ce n'est pas peu de chose.

Je n'ai plus de rapports avec la Suisse, sauf avec le Tessin et je ne sais plus ce qui s'y passe. Dis-m'en quelque chose. Dis-moi aussi jusqu'à quel numéro tu as reçu l'*Apostolato* et si tu désires que je t'envoie les numéros parus depuis et les autres à mesure qu'ils paraîtront.

Aime-moi et crois-moi ton

GIUSEPPE.

York Buildings, King's Road, Chelsea.

XLIII

A Mme X..., Lausanne

Lugano, 6 octobre 1848.

MADAME,

Votre voix m'est arrivée ici comme un écho du passé, comme un souvenir des années où j'ai vécu en Suisse lors de mon premier exil. Ce souvenir n'a jamais été perdu; il m'a suivi en Angleterre, il m'a accompagné en Italie, et le grand rêve de ma vie, lorsque j'ai espéré le plus, a été de visiter une seconde fois en Suisse tous les lieux qui me sont chers par la souffrance ou l'espoir, aussitôt que l'indépendance et la liberté auraient été assurées à l'Italie. Mais je me croyais oublié à Lausanne et je vous suis reconnaissant de m'avoir prouvé que cela

n'est pas. Aujourd'hui je suis enchaîné ici, à la frontière, par des devoirs que je ne pourrais ni ne voudrais trahir, bien que j'ignore si leur accomplissement pourra me réussir ou ce qui en sortira.

J'ai souvent pensé à vous et à votre famille. Je n'ai rien oublié ; je n'oublie rien. J'ai toujours vécu dans le passé et dans l'avenir ; aujourd'hui le passé seul me reste : l'avenir individuel est fermé pour moi. Je regarde ma vie comme achevée; ou plutôt, individuellement parlant, je n'ai pas eu de vie. Il me reste encore des devoirs à remplir : voilà tout. L'espérance n'a rien à y voir. Je suis toujours le même homme : vieilli par l'âge et par les déceptions, jeune par la croyance et par l'amour. Tout a changé autour de moi ; je ne crois pas que parmi tous ceux qui ont partagé mes travaux ou mes aspirations, il en existe un seul qui n'ait pas modifié sa manière d'être ou de sentir. L'un est député; l'autre a passé dans les rangs ennemis ; d'autres ne songent qu'à eux-mêmes; d'autres encore sont heureux par des affections partagées. Moi, je suis exilé comme alors; croyant comme alors; seul et triste comme alors. L'exil m'a poursuivi dans mon pays même. J'ai rencontré bien des sympathies; mais ce ne sont pas celles dont j'ai besoin ; aujourd'hui il y a de mes compatriotes qui m'aiment, ils ne peuvent me donner de la joie ; d'autres qui m'injurient et me calomnient sans pouvoir m'irriter. Ma vie coule et bouillonne comme une source dans le désert. Je ne pouvais vivre que par les affections et par les croyances ; il y a eu du malheur dans toutes mes affections,

de l'isolement dans toutes mes croyances. C'est une bien triste vie que la mienne. Tout ceci est pour vous dire que votre lettre m'a fait du bien, car j'y ai trouvé une amitié que — pardonnez-moi — je croyais éteinte comme le reste. Quant à ce que je vous ai dit sur moi-même, n'en ayez pas trop souci. Je suis fait à cela, et bien d'autres, valant mieux que moi, souffrent autant que moi. J'ai vu en Italie ma mère et ma sœur m'aimant comme toujours. Je n'ai pu voir mon père, et Dieu sait si je pourrai jamais le revoir!

Quant à l'Italie, je vous en parlerai sous peu. Rien n'est fini, vous pouvez compter sur cela. Quant à ce qui aura lieu, nous n'en savons rien. Nous expions tous aujourd'hui, innocents et coupables, une grande faute, je dirais presque un grand crime: celui d'avoir voulu édifier l'avenir du pays et sa régénération sur une immoralité, sur un mensonge; sur un pape auquel on ne croyait pas, sur un roi qu'on n'estimait pas, sur des princes qu'on songeait à renvoyer plus tard. J'ai lutté et j'ai prévu: mes compatriotes le savent; mais je n'ai pas été écouté. Est-ce trop tard maintenant? C'est une expérience à faire; et je la ferai.

Je n'ai rien oublié de Mlle Élisa que j'appelais ma petite amie et que je n'ose plus appeler de ce nom. Je n'ai rien oublié de votre famille. Songez à moi quelquefois, et croyez-moi *ora e sempre*

Votre affectionné

JOSEPH MAZZINI.

Stolzmann est à Londres; Lamberti, arrêté d'abord à Florence, est relégué, je crois, à Montepulciano. Rosalès est, je pense, dans les États du pape.

Maintenant, il faut que je vous demande un plaisir : un membre d'une de nos légions se rendant en France traversera sur quelques points le canton de Vaud. J'ignore si le gouvernement ou un comité accorde quelques secours aux réfugiés qui quittent le territoire suisse. Mais je me suis permis de donner à cet officier le nom de M. X..., pour avoir des renseignements sur les personnes auxquelles il pourrait s'adresser. J'espère que M. X... voudra faire pour ces pauvres gens ce qui lui sera possible.

Je vous envoie un court appel pour Venise. On vient d'ouvrir la souscription à Paris; on le fera à Londres ; pourquoi ne l'ouvrirait-on pas en Suisse?

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Tours, imp. Deslis Frères, rue Gambetta, 6.